A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

California
Regional
Facility

Digitized by Google

Digitized by Google

Réservé

Digitized by Google

Digitized by Google

LE LIVRE ROSE.

I.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N° 54.

Digitized by Google

PQ
1276
G53
L5
1834
v.1

LE

LIVRE ROSE,

RÉCITS ET CAUSERIES

DE JEUNES FEMMES.

TOME PREMIER.

PARIS.

URBAIN CANEL, 104, RUE DU BAC. | ADOLPHE GUYOT, 18, PLACE DU LOUVRE.

M DCCC XXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

MARIANNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

MARIANNE.

En vérité, c'était une scène à peindre. D'un côté, Marianne, penchée sur une de ses mains, le visage couvert de rougeur, le sourcil froncé, et les yeux exprimant la surprise et l'indignation; de l'autre, le jeune Adhémar de M..., dont la physionomie, où se peignaient le désappointement et l'humiliation, était empreinte aussi d'une légère teinte de colère; et tout cela, parce que le comte Adhémar avait voulu ravir de force, à la suivante de la marquise d'Erneville, un tendre baiser que celle-ci eût envié peut-être.

Digitized by Google

Marianne n'était pas noble comme sa maîtresse, mais elle avait sur la marquise l'avantage d'un maintien réservé et d'une figure pleine d'expression, qui inspirait le plus vif intérêt. Son front avait à-la-fois quelque chose de naïf et de majestueux. Lavater en aurait dessiné les contours expressifs, comme un type de dignité, d'intelligence et de délicatesse; le reste de ses traits répondait bien à tout cela, et offrait en même temps une force de caractère très-remarquable; et encore tout cet ensemble était-il délicieusement féminin. Ce n'était pas une de ces figures comme on peut en voir chaque jour et partout. Quelle taille pourrait-on imaginer, qui pût être en harmonie avec une si belle tête? Une forme svelte, élancée, délicate et de gracieuse proportion; n'est-ce pas cela? eh bien! Marianne était ainsi; rien de trop, rien de trop peu. Personne ne sera surpris que cette grâce et cette prestesse fussent inséparables de sa personne. Qu'elle fût en voiture ou à pied, qu'on la vît assise, debout, ou en mouvement, on ne pouvait croire que l'humble condition de suivante fût réellement celle de Marianne; et tout le monde, le comte Adhémar surtout, s'étonnait que cette jeune fille appartînt à la marquise d'Erneville, bien que les nobles dames se plaisent souvent à choisir de très-élégantes soubrettes.

La première fois que le comte avait vu Marianne, ce fut

Digitized by Google

dans un moment où elle était auprès de sa maîtresse, l'aidant à ajouter quelque ornement à sa coiffure (la marquise allait au bal), et il avait pris la jeune fille pour une des nobles amies de cette dame. Cette méprise, qui parut étrange de la part du noble rejeton d'une illustre famille, fut relevée avec une promptitude qui décelait une sorte de mécontentement. C'était un affront pour madame d'Erneville que ce démenti que la nature se plaît quelquefois à donner aux parchemins, en dotant de ses plus précieux dons ceux qui n'ont point affaire d'un vain titre. Le comte Adhémar ne parlait point de Marianne, mais elle n'en était pas moins l'objet de toutes ses pensées. Si, dans les premiers temps, à l'exemple des autres admirateurs de la marquise, il n'allait qu'une ou deux fois par semaine assister à sa toilette, il en était maintenant le courtisan le plus assidu. C'était merveille de voir avec quelle rapidité il s'était initié aux plus minutieux secrets de la parure. Il était d'une attention! d'un zèle! Rubans, fleurs, essences se trouvaient à l'instant à sa portée, au premier signe de la marquise; si, par hasard, ou à dessein, on laissait tomber son mouchoir, le galant gentilhomme était là pour le relever et le rendre avec cette courtoisie empressée et cette active vigilance si naturelle à ceux qui aiment.

Toutefois, cet esprit d'attention, qui absorbait entiè-

Digitized by Google

rement le comte à la toilette de la marquise, l'abandonnait tout-à-coup, aussitôt que cette grande affaire était finie; et dès lors il devenait d'une étourderie et d'une distraction sans exemple. On ne savait que penser d'un changement si subit. Il n'y avait pas de jour qu'il n'oubliât, dans le cabinet de la marquise, tantôt son chapeau, tantôt ses gants, ou quelque autre chose, et il se hâtait bien vite d'y rentrer pour les y prendre. C'étaient autant d'occasions de trouver Marianne seule. Adhémar l'abordait avec non moins de respect que s'il eût parlé à sa maîtresse, en la priant de vouloir bien chercher telle ou telle chose qu'il avait laissée, disait-il; et il la remerciait de son extrême complaisance par un salut gracieux ou un respectueux serrement de main.

Ce jour-là, c'étaient ses gants qu'il dit avoir oubliés dans le cabinet de madame d'Erneville, et Marianne, qui les cherchait, ne les trouvait pas. Peut-être, disait-elle, M. le comte les a-t-il laissés sur quelque meuble de madame la marquise dans la chambre voisine; et elle allait y passer pour continuer ses recherches, quand le comte, sous prétexte de ne pas lui donner cette peine, l'arrêta par son bras qu'il venait de saisir, non parce que ce bras était doux et potelé, blanc et arrondi, comme celui de la Vénus de Médicis, mais pour lui dire que l'oubli de ses gants n'était qu'une

Digitized by Google

feinte ; et, bien qu'elle essayât de se dégager doucement, il ne voulut pas lâcher prise. « De grâce, M. le « comte, disait Marianne, laissez-moi donc aller; Votre « Excellence a besoin de ses gants. » — « Marianne ! « douce Marianne ! » répondait Adhémar en saisissant son autre bras ; et, au moment où la jeune fille ouvrait la bouche pour répéter ses instances de la laisser, elle sentit les lèvres du comte presser les siennes. Adhémar ayant cessé de la retenir après lui avoir dérobé un baiser, elle se dégagea tout-à-fait, en repoussant au loin le galant et téméraire cavalier.

Cependant madame d'Erneville, qui avait une dose plus qu'ordinaire de la pénétration de son sexe, se disait que le comte n'avait pu concevoir une si forte passion pour son piano, sa table à ouvrage ou sa psyché ; ceci l'avait portée à réfléchir sur ce qui pouvait attirer Adhémar si fréquemment chez elle. Pendant sa préoccupation, elle s'était rappelé des formes sveltes et élégantes, un col gracieux, et des mouvemens de bras mollement arrondis, que son miroir lui retraçait fidèlement chaque jour, derrière sa chaise, à l'heure où Marianne l'aidait à sa toilette, et elle s'était demandé si les visites réitérées du comte Adhémar avaient pour cause quelque tendre sollicitude pour elle, ou bien un vif désir d'aider sa camariste dans les services qu'elle lui rendait.

Digitized by Google

La marquise avait acquis assez d'expérience pour savoir que le plus sûr moyen de tout connaître, c'est d'affecter de ne rien voir. Elle était désintéressée au possible, et quoique son fidèle miroir lui eût montré souvent les doigts de Marianne et ceux du comte se froisser et se mêler dans ses cheveux, quand celui-ci aidait la jeune fille à y placer une fleur ou à retenir à sa place une boucle indocile, elle n'avait pas dit un mot qui pût faire soupçonner qu'elle les épiait; au contraire, elle avait affecté de parler au comte avec sa vivacité et sa grâce accoutumées. Il fallut très-peu de temps pour que la marquise se fût convaincue, par ses observations, qu'elle était redevable à sa suivante de l'intérêt toujours croissant qu'Adhémar prenait à sa toilette. On ne sera pas surpris qu'elle ait été dès lors plus vivement frappée de ces distractions réitérées, et qu'elle ait su à quoi s'en tenir sur ces manques pretendus de mémoire. N'était-ce pas en effet une bonne excuse pour retourner au cabinet où Marianne restait seule à ranger ses robes et ses autres atours? Elle résolut donc de s'éclairer par ses yeux sur cette dernière circonstance, et cette épreuve eut lieu précisément ce jour où, pour la vingtième fois au moins, le distrait Adhémar, feignant d'avoir oublié ses gants, était rentré pour les prendre. Madame d'Erneville laissa s'écouler une minute ou deux, puis

Digitized by Google

suivit les pas du comte, et le surprit, ainsi que Marianne, dans la position que je viens de dépeindre....

« — Qu'est-ce que cela? demanda la marquise d'une voix impérative et courroucée, laissant à Marianne ou au comte le choix de répondre. — Rien, répliqua ce dernier extrêmement confus. J'ai simplement prié mademoiselle de me dire où j'avais laissé mes gants, et voyez ils sont là, dans ma poche! » La marquise regardait Adhémar dont la physionomie et les manières embarrassées donnaient une grande force à ses soupçons. Elle se tourna alors vers Marianne, dont la figure n'avait pas changé; seulement la rougeur de ses joues s'était tant soit peu effacée. Il y a un pouvoir dans la dignité naturelle qui, soudain, surpasse l'influence de celle qui naît des distinctions humaines : les hommes peuvent classer les hommes comme il leur plaît, mais la classification de la nature sera toujours prééminente, celle dont les droits seront sentis, soit qu'on les reconnaisse ou qu'on les nie, et auxquels l'orgueil d'un haut lignage, ni les titres acquis par don ou hérédité, ne peuvent opposer un contre-poids égal.

L'amour-propre de la marquise fut vaincu par le noble maintien de sa suivante offensée; alors, jetant un coup d'œil sur Adhémar, elle vit qu'un des plus fiers gentilshommes de France était dans la même

Digitized by Google

position qu'elle. Il avait l'air d'avoir oublié qu'il était né avec un des plus beaux noms de France.

« — Venez, comte, » dit-elle, en faisant un effort pour se remetre, « ma voiture nous attend. » Marianne resta seule.

De tous les admirateurs de madame d'Erneville, le comte était certainement celui que la noble dame eût préféré, non-seulement parce qu'il était un des jeunes gens de Paris qu'on remarquait le plus pour son physique et ses bonnes manières, mais aussi à cause du rang qu'il avait dans le monde, et dans lequel il n'avait point de rival. Quoiqu'Adhémar ne se fût pas déclaré, personne n'élevait de doute sur le but de ses assiduités auprès de la marquise ; cependant cette déclaration formelle, que depuis plus de deux mois elle attendait chaque jour, n'arrivait pas, et maintenant elle lui semblait plus éloignée que jamais : il était clair que sa fidélité était fort ébranlée. En regardant son miroir, la marquise s'y était vue également aimable, jusqu'à ce qu'un jour elle remarqua je ne sais quoi de singulier dans le son de la voix du comte, au moment où il adressait la parole à Marianne, ce qui lui fit porter toute son attention vers celle-ci. Elle en vint alors à faire des comparaisons dont le résultat la fit tressaillir, car le visage de sa suivante surpassait infiniment le sien, dans ce qui

Digitized by Google

touche par-dessus toutes choses : l'expression. Elle examina ses traits un à un, et fut déconcertée de voir que, là où elle aurait voulu trouver un défaut, elle rencontrait une perfection; le cou et les bras de Marianne ne lui offraient pas de moindres sujets d'admiration, et elle eût bien voulu de bon cœur pouvoir se rendre la même justice.

Marianne cherchait un jour, dans un ruban qui relevait ses cheveux, une épingle avec laquelle elle les avait attachés pour un moment; la marquise remarqua combien ce mouvement faisait ressortir ce qu'il y avait de gracieux dans les contours de ce bras si mollement arrondi ; elle prit soudainement la même pose, inclina aussi légèrement son bras ; puis, jetant aussitôt les yeux sur son miroir, elle n'y vit son image qu'avec l'expression de la mortification et du chagrin.

D'autres observations qu'elle avait faites, comme nous l'avons dit, la convainquirent que le noble Adhémar l'avait devancée dans la juste appréciation des perfections de Marianne, et l'incident du matin ne laissa plus aucun doute à madame d'Erneville, qu'elle avait une rivale où elle s'attendait le moins à la trouver.

Peu de mots furent échangés entre elle et le comte, pendant leur tête-à-tête. Ils venaient de descendre de calèche pour se promener un peu dans les jardins royaux, lorsqu'un des nombreux admirateurs de la marquise

Digitized by Google

y entra avec eux. Madame d'Erneville prit le bras de ce gentilhomme, en se dégageant de celui du comte, lui donnant pour toute excuse le besoin qu'elle avait de causer avec son rival. Elle se promena long-temps, en effet, avec ce dernier.

Adhémar ne témoigna ni tristesse, ni regret, et s'inclina avec beaucoup de calme, quand le nouveau-venu, d'un air triomphant, offrit de nouveau son bras à la marquise. Il n'aurait pas supporté cet acte de légèreté si patiemment deux mois auparavant; l'affection que le comte avait pour elle était donc évidemment sur son déclin, et c'était Marianne qui était la cause de ce changement. Elle pouvait, sans doute, renvoyer Marianne de son service; mais quelle raison donner en la congédiant? elle y songerait.

Madame d'Erneville pensait juste. Le comte avait réellement conçu pour Marianne une ardente passion; quant à la marquise, il ne l'avait jamais aimée véritablement.

Elle était la femme la plus à la mode de Paris; la beauté régnante, en un mot : il était naturel qu'il s'attachât à son char. Son rang l'avait fait distinguer, parmi ses admirateurs, comme le plus digne d'aspirer à sa main. De là, comme je l'ai remarqué, la préférence dont elle lui avait fait honneur; car la passion qui dominait l'esprit de la marquise était l'ambition. Ce-

Digitized by Google

pendant la vanité d'Adhémar avait été flattée, et plus d'une fois il avait été sur le point de lui offrir sa main; mais un doute sur la sincérité réelle de cette femme, et peut-être le besoin de bien réfléchir sur la nature de ses propres sentimens, lui avaient fait différer une démarche positive. Il était venu, cependant, avec l'intention de la faire le jour où il vit Marianne pour la première fois; mais cette fois, ce fut l'aspect de la belle jeune fille, dont il n'eût pas deviné certainement l'humble condition, qui l'empêcha d'accomplir son dessein. Il était entré ce soir là avant l'heure accoutumée, et avait pris un siége pour débattre en lui-même cette importante question. Se mariera-t-il? ne se mariera-t-il pas? Il fut surpris de ce qu'il lui était impossible de penser à autre chose qu'à la céleste figure et au maintien noble de Marianne. Que pouvait-il donc faire? Cette belle figure était toujours devant ses yeux! La marquise a-t-elle quelque ressemblance avec elle? se demandait tout bas Adhémar. — Je déciderai cela dans un moment; et, dès ce moment, la question fut décidée! Jamais la marquise ne deviendra sa femme.

D'autres incidens le convainquirent que jamais il n'avait fait une vive impression sur son cœur; il apprit en outre, grâce aux soins officieux de certaines personnes qui aiment à s'occuper des affaires des autres comme si c'étaient les leurs, que madame

Digitized by Google

d'Erneville avait eu une première inclination qu'elle avait ensuite dédaignée à cause de la perspective d'une alliance plus illustre avec lui.

Dès ce moment, Adhémar n'assistait plus à la toilette de la marquise, que par intérêt pour Marianne. La grâce exquise de toute sa personne augmentait l'impression qu'elle lui avait causée à la première vue. Il ne pouvait se lasser d'admirer cette expression animée de sa figure, où brillait je ne sais quoi de divin, qu'il n'avait jamais remarqué sur un visage de femme; la modestie et la candeur qu'on lisait sur le sien, et le son de sa voix dont la douceur le remuait si profondément, et les gracieuses proportions de sa taille, dont la beauté semblait s'accroître à mesure qu'on les examinait; tout l'assurait enfin que Marianne était un être créé pour faire le bonheur de l'homme qu'elle choisirait, et tous ses désirs se concentraient dans celui de devenir cet homme.

Mais le comte Adhémar avait-il jamais pensé à épouser Marianne? Non. Le comte était homme d'honneur, mais susceptible de passions vives, et il est souvent dans la destinée de cette espèce d'hommes de s'abandonner à une forte tentation, et de croire pouvoir commander à leurs désirs, jusqu'à ce qu'enfin l'ascendant de la passion devient tel, qu'il leur ôte toute force pour y résister. Ce jour-là, Adhémar s'abstint

Digitized by Google

de dîner avec la marquise ; elle avait du monde, et l'idée de se trouver en nombreuse compagnie lui était insupportable. Il promit cependant de revenir dans le cours de la soirée ; il y avait un bal, et il ne pouvait en aucune manière se dispenser d'y assister. Le comte n'eut pas plus tôt pris congé, qu'il se sentit comme un homme qui, d'un état de contrainte et de gêne, est soudain rendu à la liberté ! Il désirait la solitude, il sortit de Paris, et, dans une couple d'heures, il se trouva arrivé à son château de N**, qu'il avait laissé, à cause de la saison d'hiver, sous la garde d'un ou deux domestiques. Il se trouva seul, à l'abri de toute importunité, et libre de s'abandonner à ses méditations, dont Marianne fut le seul objet. Il était clair qu'avec Marianne il n'y avait point de chance de succès pour une liaison condamnable, et son âme même se révoltait à la seule pensée d'en admettre la possibilité. Elle avait un cœur qu'on pouvait émouvoir ! n'était-ce pas déjà chose faite ? Mais ce cœur avait une sorte de sauve-garde dans son esprit et dans ses principes. Qu'y avait-il à faire ? choisir entre deux partis : l'enlever ou lui offrir sa main. Ce dernier parti était impossible, et quand il songeait au premier, c'était impossible aussi. Il allait ainsi de chambre en chambre, dans un état de perplexité et d'indécision inexprimable, quand il arriva dans la grande salle du château. C'était une

Digitized by Google

magnifique et vaste salle. Il marchait d'un pas grave vers l'extrémité de cette pièce, il en fit le tour, et, croisant les bras, il en vint à examiner les peintures enchâssées dans le plafond magnifiquement sculpté et éblouissant de dorures. Entre les colonnes de marbre massif qui les supportaient, resplendissaient des glaces d'une grande hauteur ; les portes, faites d'un bois précieux, étaient incrustées d'or, et tout l'ameublement était d'une égale beauté. Il lui sembla voir Marianne devant lui, et cette apparition était plus imposante à ses yeux que tout ce qu'il voyait; et son pas devint plus rapide, et ses mouvemens plus impatiens, quand il s'avança vers la porte par laquelle il allait sortir.

Cette porte communiquait à la galerie des portraits. C'est là qu'étaient réunies les nobles images de ses ancêtres de l'un et de l'autre sexe, depuis vingt générations. Un des derniers portraits représentait une femme que sa seule beauté avait anoblie : cette beauté extraordinaire ayant fait impression sur le cœur de l'un de ses plus illustre aïeux, Archambauld V, qui l'avait épousée, bien qu'elle fût d'extraction plébéïenne. Adhémar était comme fou toutes les fois qu'il comtemplait cette admirable figure : elle était si belle ! Il prit donc une chaise pour s'asseoir devant le portrait, mais il avait déjà perdu son effet sur lui. En

Digitized by Google

un instant, quoique ses yeux fussent encore fixés sur la toile, il ne voyait que les traits de Marianne. Sa Marianne, elle était plus belle encore que la femme du comte Archambauld; puis, ses yeux s'arrêtant sur une grande table, placée près de lui, où se trouvait la généalogie de sa famille, il prit le volume blasonné, et l'ouvrit. C'est là qu'était écrit d'un côté le glorieux nom d'Archambauld V, accompagné d'une longue série de titres, et sur le côté opposé, le simple nom de Marianne l'Estrange, sans aucune autre appellation. La plus belle femme de sa lignée n'avait pas une seule goutte de sang noble! D'étranges pensées passèrent dans l'esprit du comte Adhémar, quand il remit à sa place le monument généalogique; il se leva de son siége; un autre portrait, placé près de lui, frappa ses regards, c'était celui d'Archambauld VIe du nom, fils de Marianne l'Estrange, le plus brave, le plus généreux et le plus accompli des ancêtres du comte. Ses traits lui rappelaient ceux de sa propre mère, si ce n'est qu'ils avaient une énergique empreinte de virilité; Adhémar sourit à la vue des nobles attitudes dans lesquelles quelques-uns de ses plus proches aïeux étaient peints, et comme il sortait de la galerie, il reporta encore ses regards sur eux, en prononçant deux ou trois fois le nom de Marianne l'Estrange : « Et pourquoi, dit-il en descendant le spacieux es-

Digitized by Google

calier, pourquoi donc une autre Marianne ne serait-elle pas greffée sur notre arbre généalogique? »

Le comte arriva jusqu'à sa bibliothèque; il y prit un livre: c'était une biographie d'hommes célèbres. Il en tournait négligemment les feuilles sans intention d'y lire, quand le nom du duc de R*** frappa ses regards. Le père de ce duc avait été simple mercier dans un obscur village de Normandie, et son fils, par ses talens, son courage, ses vertus, s'était élevé aux plus hautes dignités. Le descendant de ce seigneur à la troisième génération était devenu l'homme le plus débauché de Paris. « Ainsi, se disait Adhémar, l'aïeul du duc de R*** fut redevable à ses vertus de sa noblesse. Elles le prirent plébéïen et en firent un homme titré : quel dommage qu'avec son titre, il n'ait pu transmettre à sa postérité le mérite qui le lui avait fait obtenir ! »

Adhémar prit son chapeau, et sortit pour parcourir son domaine; il se trouva bientôt dans le voisinage de la chapelle du village. Il s'enferma dans le cimetière, où on voyait le mausolée érigé à ses aïeux, et ayant ouvert un guichet, il put lire les noms de ses silencieux habitans. Ce magnifique et vaste château, avec ses tourelles élégantes occupa ensuite ses regards; il s'appuya de nouveau sur la dernière demeure de ses ancêtres, et fixa ses yeux sur le pompeux monument.

Digitized by Google

Dix-neuf de ces seigneurs successifs y étaient étroitement renfermés depuis qu'il avait été construit. Il se sentit ému en pensant à l'instabilité de toute chose, comme si rien ne pouvait durer, comme si la terre qu'il foulait était prête à disparaître sous ses pieds. L'idée d'une providence éternelle le frappa subitement, il éprouva une sorte de crainte à la pensée de la sagesse et de la bonté infinie de cette providence, et la pensée du dernier jour s'offrit à lui. Il s'imagina voir Marianne, comme une brillante émanation de cette cause première, remonter sans tache vers sa source; son âme fut à-la-fois humiliée et flattée. Il fixa ses regards encore une fois sur le château, et pensa que la vertu aussi était une chose non moins imposante, non moins élevée! « Une seconde Marianne pouvait être greffée sur son arbre généalogique. »

De retour à Paris, Adhémar s'habilla pour la soirée; il était tard lorsqu'il entra dans la salle du bal, un quadrille venait d'être formé, plusieurs groupes étaient répandus ça et là, les uns marchant, les autres assis, et quelques-uns debout; dans l'un de ces derniers, il remarqua le duc de R***, le marquis de Cerny et trois ou quatre gentilshommes. Ils s'étaient arrêtés à l'entrée de l'appartement: « C'est certainement la plus belle femme de la société, s'écria le marquis. — Hors de toute comparaison, ajouta le duc de R***; cet

Digitized by Google

air d'aisance et de grâce qui sont inséparables (du moins l'aisance l'est de la grâce), est le résultat de la plus admirable proportion. Sa figure présente un ovale parfait, tel qu'un mathématicien pourrait le dessiner; et remarquez comme tous ces traits sont en parfaite harmonie avec cet ovale! Comme sa taille est bien prise! le compas le plus sévère n'y pourrait rien corriger; et si vous prenez la figure dans son ensemble, voyez comme ses contours en sont gracieusement et richement onduleux. Si elle est la suivante de madame d'Erneville, pourquoi la nature, en lui donnant les formes et le port d'une princesse, a-t-elle laissé le soin de la parer au hasard, qui, dans son aveuglement, a jeté sur elle l'humble livrée d'une vassale. » Le duc était un virtuose dans les arts: c'était là sa seule supériorité. On le regardait comme le plus habile connaisseur en sculpture à Paris, et les ouvrages des plus fameux maîtres attendaient sa décision pour être classés selon leur mérite. Dans cette occasion cependant, Adhémar put lire, dans les yeux de ceux qui écoutaient le duc, que leur assentiment à ce qu'il venait de dire naissait plutôt de leur propre opinion que de l'ascendant qu'il avait sur eux. Mais il ne fut plus étonné de leur jugement, lorsque, suivant la direction de leurs regards, il vit qu'ils se portaient sur Marianne, qui, dans ce moment, prêtait son

Digitized by Google

attention à quelques ordres que lui donnait sa maîtresse. Marianne s'était parée dans cette occasion, et semblait bien plus belle que la marquise d'Erneville. Il fut frappé du profond silence qui régnait dans l'assemblée. Il regarda autour de lui : les groupes de promeneurs s'étaient arrêtés, et la plupart des personnes qui étaient assises avaient quitté leur place pour se rapprocher du milieu du salon. L'admiration et la surprise étaient sur toutes les physionomies, car tous les yeux étaient fixés sur Marianne. Il sentit un mouvement de jalousie de ce que sa beauté exerçait un si grand empire. Il se retourna machinalement vers le groupe qu'il avait rencontré en entrant : le duc était toujours dans le même état de contemplation et de ravissement. Un malaise lui vint au cœur en remarquant les regards passionnés de ce libertin ; et, sentant le besoin de respirer plus facilement, il sortit de la chambre.

Adhémar descendit au jardin, dans lequel un élégant pavillon avait été disposé, et où la compagnie devait souper. Ce jardin était divisé en plusieurs allées ou sentiers, dont l'un était en pente et couvert d'un ombrage très-touffu. Après quelques détours, le comte y arriva ; il s'assit sur un banc, au-dessous d'un berceau de verdure, et alors il se prit à réfléchir sur une question qui ne s'était pas encore présentée à son esprit :

Digitized by Google

Marianne pouvait-elle être à lui? son cœur était-il libre? et si cela était, pouvait-il y exciter un vif intérêt; » car quelque chose l'assurait que, sans avoir captivé ses affections, c'était folie et sottise que d'aspirer à la possession d'une femme comme Marianne. Elle mépriserait son titre et ses richesses comme elle avait méprisé celui qui les possède! Et puis, ce baiser qu'il avait osé lui ravir, que ne donnerait-il pas pour n'avoir pas commis cette inconvenance? Il pouvait avoir éveillé dans ce cœur, aussi élevé que le sien, un sentiment d'orgueil qui serait à l'épreuve de toute offre d'expiation.

Adhémar était livré depuis un quart-d'heure à ces méditations, quand il fut tout-à-coup interrompu par une sorte de démêlé qui se fit entendre à l'entrée de l'allée; le bruit approchait; on eût dit une personne qui essayait d'en entraîner, de vive force, une autre, qui se débattait en vain. Le comte tressaillit en reconnaissant la voix du duc.

« Ne résistez pas, disait ce dernier d'une voix altérée, ne résistez pas, venez avec moi seulement, et je vous jure de vous laisser aller dans un moment; j'ai absolument besoin de vous parler seul. »

Adhémar fut étonné du silence que gardait la personne à qui parlait le duc, et qui ne répondait ni n'appelait au secours, bien qu'elle essayât toujours de se

Digitized by Google

dégager. Le sentier était très-obscur, mais il avait une issue du côté où le jardin était illuminé, et cette clarté lui permit de distinguer les traits d'une personne qui s'approchait. Après avoir dépassé un des angles de l'allée, il vit le duc ainsi que la personne qui le suivait contre son gré. Cette personne était Marianne, et il était facile de voir, par les mouvemens du duc, que tandis qu'il essayait de l'entraîner avec un de ses bras, de l'autre il appuyait avec force quelque chose sur sa bouche, pour l'empêcher de parler.

« Maintenant vous êtes libre, s'écria le duc en relâchant la jeune fille; et se plaçant en même temps entre elle et l'entrée de l'allée, vous êtes libre, continua-t-il, mais vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez entendu. Écoutez! Il faut que vous quittiez cette maison à minuit; mon palais vous recevra, et ma fortune est à vous. »

Le comte Adhémar attendait la réponse de Marianne. Marianne ne dit rien. Il vit son visage pâlir, il entendit un cri convulsif; en un pas il se trouva près d'elle et la reçut dans ses bras, au moment où elle tombait en défaillance. « Misérable! qui êtes-vous? » vociféra le duc.

« — L'ennemi d'un misérable! répondit Adhémar. Demain, à trois milles de la barrière Saint-Denis, une heure après le soleil levé. »

Digitized by Google

« Je vous entends, comte, répliqua celui-ci ; l'heure et le lieu me conviennent, je serai ponctuel. »

Adhémar resta seul, soutenant Marianne. Qu'allait-il faire ? La transporter à la maison, ce serait découvrir l'aventure ; elle était évanouie ; il n'avait aucun cordial sous la main pour la faire revenir. Il entendait bien le murmure d'une fontaine ; mais il n'osait l'y transporter ; elle était située dans la partie ouverte du jardin, et dans l'allée principale, où les domestiques de la marquise allaient et venaient sans cesse. Le souvenir du berceau lui revient ; c'est là qu'il va déposer le doux fardeau. En une minute, il eut gagné la chambre où les rafraîchissemens étaient déjà préparés ; une autre minute lui suffit pour le ramener auprès de Marianne avec un vase rempli d'eau ; il s'assit à côté d'elle, et, soulevant doucement la jeune fille toujours immobile, il appuya sa tête sur sa poitrine, et lui jeta un peu d'eau sur la figure et sur les tempes, jusqu'à ce qu'un ou deux faibles soupirs lui annoncèrent qu'elle reprenait ses sens.

« Laissez-moi, articula Marianne aussitôt qu'elle put parler ; et, faisant en même temps un effort pour se dégager du bras dont le comte l'entourait, laissez-moi, si vous êtes un homme. »

« — Marianne, lui dit doucement le comte, c'est moi : le misérable qui vous a traitée avec tant de violence

Digitized by Google

n'est plus ici; je suis heureusement arrivé pour vous sauver de ses mains et vous soutenir lorsque les forces vous ont manqué. Soyez tranquille, j'écarterai mon bras aussitôt qu'il vous sera inutile, et que vous n'aurez plus besoin de soutien.

« — Je le puis maintenant, » répondit Marianne avec un effort et en soulevant à demi sa tête sur l'épaule d'Adhémar.

« — Vous êtes encore trop faible, dit celui-ci, rappelez-vous où vous êtes, et fiez-vous à mon honneur. Marianne, je vous le répète, dès que mon secours ne vous sera plus nécessaire, je me retirerai.

« Marianne, ajouta-t-il, écoutez-moi. Ce matin je vous ai offensée; et depuis, pas un instant, un seul instant, je n'ai eu la pensée de vous offenser encore; car pendant un quart-d'heure, vous êtes restée là, comme inanimée, sur mon sein; vos lèvres ont été à peu de distance des miennes; j'aurais pu les presser sans résistance; je ne l'ai pas voulu, je ne l'ai pas osé, car je vous respecte, Marianne. Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi ce qui s'est passé ce matin.

« — Je le veux bien, » répondit Marianne. Et le comte pressa doucement sa main.

« Mais je suis mieux, monsieur le comte; je pense pouvoir me lever.

« — Alors, dit Adhémar, vous êtes libre, » et il retira

Digitized by Google

son bras à demi; elle se dégagea, et s'étant levée de sur le banc, pour faire quelques pas, elle retomba encore. Le bras du comte s'enlaça de nouveau autour de sa taille, et la main que Marianne lui tendit, comme pour s'appuyer sur lui, Adhémar la pressa avec force dans la sienne. « Vous êtes encore trop faible, dit-il; venez, asseyez-vous pendant quelques minutes, ensuite vous serez parfaitement remise. »

Il la ramena sans résistance sous le berceau.

« — Je puis me soutenir moi-même, monsieur, » dit Marianne, lorsqu'elle fut assise; et il laissa aller sa main.

« — Auriez-vous connu auparavant ce gentilhomme qui était là? lui demanda le comte.

« — Je ne sais de qui vous me parlez.

« — De ce gentilhomme qui vous a entraînée ici de vive force; il semble avoir conçu pour vous une violente passion, il vous offrait son palais et ses richesses qui sont immenses. Est-ce que vous accepteriez?

« — Non! dit Marianne.

« — Non? Mais s'il vous offrait sa main.

« — Non! répéta la jeune fille.

« — Mais s'il était duc?

« — Fût-il même roi, monsieur le comte, s'écria Marianne avec fierté.

« — O fille incomparable! s'écria Adhémar: et moi,

Digitized by Google

« m'accepteriez-vous, si je vous offrais ma fortune et « ma main ? »

Marianne ne répondit pas. L'un et l'autre restèrent silencieux.

« — Marianne, avez-vous jamais aimé? »

La jeune fille se tut encore.

« Si votre cœur est libre! si vous ne l'avez point donné à un autre, oh! je vous supplie de m'en faire don, à moi, comme à celui qui vous aime d'un chaste amour, et qui veut être votre époux. Marianne! Marianne! pourrai-je espérer de l'obtenir?» La jeune fille resta silencieuse.

« — Marianne, continua le noble jeune homme en soupirant, et passant à la dérobée son bras autour de sa taille et l'attirant doucement vers lui : Je vous aime! Voulez-vous recevoir mon amour? Voyez! je suis à vos pieds? Voulez-vous être ma femme? »

« — Marianne! Marianne! » crièrent en même temps plusieurs voix qui partirent du jardin. Elle fut effrayée, quitta vivement le comte, mais pas assez vite pour que celui-ci n'eût pas le temps d'imprimer un baiser sur sa main, et, d'un pas léger, elle disparut de l'allée.

Le comte Adhémar et le duc de R... se battirent le lendemain matin; un coup, que ce dernier reçut dans la poitrine, mit fin à l'affaire.

Les bruits de ce duel se répandirent bientôt dans

Digitized by Google

Paris, et dans un jour ou deux, la cause en fut connue, non par l'indiscrétion d'aucun des deux combattans, l'un et l'autre avaient de trop puissantes raisons de tenir secrète l'aventure qui avait donné lieu à leur rencontre, mais par la faute de l'un des gens de madame d'Erneville.

Le lendemain du bal, Marianne, par suite de l'agitation que lui avaient causée les événemens de la veille, était trop malade pour se lever avant midi. Sa charge fut remplie par une autre.

« — Un duel entre le comte Adhémar et le duc de R*** ! s'écriait la marquise.

« — Oui, madame, répondit une de ses femmes; mais ce n'est rien que cela! il y a quelque chose de bien autrement surprenant! » La curiosité de la marquise était excitée au dernier point, et l'air mystérieux de cette femme ne contribuait pas peu à la stimuler encore. Elle finit par savoir d'elle que le duc avait suivi Marianne lorsque celle-ci était sortie, chargée de quelques instructions concernant le souper; qu'elle les avait épiés dans le jardin, et avait vu le galant seigneur l'atteindre, lui parler, et essayer de l'emmener dans une allée solitaire; que, sur son refus, il l'avait saisie de force et à moitié traînée, appuyant un mouchoir sur sa bouche pour l'empêcher de crier; qu'ensuite elle les avait suivis dans l'allée en se cachant elle-même derrière les

Digitized by Google

arbres; et qu'enfin elle avait été témoin, par ses yeux et ses oreilles, de tout ce qui s'était passé, depuis le moment où Marianne, évanouie, était tombée dans les bras du comte, jusqu'à celui de sa fuite précipitée du bosquet.

Madame d'Erneville ne dit pas un seul mot pendant le long récit de sa suivante, et garda le silence encore quelques momens après. Puis, arrachant de ses doigts tous ses anneaux, elle regarda fixement le dernier pendant quelque temps. « Le comte Adhémar offrir sa main à Marianne! s'écria-t-elle. Ah! je ne croirai à la vérité de cette nouvelle, que lorsque cette fille me l'aura confirmé de sa propre bouche. »

Marianne tressaillit lorsqu'elle vit la marquise entrer dans sa chambre.

« — Restez couchée, Mademoiselle, lui dit-elle en jetant un regard d'humeur sur le cou à moitié découvert de sa suivante déconcertée, demeurez, et dites-moi sincèrement ce qui s'est passé hier soir, au jardin, entre vous et M. le comte Adhémar. » Marianne lui dit toute la vérité, et confirma ainsi tout ce que l'autre suivante avait rapporté.

« — Et croyez-vous à l'amour du comte? L'aimez-vous? L'épouserez-vous? »

Telles furent les interrogations successives que la marquise adressa précipitamment à Marianne.

Digitized by Google

Celle-ci ne répondit rien.

« — Vaine et ambitieuse fille! continua la marquise irritée, votre silence prouve votre folie et votre crédulité; prenez garde seulement que votre orgueil de croire à la passion d'un gentilhomme ne vous rende la dupe de ses artifices. Le comte Adhémar n'est qu'un débauché! vous auriez bien mieux fait d'écouter les propositions de l'*honnête* duc de R***. Ce sont les seules, entendez-vous, Thérèse, qu'une domestique puisse accueillir, en fait d'alliance, avec un homme de condition. »

La marquise fut étonnée de l'impassible sérénité avec laquelle Marianne l'entendait.

« — Fille effrontée! ajouta-t-elle, vous méprisez mes avis : vous subirez, croyez-moi, les conséquences de votre présomption. Mais vous avez sans doute l'âme trop haute pour votre état? Eh bien! le terme de votre service chez moi expire dans quinze jours; attachez-vous au comte Adhémar, peut-être vous fera-t-il un meilleur sort. Vous êtes libre dans la quinzaine. Que ne puis-je me débarrasser d'elle aujourd'hui même, dit-elle à son autre suivante en rentrant dans son cabinet; » et elle ajouta : « J'aurais dû la renvoyer à l'instant, mais je n'ai pas une faute à lui reprocher! »

Ces derniers mots furent dits avec tant de colère

* * *

Digitized by Google

que cette fille regarda avec curiosité la figure de la belle parleuse. La marquise en même temps attachait ses regards sur elle.

« — Eh bien! s'écria madame d'Erneville.

« — Aimeriez-vous qu'on vous fournît une occasion? demanda la suivante. »

« — Oui, » répliqua la marquise avec un air de soupçon et une pause; puis elle quitta brusquement la chambre. Elle courut Paris toute l'après-dînée; sa voiture s'arrêta plus de cent fois pour recevoir les complimens des petits-maîtres, et échanger les félicitations des jolies femmes qui avaient assisté à sa soirée. Elle était vive et animée, parlait de mille choses; mais son esprit n'était occupé que de Marianne et du comte Adhémar.

Ce jour là, madame d'Erneville était invitée à une soirée. En rentrant pour faire sa toilette, elle vit l'une de ses femmes (celle qui avait remplacé Marianne le matin) arrêtée en dehors de la porte du cabinet; un regard, un signe de précaution lui fit entendre qu'il fallait s'arrêter ou marcher doucement. Il y eut une pause à la porte; un chuchottement, un regard de satisfaction et de recherche, un chuchottement encore, auquel on répondit par un sourire, quoique le front de la personne qui souriait ne fût rien moins que serein, et la marquise entra seule dans son ap-

Digitized by Google

partement, trouvant Marianne debout et prête à la servir.

La toilette de madame d'Erneville fut bientôt faite. Cela lui coûtait peu de peine, grâce à la dextérité et au bon goût de Marianne, mais à présent moins que jamais; car la marquise était pensive et absorbée, comme si elle eût été entièrement indifférente à cette opération; mais sa figure était rouge, et une sorte de langueur se peignait sur tous ses traits. Elle sonna; un jockei entra, elle demanda un verre d'eau. Elle avait des souliers blancs à mettre; une de ses femmes les apporta et s'occupa de ce soin, et Marianne fut renvoyée pour un moment. La marquise jeta un coup-d'œil sur un écrin qui était ouvert sur sa toilette, pendant que la suivante était agenouillée pour la chausser. Sa respiration devint embarrassée. Le page rentra apportant le verre d'eau : elle le but précipitamment, et en s'écriant : « Dépêchez-vous, » elle quitta la chambre en toute hâte.

Pendant ce temps, le comte Adhémar faisait des conjectures. Le silence que Marianne avait gardé quand il lui avait déclaré sa passion pour elle était un mystère qu'il ne pouvait éclaircir. Doutait-elle de sa sincérité? pensait-elle qu'elle ne pouvait l'aimer? ou bien ses affections étaient-elles engagées à un autre? Il se fit ces mêmes questions un million de fois, et ne put dor-

Digitized by Google

mir de la nuit en y réfléchissant. Jamais le soleil n'avait paru au comte si long à se lever, que le jour qui suivit cette nuit. Cette fièvre d'incertitude était presque insupportable; et quand parut enfin le jour, à peine eut-il assez de patience pour attendre l'heure où madame d'Erneville serait à sa toilette. Il avait l'intention d'y assister pour la dernière fois, seulement dans l'espérance d'une entrevue avec Marianne. Aussitôt que l'heure eût sonné, le comte se trouva sur le premier pas de l'escalier de la marquise. Son cœur battait avec force. Il frappa à la porte du cabinet de toilette, on l'ouvrit: madame d'Erneville était assise près de sa toilette; derrière elle se trouvait une suivante, et sur le devant était une malle toute ouverte, auprès de laquelle était Marianne. Un officier de justice examinait ce coffre en se courbant; puis il se leva, et montra à Marianne une gerbe en diamans qu'il en retirait d'un air de triomphe à la fois bas et arrogant: « Qu'est-ce que cela? demanda le comte involontairement, après avoir examiné le groupe un moment ou deux. »

« — Oh! rien, répliqua la marquise; seulement, j'avais perdu une aigrette en diamans, et M. l'officier de justice vient de la trouver dans cette malle.

« — Et à qui appartient cette malle?

« — A moi, dit Marianne avec un sourire, et l'ex-

Digitized by Google

pression du plus profond mépris parut à l'instant sur ses lèvres.

« — Cette malle est à moi, répéta-t-elle, mais la main qui y a mis ce bijou n'est pas la mienne.

« — Insolente! s'écria la marquise, votre assurance même est une preuve de votre culpabilité; vous étiez préparée à cette découverte, et à la braver : pour cette fois, vous échapperez au châtiment. Vous êtes libre de quitter mon service, je ne veux pas vous faire poursuivre, voici vos gages! Sortez!

« — Non, madame! dit la jeune fille, je ne prendrai ni votre argent, ni ne profiterai de votre clémence; je suis prête à prendre place là où il faut que tôt ou tard les crimes s'expient! Bien que ce ne soit pas toujours le coupable qui l'occupe, cette place, j'en veux faire l'essai, et nous verrons si un sage et bon juge trouvera moyen de reconnaître la vérité! J'avoue que, pour moi, tout ceci est inexplicable, et s'il faut que je subisse la peine d'un crime que je n'ai point commis, la punition, quelle qu'elle soit, sera peu de chose en comparaison de la faute. »

Adhémar jeta les yeux sur la marquise, dont les regards rencontrèrent les siens; madame d'Erneville les porta vivement ailleurs. Le comte examina l'autre suivante qui roulait et déroulait tour-à-tour un ruban, et continuait cette occupation avec une viva-

Digitized by Google

cité et un air d'importance qui n'étaient rien moins que naturels.

Ensuite, il regarda Marianne; elle semblait plutôt être l'accusateur que l'accusée, le juge que le criminel; et d'un air calme, quoique sévère, elle surveillait l'une et l'autre femme, et levait ses yeux sereins vers le ciel avec une expression de résignation et de confiance.

« Elle est innocente! » se dit Adhémar en lui-même, et il poussa un profond soupir, comme un homme qui passe d'un état de mort à une subite résurrection.

Marianne l'entendit, ce soupir. Involontairement elle regarda le comte, et lut sur son visage toutes les pensées qu'il avait dans l'âme; ses joues se colorèrent alors d'un vif incarnat, qui n'était point cette rougeur qui naît de la honte d'un crime; quelques soupirs étouffés s'échappèrent de sa jolie bouche, puis la jeune fille fondit en larmes.

« — Vous pouvez vous en aller, monsieur, dit la marquise, en s'adressant à l'officier de justice; je suis indignée contre cette malheureuse! mais je ne veux point qu'on donne suite à cette affaire.

« — Arrêtez! s'écria Marianne. Moi, je veux vous suivre, et me constitue votre prisonnière!

« — Il ne m'est pas permis de vous conduire en

Digitized by Google

prison, » lui répondit l'officier, en se tournant vers la porte pour s'en aller.

« — Que dois-je donc faire, s'écria Marianne avec désespoir!

« — Vous livrer vous-même à la justice, lui dit le comte!

« — Je le ferai, dit Marianne en sortant précipitamment. »

En effet, la belle jeune fille alla se livrer au magistrat; la marquise et son autre suivante furent assignées et interrogées; l'officier déposa qu'il avait trouvé le bijou dans la malle de Marianne. Celle-ci fut mise en jugement.

Alors il ne fut plus bruit, dans tout Paris, que de la passion du comte Adhémar pour Marianne, et du crime dont on accusait celle-ci; le noble refus qu'elle avait fait d'un pardon déshonorant, son arrestation volontaire et le courage avec lequel elle supportait son emprisonnement furent le texte de toutes les conversations. De plus, la conduite digne qu'elle tint envers le duc de R*** fut à la fois un sujet d'éloge et de surprise. Ce seigneur avait demandé à la voir, elle refusa positivement sa visite. Il avait envoyé une des premières renommées du barreau de Paris pour prendre sa défense; mais aussitôt qu'elle apprit de quelle part venait l'avocat qui voulait se

Digitized by Google

charger de sa cause, elle persista à refuser ses services. Le comte, de son côté, avait sollicité vainement la permission de la voir, jusqu'à ce qu'il eût obtenu que sa sœur, la baronne de Nesle, l'accompagnât; il fut donc admis, et, par les soins de cette dame, il fut formé un conseil d'avocats qui entreprirent la défense de Marianne.

Le jour du jugement approchait; la veille de ce jour, madame de Nesle et le comte allèrent faire leur visite accoutumée à la prison. En y arrivant, ils apprirent que Marianne était restée toute la matinée avec un étranger qui semblait arrivé récemment à Paris, et qui était encore avec elle. Ils se demandaient s'il devaient attendre ou se faire annoncer, lorsqu'un jeune homme d'une tournure très-remarquable et portant l'uniforme sortit du passage qui conduisait à la chambre où Marianne était enfermée. Il passa rapidement près d'eux, et sortit. Oh! comme il battit précipitamment le cœur du comte! «Quel est cet homme?» demanda-t-il vivement.

—« C'est l'étranger en question, répondit la personne à qui il s'adressait; la prisonnière est seule. »

Adhémar suivit machinalement sa sœur dans la prison de Marianne; sa passion avait pris un caractère à la fois calme et profond; ses avocats l'avaient assuré qu'il n'y avait pas de doute que Marianne ne fut acquit-

Digitized by Google

tée, et il avait décidé qu'au moment où elle recouvrerait la liberté, il la supplierait de se confier à sa garde. Il n'avait rien laissé ignorer de ses intentions à sa sœur, qui, malgré sa fierté, portait un cœur sensible; elle n'abonda pas d'abord dans les idées d'Adhémar, mais elle vit bien qu'il ne fallait pas songer à le détourner de ses projets, et, lors de sa première entrevue avec Marianne, elle en fut de plus en plus convaincue.

Pourtant le comte était encore dans l'incertitude sur le véritable état du cœur de la jeune fille; il n'avait pu la voir seule, et quelques circonstances semblaient justifier ses craintes. Elle ne le regardait pas, il n'avait donc pu lire dans ses yeux; rarement elle lui parlait, or le son de sa voix ne lui avait rien révélé. Elle avait en général une réserve très-marquée envers le comte, et ce qui le chagrinait le plus, c'était de voir la franchise qu'elle montrait dans tous ses entretiens avec sa sœur La crainte de quelque attachement antérieur le troublait continuellement, bien que ses appréhensions fussent bien moindres que ses espérances. Toutefois ses espérances s'étaient presque évanouies quand il vit le bel étranger qui avait été tout le matin avec elle. Il resta devant la belle captive muet et abattu comme quelqu'un qui viendrait d'être frappé par un malheur inattendu.

« Qu'y a-t-il? demanda Marianne alarmée de la figure

Digitized by Google

du comte; vous est-il arrivé quelque chose? répéta-t-elle en s'approchant et en prenant sa main qu'elle laissa tomber aussitôt. »

« — Rien du tout, répondit-il en souriant, un peu soulagé par les manières amicales de la jeune fille. Rien ne m'est arrivé; Marianne serait-elle malheureuse qu'il en fût autrement? »

« — Sans doute, répliqua-t-elle en reprenant sa place. »

Le comte pensa à l'étranger. « — Vous avez eu une visite ce matin? lui dit-il. »

« — Celle d'un ami, dit elle en soupirant, et rien de plus. »

Puis, Marianne resta silencieuse.

« — Venez, dit le comte à madame de Nesle, je crains que nous ne gênions mademoiselle, ou du moins, elle peut se passer de ma présence; vous, ma sœur, restez si vous le voulez; je vous reprendrai dans une heure.

— « Monsieur le comte, s'écria Marianne au moment où il s'en allait, vous sortez mécontent; quelque chose vous aurait-il offensé? dites-le, monsieur le comte. Si c'est ma faute, faites-la moi connaître; que je puisse, dit-elle en souriant, la réparer ou l'expier.

« — Vous êtes dans l'erreur, Marianne, répondit Adhémar, tant soit peu apaisé par le chaleureux empressement avec lequel on l'avait appelé.

Digitized by Google

« — Vous vous trompez! tout va bien! Seulement, réservez tout votre courage pour demain; jusqu'alors, adieu, Marianne! »

Ce léger soulagement qu'Adhémar avait éprouvé des douces manières de Marianne l'abandonna bientôt quand il se trouva seul; le jeune étranger absorbait toutes ses pensées, et le jetait dans toutes les tortures du soupçon et de l'appréhension. Cet homme lui semblait précisément celui qui pouvait prétendre à une femme comme Marianne, et qu'une femme comme elle devait aimer aussi de toutes les puissances de son cœur et de son âme; l'aimer à jamais, et sans partage! — Quoique ce fût bien peu de chose que ce trait de lumière qui l'avait saisi tout-à-coup, cette lumière avait suffi pour rendre au comte toute la raison d'un homme doué de sentimens élevés et d'une exquise sensibilité. Si les affections de Marianne sont engagées à un autre, c'est celui-là seul qui doit être son mari. — Et c'est là cet homme!

Il y a des gens chez qui un soupçon se change vite en certitude; une apparence toute légère prend aussitôt un corps, une substance à leurs yeux. Tel était le cas où se trouvait Adhémar; il errait à travers les rues de Paris, tout occupé de la perte entière de ses plus chères espérances par l'union de Marianne avec le jeune étranger.

Digitized by Google

« Elle était perdue pour lui. » Et combien d'autres biens s'évanouissaient pour lui avec elle! titres, fortune, parens, amis; oui! le monde entier. Et, à la place de tout cela, il ne voyait qu'un vide sans aucun objet de sollicitude qui pût l'intéresser ou l'occuper. Il en est toujours ainsi de l'amour.

Parmi les objets des désirs de l'homme, il n'en est aucun, excepté la femme de son cœur, qui inspire une éternelle désolation, quand l'esprit a conservé toute son énergie. Une espérance perdue est immédiatement suivie d'une autre espérance; au chagrin d'une spéculation manquée succède le pressentiment d'un succès dans une nouvelle entreprise. Cette consolation est toujours à portée. Mais les déceptions de l'homme qui aime sont semblables à la brusque transition qui nous transporterait, tout-à-coup, d'un lieu de délices à un profond abîme dont aucune main ne nous peut retirer.

Le comte se perdait dans ses tristes méditations; elles lui avaient fait oublier que l'heure à laquelle il devait aller reprendre sa sœur était passée. Il retourna donc à la prison.

— Madame de Nesle était-elle encore avec Marianne?

— Non.

— Marianne était-elle seule?

— Non.

Digitized by Google

— Qui donc était avec elle?

— L'étranger.

Adhémar se sentit glacé de la tête aux pieds; il descendit en chancelant les marches de la prison, et regagna son château sans savoir comment; le dîner l'attendait, il n'y put toucher; quelques amis le demandaient, il ne voulut point les voir. Le marquis de B*** était venu, et devait repasser dans la soirée; sa porte fut défendue pour lui et tous ceux qui se présenteraient. Il monta dans sa chambre et s'y enferma. Le jour du jugement, la baronne alla de bonne heure voir Marianne; celle-ci était vêtue de noir.

« — Pourquoi n'avez-vous pas mis une robe blanche? dit-elle.

« — Je porte, dit Marianne, le vêtement que je dois porter pour toujours, à moins que la Providence n'ordonne que je le quitte aujourd'hui.

« — Comment vous trouvez-vous? lui dit la baronne.

« — Je suis prête! Depuis que je suis entrée dans cette prison, je me suis accoutumée à regarder ma condamnation comme certaine, parce que les efforts que l'on fait pour supporter un malheur comme il doit l'être, quand même ce malheur ne devrait pas arriver, ne sont jamais perdus; tandis qu'en nous complaisant dans les présomptions d'une heureuse fortune,

Digitized by Google

nous ajoutons à la peine que nous causera notre désappointement. » La baronne regardait la belle moraliste sans rien dire. « J'ai dit adieu, continua Marianne, aux espérances que je me plaisais à caresser. Il peut m'en coûter la vie d'y renoncer! »

En disant ces mots, ses yeux étaient baissés; elle soupira profondément, puis, les relevant, elle rencontra le regard doux, mais pénétrant, de madame de Nesle.

« — Vous êtes une merveille, dit celle-ci, et vous mériteriez d'être la femme d'un roi. » Les yeux de la jeune fille se baissèrent de nouveau, et une légère teinte rosée couvrit ses joues. « Marianne, continua la baronne, je suis persuadée de votre innocence dans cette affaire, comme je le suis de la mienne. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que mon frère pense de vous; nous avons décidé que personne n'ignorerait combien nous vous estimons, quelle que soit l'issue du procès. Tenez, voici un des plus riches joyaux de notre famille. Il est connu de tout ce qu'il y a de personnes nobles à Paris, et il y en aura aujourd'hui par centaines à la cour. On connaît ce bijou pour être à moi : il n'y en a pas un en France qui lui puisse être comparé pour le poids et l'éclat. Vous devez le porter. Que ce soit un témoignage de notre tendresse et de notre considération. Il attestera notre mépris pour la diffamation dont on a voulu vous noir-

Digitized by Google

cir. Prenez-le, » répéta-t-elle en jetant un magnifique collier de brillans sur le cou de Marianne, et au même instant, saisissant la jeune fille étonnée et fondant en larmes, elle la pressa sur son sein.

Les deux amies furent interrompues par l'arrivée du geolier qui venait informer l'accusée que la cour était assemblée et qu'on l'attendait. Cette injonction la rappela à elle-même. « Dans un moment, dit-elle; et, en un moment, son visage eut repris toute sa sérénité.

« — Vous êtes prête? je vois, dit madame de Nesle.

« — Je le suis, répondit Marianne.

« — Venez donc continua la baronne, je vous ac-
« compagnerai devant la cour. »

Marianne jeta alors sur la baronne un regard comme celle-ci n'en avait jamais rencontré; il exprimait le désir de parler, mais un sourire lui en disait aussi l'impossibilité; il y eut alors un serrement de main qui semblait venir du cœur de la jeune fille, puis un soupir, et rien de plus.

La salle du tribunal était pleine. Tout ce qu'il y avait de plus distingué à Paris était là. Le bruit de ce procès avait excité une grande curiosité, et une partie des spectateurs, qui n'avaient pu pénétrer dans l'enceinte, étaient restés autour pour attendre la décision. Les nobles amis de la marquise d'Erneville étaient du côté du banc des témoins, et du côté opposé étaient les

Digitized by Google

conseils de Marianne ainsi que le comte Adhémar, dont les regards languissans et la figure pâle annonçaient tout ce qu'il avait souffert le jour précédent, et la fièvre sans repos qui l'avait agité toute la nuit.

Pour tous ceux qui connaissaient Adhémar, ou auxquels on le montrait, son état était attribué à l'intérêt qu'il prenait à l'accusée, et considéré comme un mauvais présage de l'issue du procès. Enfin, sur un mouvement qui se fit dans cette partie de la salle par où Marianne devait entrer, les chuchottemens qui avaient eu lieu à la suite de quelques conversations qui se suivirent à voix basse, cessèrent tout-à-coup, et furent remplacés par un silence profond qui suspendit, pour ainsi dire, toute respiration dans l'auditoire, quand apparut la noble et majestueuse figure de madame de Nesle soutenant l'intéressante jeune fille.

A son entrée, la baronne salua la cour d'un air où l'on reconnaissait autant le sentiment de sa propre dignité qu'une déférence pour le tribunal. Elle donna à Marianne un baiser sur le front; et, la contemplant quelques momens avec l'expression de satisfaction que lui donnait la conviction intime de cette innocence qui se peignait si éloquemment dans les regards de la jeune fille, elle l'embrassa sur les deux joues, et alla se placer derrière elle à peu de distance.

Après la lecture de l'acte d'accusation, l'avocat du

Digitized by Google

roi ouvrit la plaidoirie. C'était un homme d'un âge moyen, moins redevable à son talent qu'à l'influence de sa famille du poste qu'il occupait. Il exposa les particularités de l'accusation : la découverte de la soustraction du bijou dont la marquise s'était aperçue; les soupçons qu'elle avait portés sur Marianne; la recherche qui avait été faite dans la malle de celle-ci, et, enfin, la découverte de l'objet volé dans cette même malle. Il se plut à exalter la miséricordieuse clémence de madame d'Erneville; et, passant de là au dédain offensant avec lequel Marianne avait accueilli ce généreux oubli, il employa tout ce qu'il avait de sophistique dans son art pour déprécier le mérite de cet acte. « Remarquez bien, s'écria l'avocat du roi, remarquez qu'il y a, ici présent, un gentilhomme qui a conçu une passion pour l'accusée, et qui lui a fait même l'offre de sa main : alliance qui pourrait être un objet d'ambition pour la fille des plus illustres familles de France. Il est facile de concevoir quel désespoir devrait suivre la perte des espérances d'une élévation bien au-dessus de tous les songes de vanité, et auxquelles doit succéder le mépris et l'abandon; la mort même serait préférable à un tel état d'abaissement. Eh bien! voyez avec quel air impassible cette jeune fille se présente à vous! Cette solennité de la justice, cet appareil de recherche et d'investigations, ce con-

Digitized by Google

cours immense d'assistans, ne produisent pas sur elle la moindre impression. Comment qualifier une telle audace! je pourrais dire cette effronterie! »

Au commencement de cet appel à l'examen du maintien de l'accusée, l'avocat du roi s'était tourné tout-à-fait vers Marianne, et fixa attentivement les yeux sur celle qu'il avait à peine regardée. A l'aspect de ce front ingénu où siégeait à la fois tant de candeur et de beauté, il crut lire tout-à-coup sur ce front, et en caractères tracés par le ciel même, la réfutation du crime, et une réfutation bien autrement puissante que la verbeuse éloquence de mille langues réunies.

La confiance de l'accusateur s'affaiblit; son assurance commençait à l'abandonner : il fut obligé de tourner sa tête d'un autre côté; mais un nouveau désappointement lui était réservé. Il s'aperçut, aux regards des membres de la cour, que son embarras était visible à tous les yeux, et cette découverte se trahissait par un sourire sur tous les visages. Il fut tellement déconcerté, qu'il balbutia, et termina en disant : « Nous ne croyons pas nécessaire d'insister sur ce point; au lieu d'occuper l'attention de la cour à cet égard, nous allons procéder à l'audition des témoins. » Et il s'assit.

La marquise d'Erneville fut appelée. Sa déposition

Digitized by Google

fut brève. Celle de l'officier de justice, qui la suivit, occupa à peu près le même temps. La troisième déposition, celle de la suivante de la marquise, donna lieu à plusieurs incidens contradictoires.

« — Aviez-vous quelque motif de haine envers l'accusée, lui demanda l'avocat de Marianne? — Aucun. — Vous êtes-vous jamais querellée avec elle? — Non. — Croyez-vous vraiment qu'elle ait caché ce bijou dans sa malle? — Je n'ai jamais aimé à penser mal de personne. — Ce n'est point une réponse à ma question : croyez-vous que l'accusée ait caché là ce bijou? — Comment, autrement, aurait-il pu s'y trouver? — Répondez-moi, oui, ou non, dit l'avocat; croyez-vous que Marianne ait enfermé ce bijou dans sa malle? Oui, ou non? — Oui! balbutia tout bas la suivante.

« — Maintenant, ma fille, continua l'avocat, prenez garde à ce que vous dites; rappelez-vous que vous allez faire un serment! Voulez-vous jurer que vous ne l'y avez pas mis vous-même? » Il y eut en ce moment une pause et un profond silence. « Eh! bien, » dit l'avocat lorsqu'il se fut écoulé une minute. Il y eut encore une pause, pendant laquelle chacun des nombreux assistans sentait son cœur battre fortement, n'osait faire un mouvement et respirait à peine.

« — Eh! bien? dit l'avocat une seconde fois, voulez-vous me répondre? voulez-vous jurer que vous n'avez

Digitized by Google

pas mis vous-même ce bijou dans la malle de Marianne.

« — Je le veux, répondit à la fin hardiment la suivante. — Vous le jurez? — Je le jure. — Et pourquoi ne m'avoir pas répondu la première fois? — Je ne croyais pas qu'une telle question dût m'être adressée, répliqua la suivante.

L'avocat garda le silence environ une minute ou deux. Un sentiment de crainte sembla s'emparer de toute la cour: quelques soupirs à demi étouffés se firent entendre ça et là; on vit quelques mouchoirs sur les yeux, qui, bientôt essuyés, se tournaient vers Marianne avec l'expression de la plus profonde pitié. La jeune fille était la seule qui se montrât parfaitement calme; la baronne regardait de temps en temps si elle n'était pas près de se trouver mal, et elle soutenait de plus près Marianne en passant son bras autour de sa taille.

« —Vous avez fini avec le témoin? dit l'avocat du roi.

« —Non, répondit l'avocat de l'accusée. « Puis, réfléchissant quelques momens, et s'adressant à la suivante : Avez-vous des clés à vous?

« — J'en ai, dit-elle.

« — Je sais bien que vous en avez, dit l'avocat; mais les avez-vous sur vous?

« — Oui!

« — N'y en a-t-il pas une de cassée?

« — Oui, monsieur.

Digitized by Google

« — Montrez-les moi, » dit-il après une pause.

Le témoin, après avoir cherché quelque temps dans ses poches, prit les clés et les lui présenta.

« — Qu'on apporte la malle ici, dit l'avocat.

« — Maintenant, ma fille, ajouta-t-il, écoutez bien les questions que je vais vous faire, et consultez-vous bien avant de me répondre; car je pourrais, si vos dépositions n'étaient point vraies, produire les preuves de vos mensonges.

« Avez-vous été autrefois au service d'un nomme M. de Saintange?

« — Oui! monsieur, dit la suivante paraissant déconcertée.

« — N'ouvrîtes-vous pas un jour, dans la maison de ce gentilhomme, un coffre qui ne vous appartenait pas?

« — Oui, dit-elle. Sa confusion augmenta.

« — N'y prîtes-vous pas un objet qui ne vous appartenait pas?

« — Pardonnez-moi; mais je le remis aussitôt.

« — Je sais que vous l'avez remis, dit l'avocat; mais, avant de le remettre, ne vous aperçûtes-vous pas que vous étiez observée? »

Le témoin ne répond pas.

« Qui vous observait? n'était-ce pas votre maîtresse? Ne vous accusa-t-elle pas de vol? Ne fûtes-vous pas à

Digitized by Google

l'instant acquittée ? demanda successivement l'avocat, sans recevoir aucune réponse. Pourquoi ne répondez-vous pas, mademoiselle ? demanda-t-il d'une manière péremptoire.

« — Si votre intention est de me déshonorer, dit la suivante fondant en larmes, je ne puis l'empêcher.

« — Non, répliqua l'avocat, je n'ai pas l'intention de détruire une réputation ; je prétends, au contraire, en sauver une avant que vous quittiez la cour ; et je prouverai qu'elle est pure de toute souillure et blanche comme la neige du bras qui s'appuie sur cette barre, continua l'avocat en désignant Marianne. »

Dans ce moment on apporta la malle.

« Vous connaissez cette malle ?

« — Oui.

« — A qui est-elle ?

« — Elle appartient à l'accusée.

« — Et ces clés sont à vous ?

« — Oui, monsieur.

« — Ces clés étaient-elles en votre pouvoir le jour où la malle fut ouverte, et lorsqu'on y trouva le bijou ?

« — Non.

« — Ni le jour d'avant ?

« — Non, monsieur.

« — Maintenant, remarquez bien ce que vous dites.

Digitized by Google

Vous jurez que deux jours avant celui où cette malle fut ouverte, ces clés n'étaient pas en votre pouvoir ?

« — Je le jure.

« — Quelqu'une de ces clés ouvre-t-elle cette malle ? »

Point de réponse.

« — Vous ne vous souvenez pas ? nous essaierons. C'est absolument comme si elle avait été faite exprès, » ajouta l'avocat en mettant la clé dans la serrure et soulevant le couvercle.

« — On essaierait cinquante clés là dedans que ce serait la même chose, interrompit l'avocat du roi.

« — Vrai ! répliqua le défenseur ; mais ce n'est pas celle-ci, ajouta-t-il en en montrant une autre ; car on avait essayé cette première clé qui, vous le voyez, se brisa dans la tentative.

« — Comment prouverez-vous cela ? dit l'avocat du roi.

« — En produisant le morceau brisé.

« — Où l'a-t-on trouvé ?

« — Dans la serrure, répondit l'avocat d'un air assuré. »

On entendit un gémissement : c'était la suivante qui se trouvait mal, on la fit sortir un moment.

Un serrurier fut ensuite appelé à déposer. Il témoigna qu'on l'avait employé à enlever la serrure, et qu'en la démontant, il y avait trouvé un morceau de

Digitized by Google

fer brisé. Le morceau fut exhibé, et il s'adaptait parfaitement à la clé.

L'avocat du roi abandonna l'accusation; et aussitôt tous les mouchoirs agités et d'unanimes battemens de mains proclamèrent la justification complète de Marianne, qui, à demi défaillante, se jeta dans les bras de la baronne.

Le comte Adhémar avait suivi avec anxiété les débats de la journée, quoique sa pensée fût occupée de beaucoup d'autres choses. Dès le moment où il était entré dans la salle, il avait cherché autour de lui pour voir si le jeune étranger était présent; il n'était pas là, et le comte respira plus librement. Quand Marianne était entrée avec madame de Nesle, le comte fut la première personne sur qui la jeune fille porta ses regards. Elle avait remarqué son air défait et ses yeux égarés; et il y eut tant de tendresse dans ce regard, que ce fut un baume puissant pour le cœur ulcéré d'Adhémar, et il l'en remercia par un sourire. Rien ne pouvait égaler l'agitation qu'il avait éprouvée pendant qu'on procédait à l'interrogatoire de la suivante, si ce n'est la sérénité de son visage, quand le parjure fut évident, et qu'il vit de quels infâmes moyens on s'était servi pour perdre celle qu'il aimait.

Marianne regarda alors le comte comme elle ne l'avait jamais fait. C'était à-la-fois de la reconnaissance

Digitized by Google

du ravissement ; mais c'était pour Adhémar je ne sais quoi de trop éblouissant. Toutefois, ce regard répandit une douce chaleur dans son âme. Le calice du bonheur, qui lui semblait tari, se retrouvait plein tout-à-coup devant ses yeux ; et là où une heure auparavant il avait vu ses espérances s'évanouir, il les voyait se ranimer, plus brillantes que jamais. Il sortit de la salle sans regarder personne, coudoyant tout ce qui se trouvait sur son passage. Il vole à la prison, et en deux pas il est à la porte de la chambre de Marianne. Sans frapper, sans se faire annoncer, il entre ! Il tressaille en reculant ! Marianne était étroitement serrée dans les bras de l'étranger. C'en était trop ! Adhémar, comme frappé d'un vertige, s'évanouit. Il revint à lui avec les sensations d'un homme qui s'éveille d'un cauchemar horrible. Les premières personnes qui frappèrent sa vue furent la baronne et le jeune étranger debout devant lui. Il chercha Marianne ; il ne la vit pas. Il s'aperçut à la fin qu'il était appuyé sur la poitrine d'une personne dont le bras était passé autour de sa tête. Il se retourna soudain, et, levant les yeux, il aperçut ceux de Marianne fixés attentivement sur lui avec une expression qui vivifia toutes les facultés de son âme.

« — Est-il vrai ? » s'écria-t-il en se soulevant et ten-

Digitized by Google

dant les bras à la jeune fille qui s'y précipita. Adhémar la serra plein de joie sur son cœur.

Le jeune étranger était le frère de Marianne. Il était au service et s'était élevé, par son mérite, au grade de capitaine. Par une suite de circonstances qu'il est inutile de rapporter, il s'était écoulé cinq ans sans qu'on eût de ses nouvelles. Un parent, sous la protection duquel il avait placé sa sœur en partant, était mort bientôt après sans lui laisser aucune ressource jusqu'au moment où Marianne entra chez la marquise. Les bruits de l'accusation dont Marianne avait été l'objet, et de la passion que le comte Adhémar avait pour elle, ayant été répandus de tous côtés, étaient venus à l'oreille de son frère; de sorte qu'il s'était rendu de suite à Paris, où tout lui avait été confirmé. Mais, cédant à la prière de sa sœur, il avait gardé le secret de leur parenté jusqu'à l'issue du procès.

« Dès lors, elle est à moi! s'écria Adhémar avec un transport de joie.

« — Oui, monsieur le comte, dit le frère; et ce n'est pas la première fois que votre famille se plaît à s'allier à la nôtre.

« — Que voulez-vous dire? répondit le comte.

« — Un de vos ancêtres a épousé dans le temps une personne de ma famille et de celle de ma sœur.

Digitized by Google

« — Son nom ? demanda le comte avec vivacité.

« — Marianne l'Estrange. »

Or, voici ce qu'il advint au château du comte Adhémar. La salle du festin fut soudainement étincelante d'illuminations, et, autour d'une table somptueusement servie, vinrent s'asseoir les plus illustres parens du comte, et l'élite de ses amis. Le repas fut splendide. Au dessert, le plus proche parent du comte demanda une coupe d'or. La coupe fut apportée. Il la remplit jusqu'aux bords, et, s'inclinant devant le comte et la jeune fille placée à ses côtés, il porta le toast suivant :

« A la santé du comte Adhémar de M*** et de sa belle fiancée ! »

La salle retentit du choc des verres et des acclamations des convives.

Ce jour était le lendemain même où la cour avait rendu son arrêt d'absolution, et ce jour-là même le nom d'une autre Marianne, encore plus belle que la première, fut greffé sur l'arbre généalogique de la famille du comte Adhémar de M***.

Mlle Gabrielle Allan-Dorval.

Digitized by Google

L'ITALIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ITALIE.

Bien que les Barbares se soient établis en Italie comme dans le reste de l'Europe, l'histoire d'Italie diffère essentiellement de celle des autres pays, et la principale raison en est que les Barbares n'occupèrent pas l'Italie comme le reste de l'Europe. Le siége de l'empire ne fut pas traité comme les provinces de l'empire. L'Italie était peuplée, elle avait des lumières et une législation fameuse. Si les Goths et les Lombards

Digitized by Google

opprimèrent d'abord cruellement la population italienne, ils lui permirent enfin de vivre sous ses lois : l'union des vainqueurs et des vaincus s'opéra, et les idées romaines restèrent secrètement sur cette terre pour s'y réveiller plus tard. C'est ainsi que quand un peuple conquis a été grand et fort, il fait à son tour une conquête morale des vainqueurs. Ainsi, plus tard, on vit les Normands, après avoir asservi les Saxons, prendre leurs idées, leur amour de la liberté, et les barons normands s'armer pour réclamer les lois du roi saxon Edward-le-Confesseur.

Théodoric détrôna Odoacre (489) qui avait donné le tiers des campagnes aux Barbares : ce fut un bonheur pour l'Italie d'être gouvernée par Théodoric, un Goth, moitié civilisé, moitié barbare, qui protégea ensemble les nations septentrionales et les Romains, montra un grand respect pour ceux-ci, et rendit, durant quarante ans, la paix aux peuples épuisés par tant de guerres et de ravages. Heureusement encore, les Lombards qui succédèrent aux Goths étaient les plus humains et les plus éclairés des Barbares. Ils établirent le gouvernement féodal ; mais au lieu d'achever l'alliance, les Lombards, renversant leurs rois bientôt après leur établissement en Italie, et se gouvernant par une sorte de fédération, renoncèrent aux conquêtes où les eût menés un chef ; ils n'eurent qu'une

Digitized by Google

portion de l'Italie ; Rome, Naples, Venise leur échappèrent ; et l'Italie, s'appuyant déjà sur d'anciennes forces, se releva morcelée. Les Lombards ne se lièrent pas si bien avec les Italiens que les Goths, et les états échappés à leur joug, Rome surtout, les détestèrent.

Rome allait obtenir une seconde fois pour l'Italie la domination. La religion chrétienne avait été de peu de secours à l'empire romain ; elle adoucit les Barbares et sembla léguée par Rome antique aux provinces que l'empire ne pouvait plus défendre. Les papes commencèrent à jouer un rôle important ; ils se firent médiateurs entre les Lombards et les empereurs grecs, s'agrandissant aux dépens des uns et des autres, et trouvant un aide facile dans leur pouvoir et dans l'ignorance des peuples. La religion était le seul code alors ; la crainte inhérente au genre humain lui sert de frein quand il n'en a pas d'autre ; les peuples eurent peur de l'enfer. « C'est à la lueur des éclairs, a dit Vico, que les hommes aperçurent cette grande vérité qu'il y a un Dieu. » La religion étendit chaque jour son influence, et une théocratie s'établit en Europe comme on en avait vu en Égypte, en Perse et dans l'Inde. L'imagination seule peut nous donner l'idée des populations d'alors. Notre espèce est dans un perpétuel changement ; nous ne savons où la prendre fixe, où la trouver sans qu'elle soit dans un moment de tran-

Digitized by Google

sition. Notre main tremblante veut en vain tracer une ligne droite. Les idées, les richesses, les mœurs modifient si différemment les populations, que si vous comparez entre elles les trois premières nations d'aujourd'hui, la France, l'Italie et l'Angleterre, vous les voyez vivre à des degrés divers d'existence, d'impression, de goûts, de préjugés. Quelle différence doivent donc mettre les siècles entre les hommes! Nos pères meurent tout entiers avec l'âge où ils ont vécu, avec les manières, les formes. Comment se retracer la grossièreté des premiers temps? Il faut songer au peu de communication des villes et des pays entre eux, à la force matérielle dominant tout et cédant seulement à la voix des prêtres, à la superstition, au besoin du merveilleux, aux terreurs inspirées par le crime, le désordre, la nuit; l'espèce s'est modifiée, l'homme était autre alors de ce qu'il est aujourd'hui; son corps était plus robuste, son esprit plus épais, ses sentimens engourdis.

Les papes redoutant les Grecs et les Lombards invoquèrent l'appui des Francs; ils consolidèrent ainsi la division de l'Italie, et tel fut le commencement de ces appels à l'étranger, qui devaient faire un jour toute la politique de la péninsule. (774) La conquête des Francs qui fut regardée comme une nouvelle invasion des Barbares, affermit la puissance des papes. Char-

Digitized by Google

lemagne se servit de la religion comme du seul frein qui s'offrait sous sa main ; sans doute aussi il partageait la foi de son siècle. Il centralisa son gouvernement, resserra les peuples sous sa puissance, diminua l'indépendance des municipalités sous les seigneurs qu'il tenait soumis ; mais en opérant un progrès factice, il nuisit à la marche naturelle et sûre. Ses successeurs suivirent ses traces comme la médiocrité suit le génie, comme les écoles suivent les maîtres ; ils appelèrent partout des ecclésiastiques ; les évêques et les abbés s'établirent au conseil des rois : la théocratie fut complète. L'église et les couvens s'enrichirent en vendant des absolutions ; le clergé se corrompit au neuvième siècle par ces premières richesses ; il se composait de toutes sortes de gens : les grands seigneurs y mettaient leurs fils qui avaient reçu l'éducation de chevaliers. On pillait les biens de l'église avec la même facilité qu'on l'enrichissait ; car elle participait aux malheurs comme aux vices du temps. Mais le respect pour elle était grand : l'Europe était poussée toute dans la même voie ; aussi est-ce une question frivole de demander si le christianisme fut utile ? Quand la société est barbare, les dieux et les prêtres règnent seuls ; on a vu cela partout : le christianisme suivit les besoins de l'époque. Tour-à-tour on prêcha la pitié ou on invoqua le Dieu des armées ; Dieu fut

Digitized by Google

couronné d'épines ou il fut le Dieu fort ; le mérite du christianisme est à Dieu, et aux hommes qui l'appelèrent par la force de leurs besoins et de leur imagination.

Si Rome rendit une seconde fois la domination à l'Italie, elle ne domina pas l'Italie ; on perdit du respect par le voisinage ; les papes eurent l'influence, dans la péninsule, par leur autorité sur les étrangers, et non par leur autorité sur les Italiens.

Xe SIÈCLE.

Le gouvernement féodal des Lombards avait élevé en Italie des seigneurs devenus toujours plus puissans, à cause de la faiblesse des Carlovingiens. Ces princes italiens, Béranger, duc de Frioul, Guide de Spolète, songèrent à s'emparer de la souveraineté de l'Italie, quand s'éteignit la race des Carlovingiens. Le pouvoir, les richesses s'étaient accrues ; les municipalités s'étaient relevées durant l'incertitude du pouvoir ; le trouble, déjà commencé sous les Carlovingiens, s'augmenta après eux ; l'agitation s'éveilla partout ; les Italiens se trouvaient trop tôt sans chef ; les princes italiens se disputèrent le pouvoir dans des guerres civiles. Tour-à-tour renversés, rappelés, remplacés par des rivaux, ils ne purent établir aucune autorité.

Digitized by Google

Ce fut bientôt la politique des seigneurs et des papes de nommer deux maîtres, afin que la liberté naquît, pour l'Italie, de leur rivalité. Une politique aussi périlleuse devait enfanter quelque grand mal. Le premier fut cette inquiétude qui passa dans les mœurs; car il faut moins attribuer les maux de l'Italie à l'insuffisance de ses institutions (qui suffirent à d'autres peuples), qu'à cette agitation qui, se communiquant d'un homme à un homme, d'une ville à une ville, d'un état à un état, d'un siècle à un siècle, s'empara de l'Italie et de son histoire. Des événemens, une organisation nouvelle auraient pu éteindre cet esprit, comme le règne des Normands l'éteignit dans les républiques du royaume de Naples; mais loin de là. Nous allons voir que tout arriva de manière à renforcer ces dispositions. La subordination manqua à l'Italie. Comme les seigneurs voulaient l'indépendance, les vassaux aussi la voulurent; la société se trouva complètement ébranlée.

Les dotations de Pepin et de Charlemagne avaient accru la corruption du clergé; mais le scandale ne commença qu'avec le dixième siècle. On sait comment deux patriciennes fameuses, Théodora et sa fille Marosie, disposèrent de la tiare durant soixante ans, élevant Jean X, Jean XI, leurs amans ou leurs créatures. Albéric, fils de Marosie, renversa le pouvoir de sa

Digitized by Google

mère, régna vingt ans consul à Rome, nommant successivement des papes auxquels succéda son fils Jean XII. Sous Albéric se réveilla quelque énergie; mais les troubles de l'Italie étaient tels, les discordes des seigneurs si prolongées, que ces princes recoururent à une autorité étrangère; ils appelèrent le roi d'Allemagne et lui conférèrent la couronne de Lombardie et la dignité impériale établie par Charlemagne.

Ayant essayé de l'indépendance, les troubles les forcèrent ainsi à recréer l'autorité de l'empereur. Les villes étaient gouvernées par leurs comtes italiens, souvent prélats, et peu soumis à l'empereur. C'est pourquoi Othon Ier ne pouvant, à cause de son éloignement, soumettre ces comtes, encouragea les villes à s'affranchir; elles se donnèrent avec son consentement un gouvernement municipal, et furent liées à l'empereur par la reconnaissance. Déjà les attaques des Hongrois avaient fait fermer les villes et armer les citoyens; mais faibles et abandonnées par les nobles qui habitaient les châteaux, elles ne commencèrent à avoir d'importance que quand Othon Ier leur permit de se donner un gouvernement fondé sur l'élection du peuple. Ces villes avaient eu de tout temps des magistrats populaires, qui formaient le conseil des comtes, et qui représentaient la bourgeoisie; elles rejetèrent ces institutions septentrionales, et le sou-

Digitized by Google

venir vague de la république romaine se réveillant, toutes les villes placèrent à la tête de leur administration deux consuls annuels élus par les suffrages du peuple. Ils étaient juges et généraux, et présidaient les conseils au nombre de trois : le conseil général de tout le peuple, le sénat, et le conseil de *credenza* ou de confiance chargé de l'administration, de l'inspection des consuls et des relations extérieures de l'état. Tous les citoyens étaient appelés sous les armes. Les villes obtinrent le droit de vengeance armée qu'avaient les comtes.

M. de Sismondi prétend que la translation de la royauté lombarde à l'empereur Othon fut salutaire à l'Italie, et prépara graduellement sa liberté. Nous sommes loin de penser ainsi ; c'était trop tôt. Il pouvait arriver mieux pour l'Italie. Dès qu'elle fut soumise à l'empereur elle songea à alléger le poids de cette domination éloignée. Du moment où une domination quelconque n'est pas fermement établie, elle est contestée. Les Italiens secouèrent d'abord le joug par un mouvement naturel à l'homme, par des passions qui animent également le maître et le sujet ; mais quand ils eurent connu la liberté, ils trouvèrent de dignes motifs ; ils virent qu'ils étaient des hommes et ne purent plus l'oublier. Mais comme ils avaient marché à cette connaissance plus par l'insubordination et l'inquiétude que par un besoin fondé et des lumières successives,

Digitized by Google

ils se trouvèrent éclairés par ces premiers rayons, sans avoir les connaissances et les vertus nécessaires pour s'organiser. Ils en savaient assez pour mépriser et vaincre leurs maîtres, mais pas assez pour s'affermir et se faire respecter. Ainsi, des lumières et des vertus imparfaites ne produisirent que des résultats imparfaits.

Non qu'on souhaite à l'Italie un maître absolu, non qu'on lui souhaite un autre mal que celui qu'elle a souffert ; mais en contemplant son histoire telle qu'elle est, on comprend que quelques causes heureuses et qui n'existèrent point auraient pu améliorer son sort ; on distingue les événemens qui hâtèrent ses malheurs, et l'on voit tour-à-tour la fortune lui être favorable ou contraire. Machiavel compare la fortune à un fleuve qui, s'il ne trouve rien de préparé pour le contenir, inonde et ravage les campagnes, mais qui coule paisible si des digues le contiennent. Ainsi, les Italiens pouvaient tourner à leur profit quelques événemens, comme le fit l'habileté des Vénitiens. La fortune est comme le climat, elle agit toujours ; mais elle ne s'aide pas elle-même, tandis que l'habileté travaille pour l'habileté.

Digitized by Google

XIe SIÈCLE.

Les villes achevèrent de s'affranchir durant le onzième siècle ; car au douzième siècle elles étaient toutes libres. L'histoire de leur affranchissement fut secrète et obscure. Si Othon Ier la prépara, ses successeurs, Othon II et Othon III, la favorisèrent par leur absence. Le gouvernement qu'ils n'exerçaient pas resta dans la main des seigneurs, des prélats ou des municipalités. Du moment où chez un peuple si actif l'esprit de la subordination ne régnait pas, il devait s'en développer un autre : tous les sentimens qui ne portent pas sur la loi, dit Beccaria, sont perdus pour la loi. Les temps pourtant entraînent certaines choses : Conrad II le salique rendit les biens feudataires héréditaires, loi observée long-temps avant qu'elle ne fût faite et réclamée pour la paix, l'ordre et la culture. Conrad II avait présidé la diète du royaume d'Italie à Roncaglia, plaine près de Plaisance, où elle se rassemblait à l'arrivée des empereurs. Le roi y jugeait les causes privées, recevait les ambassadeurs des villes, réglait leurs affaires, et ensuite s'occupait des seigneurs et des fiefs.

Les villes, en sortant de la domination de leurs comtes et de leurs empereurs, ne trouvèrent qu'une liberté

Digitized by Google

incertaine et périlleuse. Un pouvoir quelconque n'avait pas préparé lentement l'organisation sociale. Les villes libres eurent pour ennemis les seigneurs, d'origine allemande presque tous, et la société fut dans une lutte et dans une guerre perpétuelle. Ceux qui acceptèrent le droit de cité prétendirent dominer dans la ville, et apportèrent la discorde dans ses murs; ceux qui le refusèrent, en restant dans leurs châteaux menacèrent les possessions des villes qu'ils pouvaient, en s'entendant entre eux, réduire à la famine. De leurs châteaux ils fondaient sur les voyageurs et les marchands pour les dépouiller, ou bien ils dévastaient le diocèse de la ville jusqu'à ses portes. Ils ne redoutaient pas les bourgeois plus nombreux, et se retiraient dans leurs châteaux comme dans des forteresses. Ils ravageaient aussi la campagne en se faisant des guerres entre eux.

Pour rendre l'infanterie des villes redoutable, en l'opposant à la cavalerie des gentilshommes, Éribert, archevêque de Milan, imagina le *caroccio*, char traîné par des bœufs, et adopté bientôt par toutes les villes d'Italie. Il fallait le défendre, le conserver ou mourir; c'était le drapeau des républiques. Cette infanterie lourde et grossière redoubla alors de valeur.

Tandis que les nobles étaient en guerre avec les nobles, les bourgeois et les prélats, les villes s'ar-

Digitized by Google

mèrent contre les villes, la rivalité naquit partout. La société s'arma tout entière.

Le voisinage de tant de villes les précipita. L'exemple, les attaques, ou l'influence d'une ville entraînait l'autre.

De bons effets pourtant naissent quelquefois du mal, nous en voyons un exemple par la rivalité de Pavie et de Milan. Elles se disputaient la primauté entre les cités italiennes. Milan, ancienne capitale des Insubres et de la Gaule cisalpine, était la plus peuplée et la plus riche. Ces querelles exercèrent les milices, réveillèrent dans les citoyens des deux villes l'amour de la patrie, le sentiment de l'indépendance, et la confiance dans leurs forces; elles les préparaient à de plus grandes luttes. Les villes maritimes prospéraient; après des guerres en Espagne et en Afrique contre les Maures, le commerce et les croisades leur avaient fourni mille moyens de richesse, de puissance et d'instruction. Venise isolée s'organisait tout différemment de l'Italie. Pise et Gênes brillaient par les lumières.

Les querelles des empereurs avec les papes affaiblirent l'idée de la puissance dans l'esprit des peuples: c'est une époque intéressante que celle où l'on voit de front sur la scène d'Italie, Grégoire VII, Henri IV, la comtesse Mathilde et Robert Guiscard. Grégoire VII releva l'Église comme il abaissa la puissance impé-

Digitized by Google

riale ; les mœurs étaient dépravés ; il donna un sévère exemple. Ce n'est pas que la corruption de la cour de Rome, au dixième siècle, fut faite pour durer. C'était une corruption hâtée, elle devançait le temps ; une époque qui commençait pour l'Italie allait faire naître des vertus publiques : la liberté devait laver ces affronts. Grégoire VII peut être regardé comme le fondateur de la puissance papale. Quelques papes avaient été saints, d'autres habiles, la plupart légers et dissolus, aucun n'avait imprimé la force à ce grand rouage. Ce fut Grégoire VII qui, alliant la puissance ecclésiastique à la puissance humaine, et soutenant la religion par un caractère ambitieux, établit l'Église dans son esprit d'orgueil et d'usurpation. Il défendit le mariage aux prêtres ; il rappela l'église à son antique sévérité. Son règne est un de ces grands faits où s'en rattachent tant d'autres. Le pouvoir ecclésiastique eut le sort de tout autre ; il devint redoutable quand il se trouva dans des mains qui surent en tirer parti. La centralisation maintint la religion une, elle lia les nations entre elles par une même foi.

Digitized by Google

XIIe SIÈCLE.

Le schisme d'Innocent II et d'Anaclet, la rivalité de Lothaire et de Cônrad, affaiblirent encore l'autorité des empereurs et des papes. Le schisme permit aux Romains de reprendre les libertés que Grégoire VII leur avait enlevées. Les prédictions d'un moine réveillèrent les Romains. Arnaud de Brescia, disciple et ami d'Abailard, persécuté comme lui, prêcha à son retour dans sa patrie avec une indépendance étonnante pour les temps. Il attaqua les vices du clergé, son ambition, et son pouvoir temporel. Plus tard il porta son éloquence à Rome, où le peuple venait de rétablir une sorte de sénat; il conserva son influence sur les Romains durant le règne de plusieurs papes jusqu'à ce qu'il fut forcé de fuir, et livré à Adrien IV, qui le fit brûler.

Les villes devenues libres reçurent une secousse et une leçon dans les attaques réitérées de l'empereur Frédéric Ier Barberousse. Ambitieuses, elles se combattaient les unes les autres; leur univers était borné chez elles; il y a quelque chose de national, d'intéressant, quoique grossier, à cette époque. Les attaques de Frédéric leur firent comprendre qu'elles ne seraient

Digitized by Google

fortes qu'en s'unissant : alors naquit la ligue lombarde; à laquelle l'Italie dut sa liberté.

Cherchant quelque expédition où acquérir de la gloire, l'empereur avait songé à l'Italie. Milan devenue puissante inquiétait la Lombardie par son ambition (1155); Pavie sa rivale accueillit l'empereur. Milan, qui voulut résister fut détruite; les maisons furent rasées, les habitans chassés sans asile; Frédéric déploya dans ces guerres une barbarie épouvantable. C'est lui qui établit dans chaque ville un podestat étranger, chef de la justice et de l'armée, qui ne différait d'un despote que parce que son autorité était bornée à un an. En partant il laissa des chefs odieux, le pays souffrit. Vérone, Vicence, Padoue, Trévise et Venise se liguèrent d'abord, et ensuite Ferrare, Brescia, Bergame, Crémone, Milan, Plaisance, Parme, Modène, et Bologne. Elles fondèrent Alexandrie lui donnant le nom du pape Alexandre III, protecteur de la ligue.

L'empereur avait de son parti Pavie, Lodi, Novare, Verceil, Côme, qui passèrent toutes à la ligue avec le marquis Obizzo Malaspina.

Les villes formèrent cette ligue avec plus d'énergie que d'ordre. Entreprise pour la défense plutôt que pour l'attaque, où tout eût été à l'avantage de l'empereur, la guerre fut héroïque, heureuse, animée; les citoyens devinrent soldats, un même zèle les rendit

Digitized by Google

invincibles. Rien ne satisfait comme le spectacle du triomphe glorieux et juste d'un peuple armé pour son indépendance. Frédéric fut repoussé devant Alexandrie. On négocia sans succès. Il perdit la bataille de Lignano. La paix de Constance reconnut la liberté des villes liguées, en maintenant quelques droits des empereurs.

L'idée de cette ligue, qui pouvait être si féconde pour l'Italie, ne produisit pas d'autre fruit. Les Italiens ne comprirent pas qu'ils ne soutiendraient leur force que par les mêmes moyens qui l'avaient fondée. Quand ils avaient établi l'association pour la guerre ils ne surent pas l'établir pour la paix. Ils eurent ce malheur que les divisions qui s'élevèrent entre les villes furent augmentées par les empereurs. Henri VI, fils de Frédéric, et héritier par sa femme du royaume de Naples, ne fit point la guerre à la Lombardie, mais il excita les divisions dans son intérêt, il anima les haines, les partis. Toujours une influence étrangère se joint en Italie aux faiblesses, aux misères propres à tout pays. Tandis que la liberté développait ses ressources, tandis que la Lombardie et la Toscane semblaient prendre pour jamais leur essor, ces cruelles divisions déchiraient le pays. Des raisons pueriles étaient souvent le motif de ces guerres ; les Italiens semblaient des troupes d'enfans plutôt que

Digitized by Google

des républicains. Une guerre entre ceux de Plaisance et ceux de Parme arma toute la Lombardie ; le vrai but de l'association qui est la paix fut méconnu et devint la guerre. Les nobles qui habitaient les campagnes furent ramenés au sein des villes où ils augmentèrent la discorde ; la rivalité entre eux et les plébéiens s'anima. Rien ne fut créé pour recevoir les nobles, les contenir, les placer. A Rome les institutions naissaient avec les circonstances qui les appelaient. En Italie les circonstances ne produisent nulle institution et ruinent tout par leur propre force. Cette inhabileté régna dans toute l'Italie. Aucun état, excepté Venise, ne fut plus sage. Ces états, si voisins, si serrés, se passaient leur esprit ; l'Italie entière fut sous l'empire des mêmes idées. Tout était divers dans leurs hommes, leurs événemens ; les circonstances s'enchaînent différentes, mais les lumières sont égales : ainsi la foule des choses, la confusion de mille intérêts, s'écoulent sous l'empire d'une opinion, d'une coutume qui domine, qui se modifie elle-même dans sa marche, mais sans se perdre au sein de ce tumulte et de cette succession des mouvemens humains.

Digitized by Google

XIIIe SIÈCLE.

La ligue lombarde sut se renouveler contre l'empereur Frédéric II. Le pape Innocent III, nouveau Grégoire VII, qui ne trouva d'insoumis que les Romains, avait opposé ce prince à Othon IV, mais dès que Frédéric fut empereur les papes le redoutèrent. La ligue lombarde se renouvela; Honorius III envoya Frédéric en terre sainte, et tandis qu'il y combattait un autre pape, Grégoire IX, fit attaquer ses états. Frédéric furieux revint, il attaqua la Lombardie. Le pays était divisé en Guelfes et Gibelins; l'empereur était de cette seconde maison, la première était de Bavière, et comme elle fut toujours opposée aux Gibelins, le nom en passa à leurs ennemis en Italie, dont le pape fut le chef. La Lombardie courut les plus grands dangers, et se défendit bien contre l'empereur.

Mais la puissance et la richesse de la Lombardie alors sont le fruit du temps qui vient de s'écouler; les germes n'en sont déjà plus dans le temps présent, et comme la liberté enfantait sans habileté et sans ordre tant de richesses, elle enfantait aussi de loin la servitude. Les funestes divisions des papes avec Frédéric II, les querelles des Guelfes et des Gibelins, qui ne servirent pas seulement de nouvelles formes

Digitized by Google

aux divisions habituelles, mais les envenimèrent, précipitèrent la marche naturelle des choses. La Lombardie se montra riche en soldats. Le règne des barbares et le gouvernement féodal avaient retrempé l'Italie et créé une population immense ; les moines avaient rendu fertiles les lieux les plus déserts ; les familles étaient nombreuses , les mœurs simples , grossières , mais bonnes , le luxe inconnu , le métier des armes en honneur. On ne sut pas tirer parti de tant d'élémens. Déjà ce temps est plein de crimes. Henri VI avait rempli la Sicile de ses cruautés ; sa race conserva un caractère féroce , la famille de Frédéric II fut chargée des accusations les plus exécrables , le parricide , l'infanticide , le fratricide ; et bien qu'il ne faille point ajouter foi aux calomnies inventées contre ces princes, elles donnent une idée des crimes et des soupçons des temps. Eccelino da Romano, allié de Frédéric II, remplit le nord de l'Italie de sa férocité. Déjà la Lombardie pliait devant lui. Eccelino et après lui Palavicino furent seigneurs en Lombardie. Ils s'étaient élevés d'un faible pouvoir à une grande domination. Ces hommes-là étaient les plus dangereux pour les républiques ; elles redoutaient les souverains déjà reconnus, mais elles n'étaient point en défiance des hommes qui faisaient eux-mêmes leur fortune.

Après Eccelino et Palavicino la famille de Frédéric II

Digitized by Google

continua à remplir l'Italie de ses crimes et de son ambition. Les papes, cherchant toujours au-dehors des appuis, lui opposèrent Charles d'Anjou; la race de France régna à Naples; Charles soutint les Guelfes; il devint leur chef dans toute l'Italie; c'était un individu qu'on suivait et plus la patrie.

A Milan, Othon et Mathieu Visconti établissaient le pouvoir de leur maison. Rome était divisée sous Boniface VIII, en qui un roi de France humiliait la dignité sacerdotale. Innocent III avait fondé l'inquisition. Quand les papes protégèrent la ligue lombarde ils obtinrent en retour d'établir dans la Lombardie des lois contre les herétiques. Les villes libres, peu superstitieuses, ne persécutaient pas pour opinion. Les Pauliciens par leurs prédications avaient ébranlé la croyance à l'infaillibilité des papes, surtout dans la Lombardie où ils s'étaient fort multipliés. Les lettres commençaient à renaître. Ceux qui les fréquentaient se rangèrent du parti de Frédéric II qui protégeait les opinions indépendantes. Les papes comptaient sur leur nouvelle milice, les Franciscains qui leur soumettaient les hérétiques par la douceur, et les Dominicains qui les brûlaient. Tandis que ces ordres réveillaient la foi par leur rigidité, ils changeaient par leur obéissance l'aristocratie de l'Église en un despotisme complet; ils attaquèrent l'an-

Digitized by Google

cien clergé et le supplantèrent dans l'affection des peuples. Les conciles, qui dans le 10e siècle jugeaient les papes, et qui devaient les juger encore dans le 15e, furent dans le 13e des instrumens passifs entre leurs mains.

Remarquons un fait singulier : la conquête de l'empire grec donna aux croisés des conquêtes comme celles des barbares du 15e siècle, mais ils ne les peuplèrent pas de même. Venise qui avait à peine deux cent mille âmes se trouva en Orient sept ou huit millions de sujets. Le sénat y renonça et encouragea les entreprises particulières.

Si le peuple et les nobles étaient dans des querelles perpétuelles, d'autres causes de troubles existaient encore : il n'y avait ni justice ni ordre ; les criminels échappaient par le voisinage des états, et portaient les forfaits d'un lieu à un autre. La noblesse s'exerçant aux armes à cheval, l'infanterie du peuple devint insuffisante et l'on commença à solder des mercenaires. Il n'en était pas ainsi en Toscane dont le terrain montagneux n'est pas propre à la cavalerie. C'est parce que l'Italie appartint au pape et à des républiques de bourgeois, dit Machiavel, qu'on ne put pas aguérir et solder des troupes. Cependant l'architecture, la sculpture et la peinture naissaient, témoignant la gloire et l'énergie de cet ordre imparfait. La langue venait d'é-

Digitized by Google

tre fixée par Dante, poète et homme public, alliant les passions de l'âme et de la politique, apprenant dans ce cercle terrible des républiques italiennes à peindre les cercles de l'enfer. Il appela les grands hommes à son tribunal, juge inspiré de son siècle.

XIVe SIÈCLE.

Le fruit des évènemens que nous avons vus va paraître. Une liberté précipitée, devinée comme par hasard, défendue avec courage, mais organisée sans savoir, a produit des forces qui se développeront en désordre, sans lien commun. S'il se trouve des hommes d'un assez grand talent pour vouloir fonder une puissance dans ce bouleversement, et pour l'essayer, les moyens que la société désordonnée où ils vivent leur aura fournis, l'usurpation, la ruse, le crime, ruineront leur ouvrage. La maladie du désordre a gagné partout. Au moment où il faut prendre un parti on va se perdre; le géant s'est trouvé debout avant d'avoir su marcher; l'Italie est entraînée. Des circonstances malheureuses continuèrent de précipiter la marche des choses, comme en Angleterre des circonstances heureuses la favorisèrent. Les intérêts des princes passèrent dans des mains plus adroites. Les républiques qui auraient pu résister n'avaient pas d'armes;

Digitized by Google

il ne leur restait qu'une moralité étroite qui empêchait Florence de prendre Pise et Arrezzo.

Quand ces villes s'étaient rendues libres elles avaient gardé l'esprit des municipalités : quelque chose de mesquin, de rustique et de futile resta chez elles. Le commerce fut le premier mobile qui les fit sortir de leur pauvreté, et il les maintint dans leur faiblesse. Rien d'ambitieux ne porta ces républiques à conquérir autour d'elles et à fonder un empire. Elles n'eurent pas d'autres idées, pas d'autre ambition que celle des marchands. Les armes, nécessaires pour résister aux empereurs, furent négligées ; le courage physique commençant dès-lors à s'éteindre en Italie, n'appartint plus qu'à ces bandes, d'abord étrangères, ensuite italiennes, qui vinrent vendre leur secours, trahir les partis, et désoler le pays. Florence fut une sorte de manufacture, il manqua des armes à Venise, comme l'indique fort bien Varchi. Machiavel enseigna ces deux choses : la force par la réunion des états, et les armes.

Si ces états pouvaient commencer égaux, cette égalité soutenue les tua. Tout grandit ; les états d'Italie s'agrandirent très-peu ou point. Les forces se développèrent dans toutes les directions, sans qu'une habileté quelconque les réunît autour de soi. Les états s'affaiblissaient, c'était le moment de recréer les for-

Digitized by Google

ces par l'union, les Visconti, Florence, et le pape auraient pu se partager l'Italie. Si Florence respectait la liberté de ses voisins, sa faiblesse aussi lui faisait repousser les conquêtes qui s'offraient; elle laissait la liberté aux villes autant par générosité que par l'embarras de s'en charger : à côté des Visconti et des tyrans qui asservissaient leur pays sans scrupule, Florence respectait ainsi l'indépendance d'Arrezzo et de Pistoia. Il eût été plus facile à une république qu'à un homme de soumettre tant de petits états : à la mort des Visconti les villes soumises se révoltaient, la vie d'une république était plus longue pour les accoutumer à la dépendance.

Mais les idées de conquête naissant dans la tête de quelques hommes habiles par l'instinct de leurs facultés, n'étaient pas les idées du pays; le pays ne comprenait que la liberté municipale. C'est Machiavel qui a le premier donné de la popularité aux idées de conquête et d'union. Si les autres états d'Europe fondèrent leur puissance, ce fut d'abord par hasard. L'idée de la domination vient aux individus avant d'arriver aux peuples, car les facultés les donnent. Les états de l'Europe avaient moins d'énergie que l'Italie; mais ces états se préparaient un avenir plus sûr.

L'Italie acheva d'être asservie au quatorzième siècle; la plupart des villes lombardes furent soumises à des

Digitized by Google

tyrans, toujours renversés ; si quelques villes échappèrent aux Visconti, elles rentrèrent bientôt sous leur joug ou sous un autre. On renversait encore les tyrans, le trouble pouvait renaître, mais la liberté avait fini. Albert d'Autriche (1306) oublia l'Italie et les Gibelins réveillés en Lombardie par ces nouveaux troubles. L'esprit public qui avait lié l'Italie lors des ligues lombardes n'existait plus. Florence seule le conservait et faisait de vains efforts pour maintenir la liberté. Une suite de luttes et de révolutions dans ces villes, une monotonie d'agitation, vous portent et vous reportent tour-à-tour dans les mêmes lieux. Une foule de petites municipalités entravent la marche des moins petits états. Sienne, Pistoia, Lucques, élèvent dans la Toscane des intérêts divers. Les Visconti seuls eurent une grande ambition, les premiers ils songèrent à élever une puissance italienne. L'intérêt, perdu dans ces luttes sans fin, se réveille pour eux.

Venise même, la plus habile des républiques, eut une ambition soutenue, conséquente, mais jamais haute, grande. Elle n'eut jamais de troupes de terre. Cherchant à fonder sa puissance, elle se borna à prendre une place forte parmi les états existans. L'histoire de Venise, jusqu'à la création du conseil des dix (1310), est une histoire admirable. Tandis que les états d'Italie étaient troublés, déchirés, cherchant et perdant tour-

Digitized by Google

à-tour la liberté, Venise, soumise à un doge, dont l'autorité monarchique avait été créée en 697, connut la subordination. Durant quatre siècles l'autorité du doge fut monarchique; les Vénitiens se préparant lentement à la liberté ne détruisirent son pouvoir qu'insensiblement.

En 1032 on avait donné au doge un conseil pour les occasions importantes ; 140 ans après on créa le grand conseil composé de 480 membres, qui remplaça les assemblées générales du peuple. Ce conseil électif le fixa dans les mêmes maisons ; les nobles le composèrent, mais ils étaient contenus par le doge et le peuple; dans cette ville composée d'îles, ils n'avaient point de châteaux, la subordination était partout. Venise fut paisible, et put établir sa puissance au-dehors et sa liberté au-dedans.

Vers le temps où toutes les villes confiaient le gouvernement et le pouvoir judiciaire à des podestats étrangers, les Vénitiens ôtaient au doge le jugement criminel : ils investissaient de ce pouvoir un sénat nouveau, la Quarantie, qu'on désigna depuis par les noms de vieille ou de criminelle, pour la distinguer de deux autres tribunaux destinés à des fonctions analogues. Ils diminuèrent toujours plus le pouvoir du doge, jusqu'à ce qu'ils lui eussent ôté son caractère monarchique.

Digitized by Google

Les usurpations lentes et secrètes du grand conseil indisposèrent le peuple à la fin du treizième siècle. Il voulut comme autrefois nommer un doge; mais les électeurs, choisis dans le grand conseil, et auxquels cette nomination appartenait, nommèrent Pierre Gradenigo, et quand déjà l'aristocratie avait pris tant de pouvoir, ce doge voulut la favoriser encore. C'est lui qui opéra *il serrar del consiglio*, en proposant qu'au lieu de l'élection annuelle du grand conseil, qui n'était plus qu'une forme, la Quarantie criminelle confirmât ou exclût chaque année les membres ordinaires du grand conseil, et approuvât une liste supplémentaire pour les nouveaux membres à introduire. Le peuple n'aperçut pas d'abord les conséquences de cette mesure. On conserva toujours les élections supplémentaires, et la révolution, préparée le siècle précédent s'accomplit insensiblement.

En 1299 les plébéïens éclairés enfin firent une première conspiration, déjouée par Gradenigo. Ce fut celle des nobles, dix ans plus tard, qui donna l'idée au grand conseil épouvanté d'instituer le conseil des dix, élu dans son sein, chargé de surveiller les nobles, et composé de dix conseillers élus pour un an, des six conseillers rouges qui formaient la seigneurie, et présidé par le doge. On ne devait point nommer ensemble deux membres de la même famille ou seulement du

Digitized by Google

même nom. Ce conseil eut le droit d'agir secrètement dans sa surveillance, ses procès, et ses punitions contre les nobles. Il établit une police terrible, le grand conseil lui donna une pleine faculté de disposer des deniers publics et lui remit sa propre autorité. Ce fut le pouvoir exécutif, ce fut une dictature, un ministère sans responsabilité. Il eut autorité souveraine, et de plus autorité secrète. Il prit un pouvoir despotique, gouverna au-dedans la république, l'agrandit au-dehors et par sa politique cruelle et artificieuse, il la fit détester.

Ainsi *il serrar del consiglio* troubla la paix intérieure, obligea à une surveillance continuelle, changea la constitution. Opéré chez un peuple libre il donna naissance à des périls ; en nécessitant la force au-dedans il rendit impossible des conquêtes lointaines et hardies. Le gouvernement fut habile et ferme ; mais comme il semble que la puissance repose sur des forces réelles et complètes, le sénat ne s'aidant pas de la nation, ne faisant pas participer le peuple aux affaires, porta la peine de son injustice.

Les états d'Italie ne sachant pas s'appuyer sur leurs propres forces, recoururent sans cesse aux empereurs. Certes ces princes n'étaient pas redoutables; ils venaient sans argent, se vendant au parti le plus offrant. L'Italie libre recourt à eux à tout moment; tel est l'effet d'une

Digitized by Google

liberté mal assise. L'Italie était malade; incapable de trouver des remèdes dans son propre sein, elle appelle, elle accueille un maître; elle lui rend hommage; elle lui demande une direction; elle a le goût du changement, qui naît du malaise; c'est l'homme frappé de souffrance que tout ennuie et que tout rassure.

Depuis la déposition de Frédéric II au concile de Lyon (1245) jusqu'à Henri VII (1309), l'Église et son parti n'avaient plus reconnu d'empereur; durant ces années tous les gouvernemens d'Italie s'étaient détachés de l'empire. Quand Henri VII arriva (1310) on oublia les anciennes libertés, on reconnut à l'empereur des droits illimités; les longues luttes où l'on avait soutenu l'indépendance de l'Italie ne revinrent pas à la mémoire; quelques historiens attribuent à l'étude de la littérature et des lois de l'empire romain cette complète soumission; on considéra l'empereur comme un empereur romain. Le pape seul compta à côté de lui. D'ailleurs il ne se présentait pas puissant et oppresseur comme au temps des ligues lombardes; le pays au lieu de s'unir contre lui, l'appelait pour le calmer. Presque tous les états lui envoyèrent des ambassadeurs, chacun voulant s'en appuyer, les exilés aussi. Naples, Florence et Bologne ne lui en envoyèrent point. Il rétablit partout la paix; il fit rentrer les exilés; il mit des vicaires

Digitized by Google

imperiaux pour exercer la justice à la place des podestats ; cet ordre valait mieux que la tyrannie des seigneurs. Mais les dons gratuits qu'il exigea ayant mécontenté, les villes lombardes se révoltèrent. On était mal, on avait reçu l'empereur comme s'il pouvait changer ce sort, on se révolta contre lui avec la même facilité. Les villes ne savaient être ni libres ni gouvernées.

Robert de Naples était chef du parti guelfe. Pise, de tout temps gibeline, soutint Henri VII qui se fit couronner à Rome, occupée d'un côté par Jean, frère de Robert, et ses troupes. Florence se mit alors à la tête du parti guelfe, et embrassa la politique de l'Italie entière. Henri et son armée s'approchèrent de ses murs (1312), et s'en éloignèrent bientôt. Elle était défendue par les Catalans, troupes mercenaires, qui avaient pris leur nom des Catalans avec lesquels Frédéric de Sicile avait combattu. Plus forte que l'empereur, Florence ne voulut pas l'attaquer ; elle se montre ainsi durant les guerres, et n'a qu'un courage moral. Effrayée, elle nomma le roi Robert seigneur pour cinq ans (1313), afin qu'il la défendît. Ainsi ces états acceptaient leur faiblesse. Florence, dans un pressant danger, se donne à défendre ! Quel espoir de force et de durée avec cela ? La même année Henri mourut. Les papes avaient fait de vains efforts pour réunir

Digitized by Google

les blancs et les noirs de Florence; la noblesse dominait, et les nobles étaient divisés.

La mort de Henri VII laissa l'Italie en proie aux Guelfes et aux Gibelins ; elle la laissa en armes. A chaque départ d'un empereur ou à chaque mort d'un homme qui influa sur elle, nous allons toujours voir désormais l'Italie déchirée et divisée. Les Pisans, sans ressources, donnèrent la seigneurie à Uguccione della Faggiola (1313). Ces changemens perpétuels démoralisèrent le pays. L'audace espéra tout, et ne recula devant aucun moyen; rien ne fut sacré ; les frères, les parens se trahirent. Le peu de sûreté des tyrans les accoutuma à tous les crimes pour se soutenir. Tel il en fut en Lombardie, à Crémone, à Plaisance, Crême, Parme, Milan, Pavie. Quelques tyrans s'affermirent mieux à Ferrare, à Mantoue, à Vérone, à Ravenne, à Trévise. Ils développaient une grande énergie, et les fondateurs étaient habiles. Leurs cours devinrent une école d'adresse, de flatterie, de débauches et de meurtres ; ils étaient sans frein sur tous les points, employant tour-à-tour les armes ou le poison, tenant à leurs gages une troupe d'assassins. Les tribunaux, vendus au pouvoir, employaient les supplices et la torture. Nulle sûreté dans les traités, en rien nulle probité. Quelques tyrans protégeaient les lettres, élevaient des palais, soignaient l'architecture. Ils étaient

Digitized by Google

assez riches; car la plupart avait des terres, au revenu desquelles ils joignaient le revenu public; nous ne voyons pas qu'ils aient osé augmenter ce revenu, composé d'une imposition territoriale assise dans chaque seigneurie sur un cadastre, et d'une levée sur le peuple des villes par une gabelle sur les denrées, et par un droit d'entrée et de sortie sur les marchandises qui venaient de l'étranger ou qu'on y envoyait; car ces dernières, produites par l'industrie du pays, n'étaient pas exemptes de taxes. Le commerce et les manufactures prospéraient sans système de protection et d'entraves; toutes les villes de la Lombardie fournissaient des draps qu'on exportait par l'entremise des Vénitiens. Ces manufactures avaient été fondées en Lombardie par les frères *humiliés*. Les Lombards n'avaient plus que des manufactures, et laissaient le commerce aux Vénitiens et aux Toscans.

Quand les seigneurs élevèrent ces tyrannies, il n'y avait plus rien de féodal et de chevaleresque. Ces tyrans, ces cours, pressés sur le sol, étendaient au loin leur influence. Les républiques, déjà corrompues par leurs richesses, se ressentirent de cette corruption générale. Le commerce avait donné le goût de l'argent; l'ambition était personnelle. On ressentait plus d'amour pour la liberté que pour la patrie; on sacri-

Digitized by Google

fiait sa patrie et tout à soi; mais on voulait être libre. Ce moyen de défendre la liberté était celui de la livrer. L'habitude des républiques, de se donner un maître dans le danger, devait les perdre. Cette fureur de liberté que partageaient les plus petites municipalités importune; on voit la ruine du pays dans tant de prétentions étroites et rivales; les forces de l'homme morcelées s'épuisent dans des sphères bornées; tous les travaux qu'il enfante péniblement sont resserrés, croisés et aussitôt ruinés; oui, c'est bien l'enfer qu'on trouve dans le mouvement perpétuel, convulsif et inutile de cette immensité d'hommes et de villes.

Les fruits de la liberté existaient encore pourtant, bien que la source en fût chaque jour plus tarie. Le commerce était immense, la population grande, moins grande que dans le siècle précédent, mais plus qu'elle ne le fut dans les siècles suivans. La compagnie de commerce de Bardi était fameuse à Florence. Les gabelles, les douanes étaient réglées dans la France et l'Europe. L'Asie, l'Afrique négociaient avec l'Italie. La marine était redoutable; les citoyens concouraient à la former ainsi que l'armée. Le blé était fourni généralement par l'Italie même; le vin se cultiva plus tard. La soie était la plus grande source de richesse; on se servait de laine étrangère pour vendre chèrement la

Digitized by Google

laine du pays au-dehors. Le commerce s'était ainsi étendu par son développement naturel ; bientôt il allait s'affaiblir.

C'est au quatorzième siècle qu'on songea à établir la balance politique en Italie, et à faire qu'aucun des nouveaux tyrans ne pût asservir le pays. Florence mit ses efforts à soutenir cet équilibre durant tout le siècle et après.

Le pape Jean XXII avait redouté Henri VII. Successeur de Clément V à Avignon, il se montra souverain aussi faible et plus corrompu. Il est sans doute étrange que ces deux papes, dans l'état de faiblesse où était réduite l'autorité papale, aient émis tous deux la prétention ridicule de succéder à l'autorité de l'empereur durant la vacance de l'empire. Jean XXII avait vu l'Italie accueillir Henri VII ; il redouta de voir le pouvoir de l'église menacé encore par les empereurs, et il résolut d'abaisser les Gibelins de Lombardie, dépositaires du pouvoir de l'empereur. Ces papes d'Avignon furent tous Guelfes, et entretinrent, autant qu'ils purent, en Italie des divisions où ils n'avaient nul danger à courir. Jean XXII devint l'allié de Robert de Naples, chef des Guelfes, contre Matteo Visconti, chef des Gibelins (1314). Les deux partis, en présence et en armes, furent appelés à Gênes, que les Visconti assiégeaient, et que Robert alla défendre victorieusement,

Digitized by Google

tandis que l'Italie, réveillée et attentive, avait les yeux fixés sur ce siége.

En Toscane, Florence, Sienne, Pérouse et Bologne formaient une ligue guelfe, ainsi que Pistoia, Prato, Voltera, Saint-Miniato, et d'autres villes plus petites. Pise et Arezzo étaient gibelines. Toutes les villes de la Romagne étaient asservies; Rimini, Forli, Faenza, Polenta, Ravenne. Uguccione de la Faggiola ayant été chassé (1316) de Pise, qu'il avait sauvée, et dépouillé de la tyrannie qu'il avait établie, Castruccio Castracani fut nommé seigneur de Lucques; habile, celui-ci renforça le parti gibelin, étendit son autorité, acheta Pistoia, s'allia aux Gibelins de la Lombardie, effraya et battit les Florentins. Les Florentins, toujours sans ressource dans le danger, accordèrent pour dix ans la seigneurie de leur ville au duc de Calabre, fils de Robert. Comme il faut toujours qu'une autorité étrangère vienne appuyer les partis en Italie, Castruccio sollicita Louis de Bavière de passer en Toscane; il fut son appui, et mourut au siége de Pistoia (1328), qui s'était révoltée. Un an après devait mourir aussi Cane Grande della Scala, autre chef illustre des Gibelins, qui avait soumis Padoue et Trévise.

On trouve encore des hommes énergiques; ils survécurent long-temps à la liberté; mais les forces sont individuelles et pas publiques. Après la mort de Cas-

Digitized by Google

truccio ; on vit Lucques (1329) mise en vente par les Allemands, et achetée par un émigré de Gênes, Gherardino Spinola. La gloire de Lucques ne dura que la vie de Castruccio.

L'expédition de Louis de Bavière n'eut pas de résultat. Il commença cette suite d'empereurs pauvres, qui venaient en quelque sorte mendier en Italie. Son caractère ne valait pas mieux que sa position. Il partit après avoir trahi (1329) et dépouillé Galéaz Visconti, s'être fait couronner à Rome malgré le pape, et avoir nommé un anti-pape pour se venger de Jean XXII qui l'avait excommunié. Cependant l'Italie, toujours malade, accueillit bientôt avec un empressement étrange un homme aventureux comme elle, qui se vit avec étonnement appeler à la dominer. Jean, roi de Bohême, fils de Henri VII, prince chevaleresque, laissait ses états pour parcourir l'Europe à cheval, se faisant le médiateur entre les puissances, sorte de Don Quichotte couronné. Sa figure, ses manières, son éloquence et son désintéressement le rendaient vainqueur (1330). L'exemple de Brescia, qui lui demanda des secours contre Mastrino della Scala, suivi bientôt par Bergame, entraîna les autres villes de la Lombardie, et Azzo Visconti lui-même ne s'intitula plus que son vicaire. On reste toujours étonné de cette facilité de l'Italie à imiter, à espérer, de cette duperie perpé-

Digitized by Google

tuelle ; ainsi sont les peuples sans institutions et sans guides, voués à d'éternels changemens et d'éternelles chimères. Jean de Bohême réconcilia les partis et charma tout le monde ; mais Florence ne s'abusa pas ; les autres villes se réveillèrent, et une ligue des Guelfes et Gibelins réunis ruina la fortune romanesque de Jean.

Quelques faits et quelques hommes se détachent singuliers au sein de cette histoire : l'élection de Benoit XII porta un caractère comique qui se retrouva trop souvent à de semblables élections : à la mort de Jean XXII (1334), les cardinaux, rassemblés au nombre de vingt-quatre en conclave, à Avignon, et assez divisés entre eux pour ne savoir encore quel pape nommer, voulurent chacun perdre leurs voix en désignant quelqu'homme indigne de la tiare. Par un hasard bien risible, il se trouva qu'ils firent tous choix du même homme, élevé ainsi à la papauté à son grand étonnement comme à celui des cardinaux et du public. C'était Jacques Fournier, fils d'un boulanger de Saverdun et appelé le cardinal Blanc, parce qu'il portait l'habit des moines de Citeaux. Il prit le nom de Benoit XII, et dit à ses confrères que leur choix était *tombé sur un âne ;* il montra pourtant de la bonté avec l'amour des peuples et de la paix.

Pierre Saccone de Sarlati, un des seigneurs de Pietra-

Digitized by Google

Mala dans l'Apennin, gouverneur d'Arrezzo et chef Gibelin, avait établi un poétique empire dans les montagnes. Dominant au sommet des Apennins, ne descendant vers les vallées que pour y porter l'épouvante, comme l'aigle il passait de cime en cime vivant au milieu des neiges, et conservant dans ces frimas l'énergie et la valeur de sa race du nord. C'est lui qui à 96 ans dirigeant encore les Gibelins des montagnes, mais sentant qu'il allait bientôt mourir, fit approcher Marco de Tarlati son fils, et lui dit que les ennemis comptant sans doute sur sa mort, c'était le moment de les attaquer pour faire l'acquisition importante du château de Gressa, de l'évêque d'Arrezzo. Il lui donna la hauteur des murs, lui disant de l'attaquer la nuit même par escalade et de couronner par cette joie la vie de son père. Cette entreprise ne servit qu'à montrer son caractère infatigable et n'eut pas de succès.

Pétrarque orna ce siècle de sa gloire et de ses travaux ; il a chanté l'Italie et célébré plusieurs événemens de son temps. Sa vanité autant que ses talens l'associèrent aux affaires, et un roi, Robert de Naples, le couronna au Capitole. Il cultivait les lettres latines qui étaient en honneur, et au succès desquelles contribuait Boccacio, plus fameux par ses Nouvelles. Plus tard on étudia aussi le grec ; ces études arrêtèrent à leur naissance et retardèrent les lettres

Digitized by Google

italiennes. Villani écrivait en prose nationale son excellente histoire.

Pétrarque chanta Cola de Rienzo qui voulut recommencer ce qu'il appelait le *bon état romain*. Cola de Rienzo sortait du peuple ; mais il avait la connaissance grossière de l'antiquité, qu'on avait alors. Son éloquence le servit mieux que son courage. Il rétablit un moment l'ordre et la tranquillité dans Rome, puis son pouvoir égarant sa tête, il fut abandonné du peuple et s'enfuit. Livré au pape à Avignon, il servit plus tard pour renverser Baroncelli, qui voulut aussi rendre l'homme libre, et il mourut dans ces troubles en 1354.

La lâcheté, l'esclavage et l'immoralité envahissaient les Italiens en même temps que la famine et la peste les désolaient. Cette peste, venue de l'Orient, passée par l'Italie et remontée au Nord, fut la plus terrible dont l'histoire ait gardé le souvenir. Dans l'Europe entière elle tua les trois cinquièmes de la population.

Le royaume de Naples, bien que son gouvernement parût devoir lui donner plus de tranquillité qu'au reste de la péninsule, n'était pas moins troublé ; par un jeu de ce sort malheureux qui accrut les maux naturels de l'Italie, il se trouva, après la mort de Robert, que sa petite-fille et la race des Durazzo qui lui succédèrent furent des souverains imprudens et méprisables. Jean-

Digitized by Google

ne Ire, petite-fille de Robert, fut accusée d'avoir pris part à l'assassinat de son mari André, frère du grand Louis, Roi de Hongrie (1345). Celui-ci, plus tard en guerre avec Venise, vint à Naples pour venger son frère (1348) ; la reine s'enfuit, puis elle rentra dans son royaume, et ayant été absoute de l'accusation par la cour d'Avignon, Louis ne poursuivit pas alors plus loin sa vengeance. C'est surtout dans le royaume de Naples que les bandes exerçaient leurs ravages : ce pays semblait voué aux Condottieri. Ces soldats d'aventure avaient été d'abord des Catalans amenés en Sicile par le roi Frédéric, ou des Allemands, Hongrois, Français, Anglais, Gascons, amenés par les empereurs, par Louis de Hongrie et par des guerriers d'aventure. Bientôt des capitaines italiens commandèrent ces troupes, qui finirent par être composées d'Italiens. De petits seigneurs se louaient pour un temps eux et leurs soldats. Cette existence guerrière et vagabonde les accoutuma au pillage, à la perfidie; ils firent de la guerre un métier, et ne furent soumis qu'à la solde, abandonnant tour-à-tour un parti pour un autre. On les paya fort cher, et on préféra ces soldats aux citoyens qui s'armaient pour peu de temps et combattaient à pied. On substitua à l'infanterie cette cavalerie pesante : montés sur des chevaux énormes, couverts de lourdes armures, embarrassés sous leur poids, ces soldats, s'ils

Digitized by Google

tombaient, ne pouvaient plus se relever; ils étaient arrêtés par les forteresses et les rivières; ils se ménageaient, livraient peu de batailles, et se bornaient à des *cavalcades* pour ravager le pays; aussi ces troupes, amies entre elles, faisaient la guerre au pays plutôt qu'elles ne se livraient de combats. On vit pourtant de grands capitaines se former au milieu de ces bandes. Quand l'ennemi s'approchait, les paysans réunissaient leurs richesses dans les villages fortifiés contre l'ennemi où ils habitaient; toute la population combattait; le petit territoire de Saint-Miniato contenait vingt-huit châteaux; l'état florentin n'aurait pu être soumis qu'après trois ou quatre cents siéges. On commençait à employer l'artillerie, quoiqu'elle échouât quelquefois devant ces châteaux.

L'Italie espéra que l'empereur Charles IV, fils de Jean de Bohême, réprimerait les bandes. Les Florentins inquiets de l'ambition de l'archevêque de Milan, Jean Visconti, venaient d'appeler l'empereur, cherchant, suivant leur faiblesse ordinaire, un appui au-dehors. Quand la mort du duc de Calabre, en 1328, avait délivré les Florentins de sa seigneurie, sentant les inconvéniens de la démocratie complète qui ne cessait de les troubler, ils avaient resserré le gouvernement. Le duc d'Athènes, appelé par les différens partis qui voulaient s'en appuyer, n'eut

Digitized by Google

qu'une tyrannie passagère ; mais quand après sa chute (1343), on abolit les lois contre les nobles, ces nobles devinrent si insolens qu'on rétablit les lois contre eux, en effaçant seulement, par faveur, cent trente familles du rôle de la noblesse. Le trouble continua entre toutes les classes de l'état. Charles IV traita mal les Florentins, et se borna à chercher de l'argent au lieu de combattre les Visconti et les bandes. Une expédition qu'il fit plus tard n'eut pas plus de succès (1368). Les empereurs se perdaient dans les querelles des villes ; ces expéditions de Charles IV comme celle de Louis de Bavière sont pitoyables.

Les états de l'église étaient les plus malheureux de la péninsule. Les papes faisaient leurs efforts pour reconquérir les villes détachées. Ils envoyaient des légats, et éloignés du théâtre de la guerre ils poussaient avec vigueur leurs entreprises. Le cardinal Albornoz continuait ses conquêtes (1355). Déjà 30 ans auparavant le légat Bertrand de Poïet avait habilement dirigé les opérations dans ces provinces. Le cardinal Albornoz, plus habile encore, reconquit presque tout le domaine de l'église (1356), à laquelle il ramena Bologne (1360), Bologne, riche république au treizième siècle, et qui revenait à l'église après avoir supporté successivement la tyrannie des Pepoli et des Visconti. Elle se distinguait entre toutes les villes par sa science ; c'était une ville

Digitized by Google

de docteurs, où les troubles se rattachaient souvent aux étudians des universités. Du sein de cette uniformité agitée des états d'Italie, il ressort quelquefois des couleurs et des traits originaux. Au milieu de tant de crimes et de perfidie, on trouve aussi quelques grands caractères : Marzia, femme de François des Ordelaffi, seigneur de Forli, défendit héroïquement Cézène, que son mari, pressé par les armes du cardinal Albornoz, avait confiée à sa valeur. Marzia s'enferma dans Cézène avec sa fille, son fils, deux neveux, et cinq demoiselles. Elle avait deux cents cavaliers et deux cents fantassins pour se défendre contre des troupes deux fois plus nombreuses. Son mari lui avait donné un conseiller, mais Marzia, s'apercevant qu'il trahissait Cézène, lui fit trancher la tête sur les murs; dès lors elle se mit à la tête des soldats et ne quitta plus la cuirasse ni le jour ni la nuit. Forcée d'abandonner la ville qu'elle avait défendue avec intrépidité, elle se retira dans la citadelle avec quatre cents hommes soldats et citoyens. En vain son père, Vanni, seigneur de Susinana, fut introduit près d'elle pour l'engager à se rendre; elle opposa les ordres de son mari. Les mineurs de l'ennemi firent crouler une des tours de la forteresse, une autre tour où était Marzia fut minée; alors ses soldats lui dirent qu'ils étaient déterminés à se rendre. Marzia ouvrit la négociation avec le légat; elle obtint que ses

Digitized by Google

soldats pussent se retirer en liberté avec leur bagage; elle ne demanda aucune condition pour elle-même; une galère dans le port d'Ancône fut sa prison et celle de sa famille. Marzia fut remise plus tard à son mari qui perdit enfin ses états.

Il faut remarquer combien l'autorité des papes fut entravée : au dixième siècle elle s'écroulait; Grégoire VII, Innocent III, Innocent IV, la relevèrent. Bientôt elle éprouve de nouveaux échecs : Clément V la porte à Avignon; d'indignes papes se succèdent : Jean XXII, Benoit XII, Clément VI, Innocent VI; les prélats et la cour étaient corrompus. Enfin arrive le grand schisme d'Occident que devaient suivre Alexandre VI et la réformation ! Voici comment le schisme arriva : Urbain V et Grégoire XI étaient venus à Rome sans s'y fixer; Grégoire XI y mourut (1378) après avoir soulevé l'Italie par l'injustice de ses légats. A sa mort, les Romains, lassés de la domination de papes étrangers, entourèrent le Vatican et demandèrent un pape romain. On élut le cardinal Prignani, Napolitain, qui prit le nom d'Urbain VI, homme grossier, quoique Italien; mais les cardinaux français mécontens nommèrent, de leur côté, l'anti-pape Clément VII (le cardinal Robert de Genève), qui s'était montré cruel durant les guerres de Grégoire XI. La France, l'Espagne et Naples le reconnurent, tandis qu'Urbain VI,

Digitized by Google

fut reconnu par l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hongrie et le Portugal. Les cardinaux italiens n'approuvèrent pas la nomination de Clément VII ; mais ayant quitté Rome parce qu'ils étaient mécontens du gouvernement d'Urbain VI, ils n'y retournèrent pas. Il semble que le schisme ait été produit par le caractère d'Urbain VI; mais si deux partis divisaient l'église, il devait arriver qu'on nommerait deux papes. Cette puissance papale était trop grande pour la force humaine. Il eût fallu toujours des Grégoire VII.

Les querelles continuaient à Florence entre les familles de noblesse populaire ; les unes guelfes aristocrates, les autres gibelines démocrates. Les arts mineurs (cordonniers, maçons, etc.), étaient jaloux des arts majeurs (jurisconsultes, fabricans de laine, etc.). Les ciompi, populace composée des derniers ouvriers, se révoltèrent ; ils détruisirent la seigneurie. Michele di Lando, cardeur de laine, la rétablit en y faisant participer le menu peuple, qui en fut exclu à la prochaine élection (1378), tandis que le pouvoir fut donné exclusivement aux arts majeurs et mineurs. On voit ici à-la-fois la faiblesse et la vertu de Florence, qui est grande, mais non pas dans le premier rang.

Urbain VI engagea Charles de Durazzo à attaquer Jeanne (1379), qui protégeait Clément VII. La reine, excommuniée (1380), adopta Louis d'Anjou, frère de

Digitized by Google

Charles V, pour son successeur ; mais Charles Durazzo, vainqueur, la fit étouffer (1382), et régna à sa place. Plus tard, il alla en Hongrie pour détrôner Marie, fille de Louis ; il fut assassiné (1386), et le royaume de Naples resta divisé entre Louis II, d'Anjou, et Ladislas de Durazzo, enfans. A Naples, les troubles et la guerre étaient tous relatifs à la famille royale. Les peuples se trouvaient victimes de la faiblesse des princes. Cette monarchie, unique en Italie, semble placée là pour relever l'éclat des républiques où le peuple est agité du moins par les passions du peuple.

Les Vénitiens et les Génois s'épuisaient dans des guerres interrompues, reprises et acharnées. La troisième, en 1351, commencée dans le Levant et apportée en Italie, avait été héroïque, poétique et terrible. La quatrième fut appelée la guerre de Chiozza, parce que Chiozza fut prise par Pierre Doria et reprise par Vettor Pisani et Carlo Zeno. Ces guerres épuisaient les forces rivales de Venise et de Gênes. Celle de Chiozza fit perdre aux Vénitiens leurs possessions continentales, et aux Génois leur plus belle flotte. Bien que ces républiques soient marchandes, quelque chose de poétique se respire sur leurs vaisseaux, sur ces mers de la Grèce, ce golfe du Bosphore, où leurs grands hommes de mer livrent tant de combats.

Mais l'histoire, monotone quoique agitée, va s'a-

Digitized by Google

nimer avec le talent : Jean Galeaz Visconti, à Milan, prince corrompu, mais habile, va réveiller les forces (1385). Il commença par dépouiller son oncle Bernabos qui possédait une partie de la Toscane, et de ce moment il déploya son ambition. Durant un règne de dix-sept ans, il tint l'Italie perpétuellement en guerre. Il prit ou menaça tour-à-tour Vérone, Vicence, Padoue, Pise, San-Miniato, Cortona, Sienne, Pérouse et Bologne. Bologne lui résista d'abord. Florence lui résista toujours ; elle s'efforça de lier les états d'Italie contre lui, commençant alors à mener la politique de l'Italie et à l'élever : les Albizzi qui la gouvernaient dirigèrent habilement ces guerres. En sacrifiant les la Scala et les Carrare, Venise avait été imprudente ; l'église était affaiblie par le schisme ; rien n'était assez fort pour résister à Jean Galeaz. Quoique privé de courage personnel, il était ferme dans ses desseins ; connaissant bien les hommes, il les employait selon leurs talens, sans soupçon et sans jalousie. Trop de corruption devait ruiner son ouvrage. Cependant c'était des forces ; on en voit aussitôt l'effet : l'histoire prend de l'importance. François Carrare, qui eût vécu paisible à Padoue, développe un grand courage : il poursuit l'œuvre de la justice et de la haine ; il recouvre son patrimoine. De bons capitaines se montrent ; tous

Digitized by Google

les états d'Italie font des efforts ou pour se maintenir ou pour se défendre; Galeaz réunit les hommes de talent autour de lui; on en trouve pour les lui opposer. Ces Visconti voulaient fonder une puissance; ils avaient l'instinct du pouvoir et du gouvernement.

L'empereur Wenceslas (1394), cherchant de l'argent, offrit à l'Italie de combattre Jean Galeaz; mais n'ayant pas reçu de réponse satisfaisante, il s'adressa à Jean Galeaz lui-même, et lui vendit pour cent mille florins le titre de duc de Milan (1395), érigeant en duché et en fief impérial la ville de Milan et son diocèse. Cette investiture donna lieu dans la suite aux prétentions rivales des ducs d'Orléans et de l'empereur. Florence avait imploré Charles VI, roi de France, auquel se donna Gênes. Plus tard (1401), elle s'allia à l'empereur Robert, qui avait été nommé à la place de Wenceslas détrôné. La cavalerie italienne valait mieux que celle de l'empereur; Robert fut battu, et quitta l'Italie. Les Florentins étaient dans la détresse quand Jean Galeaz mourut de la peste (1402).

XVe SIÈCLE.

La division des états favorisait le développement des esprits et des lumières, portant l'activité et la civilisation dans les plus petites villes : nous sommes

Digitized by Google

étonnés aujourd'hui de trouver dans les bourgades de mille à quinze cents âmes, en Italie, une civilisation et une urbanité que ne nous offriraient pas en France des villes d'une population triple. Il en est de même en Allemagne, où la division des états se montre également favorable. Si la réunion est forte, la division est profitable au moins dans les commencemens. Plus tard, il fallait réunir les pays d'Italie ; mais au quinzième siècle, il suffisait de les lier; il suffisait peut-être de deux ou trois idées politiques qui manquèrent: la crainte des étrangers, l'indépendance de la péninsule, le sentiment national pour tous les états.

Tandis que, dans le reste de l'Europe, la noblesse se faisait un point d'honneur de ne pas savoir lire, pas un des princes ou des premiers citoyens italiens n'ignorait complètement la littérature et l'antiquité. On étudiait le latin et le grec; beaucoup de savans se rendirent célèbres.

La condition des paysans était bien meilleure qu'elle ne l'était dans d'autres pays. Métayers, ils faisaient les travaux et les dépenses, et retenaient en paiement la moitié des récoltes; si dans le reste de l'Occident, les paysans étaient encore attachés à la glèbe ou soumis à l'oppression de leur seigneur; ici ils étaient libres. La Lombardie et la Toscane se cultivaient

Digitized by Google

dès lors comme à présent. Les campagnes de Pise et les Maremmes de Sienne, aujourd'hui désertes, étaient alors peuplées; de nombreux villages appartenant aux Colonne animaient la campagne romaine; et la Maremme et Ostie n'étaient pas désolées. L'industrie dans les villes et le commerce augmentaient les richesses. Les villes étaient belles, bien bâties; leurs maisons attestent encore la prospérité de ces temps.

A la mort de Jean Galeaz (1402), l'Italie du nord se trouva bouleversée: il avait partagé ses états entre ses fils. Les Florentins et les papes se liguèrent contre eux; des mouvemens séditieux éclatèrent dans toutes les villes de la Lombardie; la population fut abandonnée au pillage et à la cruauté des soldats et des Condottieri des deux frères Visconti. Bologne retourna à l'église et Sienne à la liberté.

Ce François de Carrare, qui avait recouvert héroïquement ses états, fut dépouillé par les Vénitiens, qui s'emparèrent en même temps des états des la Scala, réunissant ainsi à la marche trévisane qu'ils possédaient déjà, Vérone, Vicence et Padoue. Les Carrare furent étranglés dans les prisons de Venise, et les têtes des la Scala furent mises à prix (1406) par la seigneurie. Venise augmentait par des moyens odieux sa puissance, supérieure alors à celle des plus grands

Digitized by Google

états de la péninsule. Une violente haine contre elle s'éveillait dans toute l'Italie. Quand elle eut acquis des états en terre ferme, elle négligea les provinces d'outre-mer, son commerce et sa marine, pour s'engager dans la politique du continent; la république prit part aux guerres de la Lombardie, mais non pas avec une habileté assez grande pour compléter sa nouvelle puissance. Son immoralité au-dedans et son immoralité au-dehors entravaient sa marche et sa sûreté. Ce spectacle est moral.

Un Visconti enfant, bâtard de Jean Galeaz, vendit Pise (1405), son héritage, aux Florentins; ceux-ci, d'abord repoussés, soumirent Pise après un siége, et y furent reçus (1406) avec une haine dont le siècle suivant devait voir les effets. On a reproché à Florence cette conquête; nous lui avons déjà fait le reproche contraire, de n'avoir pas cherché plus tôt à se donner de la force matérielle, seule base de l'indépendance. Pise était gibeline, et l'éternelle ennemie de Florence. Venise étendait son empire; Florence devait chercher à étendre le sien, et quand le hasard, lui donnant Pise, remettait dans ses mains une ville qui depuis long-temps n'était plus libre, ne savait plus l'être, et qui compromettait la sûreté de la Toscane, il eût été trop impolitique de ne pas s'en emparer. M. de Sismondi remarque que Florence jusqu'alors avait

Digitized by Google

connu une politique plus généreuse ; la faiblesse entra pour beaucoup dans cette politique ; mais qu'est-ce qu'une générosité qui finit par perdre l'état qui la pratique ? Avant d'être généreux pour un état, il faut *être*, et Florence aurait dû dès longtemps, et avant tout, chercher à se faire respecter. Elle eut cette idée quand l'aristocratie des Albizzi régna à Florence ; car les démocraties, perdues dans des détails d'intérêt et de rivalité, ont peu de cette ambition qui recule les frontières. On ne sait ce que l'énergie de Florence aurait produit si elle eût été soutenue par des institutions plus fortes. Maîtresse de la Toscane, elle eût pu commencer au quinzième siècle une ligue avec les autres états agrandis. Quelque chose de plus guerrier eût noblement placé la péninsule, qui s'éleva un moment au-dessus des autres états de l'Europe, mais jamais assez pour inspirer une haute admiration.

Ladislas, fils de Charles Durazzo, après avoir repris ses états sur la maison d'Anjou, sembla recommencer le rôle de Jean Galeaz. Déjà il s'était emparé des états de l'église, faisant la terreur des papes et s'efforçant de continuer le schisme : déjà il menaçait Florence (1414), lorsque, comme Jean Galeaz, il fut frappé dans sa course. Son apparition n'occasionna rien d'important. Son ambition eût été grande,

Digitized by Google

car il avait pris pour devise *aut Cæsar, aut nihil ;* il était brave, habile, mais corrompu et perfide.

Le schisme qui déchirait l'église depuis 1378 s'était perpétué par de nouveaux papes nommés successivement des deux côtés. Les papes rivaux parlaient de la paix de l'église, mais sans la désirer sincèrement. Ils aimaient mieux conserver une autorité contestée que de se sacrifier au bien public. Un concile réuni à Pise, où se rendirent les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe, déposa, avec une hardiesse désormais habituelle aux conciles, les deux papes rivaux (Grégoire XII pour Rome et Benoit XIII pour Avignon) (1409), et élut Alexandre V, qui montra le désir sincère de pacifier l'église. « Le concile de Pise, dit M. de Sismondi, commença une ère nouvelle pour l'église. On vit dans cette assemblée se développer un esprit républicain et aristocratique qui frondait l'autorité des papes, et qui voulait mettre des bornes à leur pouvoir monarchique : le conseil de l'église s'arrogea le droit de juger son chef, de le condamner et de le déposer; il manifesta les prétentions qui devaient plus tard diriger la conduite des pères de Constance et de Bâle, commençant la longue lutte terminée par la réformation. »

L'empereur Sigismond vint en Italie pour éteindre le schisme (1413); il ne s'occupa que des affaires de

Digitized by Google

l'église, n'étant pas assez fort pour attaquer Philippe-Marie, qui, montrant beaucoup de fermeté, venait de succéder à son frère Jean-Marie. Celui-ci, qui se faisait livrer les criminels pour les faire chasser aux chiens courans, avait inspiré un juste effroi et avait été assassiné l'année précédente par quelques jeunes gens héroïques. Sigismond et Jean XXIII, successeur d'Alexandre V, convinrent ensemble (1413) du concile de Constance. C'est lorsqu'ils visitaient Crémone que l'empereur et le pape inspirèrent à Gabrino-Fondolo une tentation diabolique : cet homme était devenu maître et tyran de Crémone par un acte atroce de perfidie et de cruauté. Conduisant un jour ses hôtes au haut du clocher de Crémone, d'où la Lombardie presque entière et le cours du Pô se découvrent aux regards, il eut un moment la pensée de précipiter l'empereur et le pape du haut de ce clocher pour amener des événemens dont il eût profité. Ce tyran ayant eu la tête tranchée à Milan onze ans plus tard, par ordre du duc Philippe-Marie, déclara en mourant que son seul remords était de n'avoir pas alors exécuté sa pensée.

Quand l'église commença (1414) d'être accusée dans les conciles, l'Italie embrassa sa cause comme une cause nationale. Elle avait bravé Rome lorsque l'Europe au loin la respectait, mais quand l'Europe, témoin

Digitized by Google

enfin du scandale de sa cour et du schisme, voulut examiner l'autorité papale, l'Italie soutint cette autorité. Elle a payé cher l'avantage qu'elle trouva durant un temps à posséder chez elle le siége de la religion. L'église dut en partie son influence à l'Italie où elle était établie, comme l'Italie dut à l'église le développement de l'habileté, des lettres et des lumières que le pays avait fournis. Laissez cette religion sur les bords du Jourdain, transportez-la en Germanie, elle ne se fût pas répandue si facilement dans l'univers. L'église et l'Italie se prêtèrent donc un mutuel appui, mais l'utilité dont fut l'église au pays ne resta pas sans mélange et trouva sa fin. Ce sont les papes qui empêchèrent que la péninsule ne pût jamais se réunir en un seul empire; Rome lia, il est vrai les villes entre elles contre les empereurs, mais elle hâta la corruption des mœurs. Enfin lorsque le monde apprit à secouer le joug de l'église, devenu odieux et en désaccord avec les temps, l'Italie garda dans son sein ce cadavre empesté.

Le schisme avait diminué dans l'Europe le respect de l'église; les deux partis s'attaquaient avec violence et révélaient les scandales de la tiare. L'Italie en adoptant le parti du pape ne fut pas poussée par la foi; le peuple avait dès lors à peu près la religion qu'il a aujourd'hui, une religion sans âme, qui se compose de

Digitized by Google

fêtes et de cérémonies, et nourrit la superstition et non pas la vertu. L'intérêt soutenait la foi et la corrompait ; on voulait croire parce qu'on avait cru et parce que l'Italie y trouvait un profit; on n'avait plus l'esprit de la religion ; on n'en avait que la lettre. La lettre survit long-temps dans les choses humaines témoignant la faiblesse ou la mauvaise foi des hommes. Les savans étudiaient l'antiquité, occupés seulement d'Aristote et de Platon. La lutte rattacha le peuple à l'église et à la superstition.

Le clergé italien d'ailleurs, nombreux, mais non pas riche comme celui de l'Allemagne et de l'Angleterre, se trouvait soumis aux taxes publiques, de même que les autres ordres de citoyens ; ainsi le peuple n'était pas indisposé contre les prêtres.

Le concile de Constance, affectant une puissance indépendante du pape, déposa les trois papes rivaux (1415 et 1417), et commença les réformations; mais ce concile ne voulait que les réformations dans sa convenance : Jean Hus, Jérome de Prague, et Jacobel de Meissen, étant venus à Constance pour rendre compte de leur doctrine qu'ils avaient tirée d'Allemagne et d'Angleterre, les deux premiers furent brûlés vifs après un court procès (1415—1416). Les esprits s'enflammèrent aussitôt au Mont-Thabor ; trente mille sectaires s'armèrent ; les couvens furent profanés, le joug de

Digitized by Google

Rome rejeté, et la guerre s'apprêta à venger Jean Hus et Jérome de Prague.

Le concile reprit les réformes, mais la cour de Rome et l'Italie s'y opposaient, les discussions étaient violentes et sans résultat; c'était vouloir que la réforme partît d'où elle ne pouvait pas partir; c'est loin de Rome qu'elle devait naître. Les cardinaux, appuyés par les Italiens, les Français et les Espagnols, nommèrent un nouveau pape; en vain l'empereur, les Allemands et les Anglais résistèrent. Othon-Colonne, fut élu sous le nom de Martin V (1417). Dès lors les abus eurent un défenseur et la réforme un adversaire. Le pape termina le concile en faisant avec chaque nation un concordat particulier qui ne satisfit point au grand but qu'on s'était proposé.

Cependant Philippe-Marie Visconti, servi par Carmagnola, condottière fameux, recouvra les états de son père, ainsi que Gênes (1421), et devint un des princes les plus puissans qui eussent régné en-deçà des Alpes. Les Vénitiens et les Florentins alliés lui firent la guerre à plusieurs reprises. Venise, dont l'ambition se dirigeait de plus en plus vers la terre ferme, songeait à la conquête de toute la Lombardie. Depuis la création du conseil des dix, sa politique agissait au-dehors; aucun mouvement n'avait lieu à l'intérieur; le gouvernement avait pris un caractère de perpétuité et d'im-

Digitized by Google

mobilité, et tandis que Florence passe par vingt changemens divers, Venise s'informe seulement si ses possessions de la Grèce ou de l'Italie s'affermissent.

Les luttes des condottiéri, qui devaient occuper une partie de ce siècle, avaient commencé dans le royaume de Naples. Jeanne II, succédant à Ladislas son frère, avait par ses imprudences et ses honteuses faiblesses livré son pays à des troubles continuels. Elle avait adopté successivement Alphonse d'Aragon (1420) et Louis III d'Anjou, (1423) que le pape Martin V, avait d'abord appuyé contre elle. Naples différait en tout des autres états de l'Italie. La féodalité y régnait encore. Les princes d'Aragon devaient la renforcer en augmentant le pouvoir des seigneurs et en étendant leur juridiction.

Si un gouvernement plus libéral existait dans les républiques, il faut avouer que le parlement (ou assemblée du peuple), dans ces républiques, tournait trop fréquemment au gré des événemens et des vents. Les historiens qui admirent le plus Florence sont forcés de convenir que sur la place publique le peuple se rangeait toujours du parti du plus fort. Le gouvernement forma une balie qui exila Côme (1433), et une ensuite qui le rappela et proscrivit les Albrizzi (1434), renversant leur gouvernement aristocratique et glorieux après une durée de 53 ans. L'aristocratie

Digitized by Google

des Albizzi fit place à l'aristocratie des Médicis, et les Médicis furent d'autant plus dangereux, qu'alliés à la démocratie et très-riches, ils eurent de doubles moyens pour rallier autour d'eux tous les partis. Le gouvernement et les élections se resserrèrent sous leur influence. La lassitude semblait accabler Florence.

Alphonse V, disputant le trône à René, frère et successeur de Louis III, fut fait prisonnier par le duc de Milan (1435), qui le relâcha pour le gagner. Le duc de Milan se trouvait attaqué de plusieurs côtés. La guerre était générale en Romagne, en Toscane, en Lombardie, à Venise, à Naples. Des condottiéri fameux, les Bracci, les Piccinini, les Sforze, passant d'un parti à l'autre, rendaient ces guerres longues et douteuses; le talent et l'audace brillaient chez les généraux, mais les combats n'étaient pas meurtriers, et les troupes s'accoutumaient à une guerre molle et sans danger. Ainsi l'on combattait sans cesse, et la guerre se désapprenait, le courage se perdait. L'intrigue et la perfidie présidaient à ces luttes. François Sforze le plus habile des condottiéri, et le seul dont le caractère eut quelque grandeur, fils naturel de Jacques Sforze, chef glorieux, employa un continuel manége pour effrayer et ménager tour-à-tour Philippe-Marie, qui lui avait promis en mariage Blanche Visconti sa fille naturelle. Cette princesse pouvait transmettre à

Digitized by Google

Sforze des droits sur le duché de Milan puisque Philippe n'avait point d'autre enfant. Tantôt le condottière suppléant par son génie à la faiblesse de ses moyens secondait les ennemis de Philippe ; tantôt près de vaincre les troupes de ce prince, il les ménageait, jouant ainsi les Florentins, dont il touchait la solde, et les pays ravagés. Enfin Sforze obtint la main de cette Blanche qui achevait sa fortune, et qui dans le cours d'une union où elle lui donna six enfans, devait avoir à lui pardonner généreusement tant d'infidélités. La paix sembla un moment se rétablir.

On crut voir la colère de Dieu dans le succès des Hussites, et l'on hâta le concile de Bâle convoqué par Martin V et ouvert ensuite par Eugène IV. Ce concile se déclara supérieur au pape et montra un esprit républicain ; des hommes de talent s'y trouvaient ; cette assemblée imposante s'ouvrit avec des dispositions hardies. «La tactique des conciles, dit M. de Sismondi, était la même que celle de ces grandes assemblées législatives qu'on a vues lutter avec des rois dans les monarchies qui changeaient de constitution. » L'empereur Sigismond, qui était venu à Rome pour prendre la couronne impériale, essaya en vain de calmer les esprits. Si l'on voyait avec horreur les hérésies des Hussites, on ne vit pas avec moins d'effroi les réformes ; les mesures que prit le concile d'ailleurs ne furent pas habi-

Digitized by Google

les (1434); ce concile sut parler plus qu'il ne sut agir. L'empereur de Constantinople, Jean VI Paléologue, ayant eu besoin contre les Turcs des secours des chrétiens, offrit de réunir l'église grecque à la romaine. Ce fut un motif pour Eugène IV, déclaré contumace par le concile de Bâle, de convoquer un nouveau concile à Ferrare (1438), transporté bientôt à Florence, où se fit pour peu de temps la réunion des deux églises (1439). Ce concile fut sous l'influence du pape. Celui de Bâle, qu'une faible minorité seulement avait abandonné pour celui de Ferrare, élut pour pape Amédée VIII de Savoie (1439), qui avait abdiqué la royauté et qui prit le nom de Félix V. Les deux conciles et les deux papes continuèrent durant plusieurs années à se calomnier et à s'excommunier mutuellement.

François Sforze en épousant Blanche Visconti n'avait trouvé du repos que pour un moment; attaqué par Eugène IV et Alphonse V qui voulaient lui enlever la marche d'Ancône, et par Philippe-Marie qui le pressait et le ménageait tour-à-tour; il eut de nouvelles luttes à soutenir à la mort de Philippe-Marie (1447). Les Vénitiens, l'empereur et le duc d'Orléans (fils de Valentine de Milan et neveu de Charles VII) élevèrent des prétentions sur le duché de Milan, tandis que, suivant le génie de ce peuple agité, toutes les

Digitized by Google

villes de la Lombardie se débandèrent, détestant la domination de Milan autant que celle des Visconti, et prétendant à leur antique indépendance. M. de Sismondi reproche à Venise d'avoir poussé Milan sous le joug de Sforze en l'attaquant, et il croit que l'Italie eût été sauvée, si la Lombardie se fût organisée alors en république. Mais quel moyen d'organiser en république un pays qui ne pouvait rester lié que forcément, des villes qui ne songeaient qu'à une existence mesquine et municipale ? On ne fait pas tout-à-coup une république ; la domination d'un chef est plus facile. Les Sforze avaient l'autorité pour réunir le pays. François porta sur le trône de Milan la politique la plus éclairée ; il était le premier homme du temps. Jusqu'à son dernier jour il voulut fermer l'Italie aux étrangers et se montra le ferme adversaire de la France. C'était le fondateur le plus savant et le plus heureux que le ciel pût offrir ; son fils Louis-le-Maure n'abandonna que par imprudence les idées de son père. Une république y eût manqué bien plus tôt, elle eût été aussitôt divisée et entraînée. Si Venise eût conquis la Lombardie elle courait le risque aussi de la voir se diviser ; les états d'Italie l'auraient-ils permis, l'auraient-ils laissé faire ? heureux si leur ambition, leurs conquêtes, et leurs craintes eussent été sur des proportions plus grandes.

Digitized by Google

Sforze défendit d'abord Milan (1448); ensuite passant aux Vénitiens, il l'attaqua, puis abandonnant ceux-ci qui traitaient avec cette ville, il fit seul la guerre à Milan, la pressa, la réduisit à l'extrémité, et enfin lui imposa son joug. Jamais l'histoire n'a offert une vie plus laborieuse que celle de François Sforze ; jamais tant d'activité, de talent, ne fut plus perpétuellement en action. Dans cette dernière lutte, Venise et lui semblèrent rivaliser de perfidie. Sforze fut plus habile. Venise en rendant Milan libre n'aurait fait qu'ajourner sa conquête ; par sa précipitation elle fit la fortune de Sforze. D'ailleurs si celui-ci acheta cher ce qu'il obtint, il atteignit du moins au but qu'il avait désiré, et il montra que ses perfidies n'avaient été que des moyens, car la sagesse de son règne ne fut pas moins remarquable que sa témérité; grand homme vraiment, coupable des défauts de son époque, mais doué d'une énergie et d'une intelligence qui le placent au premier rang parmi ses semblables. La politique s'agrandit sous son influence; lui seul il comprit bien l'intérêt général de la péninsule; si ses idées fussent restées chez sa race ou eussent passé à sa contrée, les Alpes étaient pour jamais fermées aux ultramontains.

La politique se trouva différente; les alliances changèrent : le duc de Milan et Côme de Médicis étaient amis et furent alliés, éteignant la perpétuelle lutte

Digitized by Google

de deux états ; et Venise, mécontente de Florence longtemps son alliée, s'unit à Naples, inspirée comme Alphonse V par la haine et la crainte de Sforze.

Une femme, durant les guerres de Sforze, se distingua par son courage et son dévouement. Bonna, fille de la Valteline, avait été enlevée jeune par Pierre Brunoro de Parme, officier de François Sforze. Brunoro ayant abandonné François, pour Alphonse, roi de Naples (1443), François indigné le rendit par une ruse suspect au roi, qui le fit enfermer au cachot dans une forteresse du royaume de Valence, où il resta dix ans. Bonna qui, sous l'habit d'un soldat avait combattu jusqu'alors à côté de Brunoro et qui ne l'avait jamais quitté, voulut lui rendre la liberté. Elle passa plusieurs fois l'Océan pour le revoir, puis elle alla parcourir les villes où l'on avait connu Brunoro, demandant aux magistrats, aux princes et aux capitaines pour lesquels il avait combattu, des attestations de sa fidélité et des recommandations auprès d'Alphonse. Elle alla en France, où elle obtint des princes français l'appui qu'elle cherchait. Alors elle revint près d'Alphonse qui lui acorda la liberté de Brunoro. Si l'on songe aux difficultés de pareils voyages, on sera encore plus touché du courage de Bonna. Brunoro l'épousa ; ils passèrent ensemble au service des Vénitiens avec un appointement de vingt mille ducats. Brunoro était vieux alors,

Digitized by Google

il était louche et affaibli d'un côté par une paralysie. Bonna combattait à ses côtés, portant un carquois sur ses épaules, un arc à la main, des bottines de soldat, et un casque sur la tête.— « C'est, dit Porcelli qui les avaient vus, une femme petite, vieille, jaune, et d'une extrême maigreur; mais elle est sincère, fidèle à son mari, et elle a traversé l'Océan à plusieurs reprises, pour le voir et lui rendre la liberté. » Bonna suivit son mari en Grèce; il périt plus tard à Nègrepont, et Bonna, ne pouvant, dit-on, lui survivre, mourut la même année.

L'empereur Frédéric III vint se faire couronner à Rome (1452), et c'est lui qui, vendant des titres, en a rempli le pays comme il l'est aujourd'hui. Sa vénalité acheva de déconsidérer les empereurs.

Toute l'Italie fut épouvantée de la prise de Constantinople par Mahomet II (1453). Constantin Paléologue, dernier empereur d'Orient, fut massacré avec quarante mille chrétiens. Il était temps qu'on songeât à s'armer contre les Turcs, mais la négligence durant tout le siècle fut incroyable. Les Grecs, fuyant l'oppression, apportèrent leur langue et leur savoir; on travailla sans indépendance d'esprit; on s'en tint aux mots; les savans étaient pédans, le savoir devint un métier. Mais cette erreur nuisit moins à l'esprit humain que n'y avaient nui précédemment la scolastique et les subtilités chrétiennes; il semblait que l'homme ne

Digitized by Google

pût encore atteindre aux vraies études. Nicolas V, successeur d'Eugène IV, fit traduire les manuscrits grecs; il fonda la bibliothèque du Vatican, et fit des travaux d'architecture (1449). Félix V, Amédée de Savoie, abdiqua dans ses mains, mais si son autorité spirituelle ne lui fut pas disputée, il eut à prévenir à Rome (1453) la conspiration de Stefano Porcari, qui voulut marcher sur les traces des Crescentius et des Colas de Rienzo : Porcari fut arrêté avant d'agir. C'est le dernier effort de Rome; depuis ce temps les cardinaux et les conciles cherchèrent seuls à ramener quelque liberté.

Le doge François Foscari était alors forcé d'abdiquer à Venise après avoir vu ses services récompensés par la proscription de son fils. Nous nous arrêterons un moment à contempler les infortunes de ce doge, car de pareils faits caractérisent la république de Venise, la jalousie du conseil des dix, la cruauté de ses persécutions, le péril pour un doge de prendre trop d'empire dans les conseils, et l'amour de la patrie, le respect des lois de cette aristocratie énergique : les projets de Venise sur la Lombardie avaient été dirigés par François Foscari, le plus ambitieux de ses doges, qui durant un règne de 34 ans tint toujours la république en guerre, la rendant maîtresse de Brescia, Bergame, Ravenne et Crême, et fondant sa domination en Lombardie. Sa vie fit comprendre qu'un doge ne devait pas

Digitized by Google

franchir la limite de gloire ou d'autorité que le conseil des dix avait posée, car si Foscari obtint l'influence que donne un grand caractère et un grand talent, il la paya par ses malheurs. On avait redouté son élection, son pouvoir et son goût pour la guerre, le conseil des dix surveillait sa conduite avec jalousie. On se vengea sur sa famille des craintes qu'il inspirait; François, père de quatre fils, avait perdu les trois premiers; le seul qui restât, Jacob Foscari, fut accusé (1445) en secret auprès du tribunal des inquisiteurs d'état, composé de trois membres du conseil des dix, d'avoir reçu des présens de Philippe Visconti : sur cette accusation le fils du doge subit la torture; l'estrapade arracha son aveu, et il fut exilé pour toujours à Napoli de Romanie, puis à Trévise sur sa demande. Il vivait depuis quatre ans à Trévise, où sa femme, fille de Léonard Contarini, qu'il avait épousée depuis peu d'années, était venue le rejoindre, lorsqu'Almoro Donato, chef du conseil des dix fut assassiné; on soupçonna Jacob; un de ses domestiques était à Venise; on l'éprouva par des tortures; on lui fit donner jusqu'à quatre-vingts tours d'estrapade; il ne cessa pas de nier le crime. Jacob, éprouvé lui-même par des tourmens affreux et prolongés, nia le crime, mais sa raison s'altéra; condamné à être transporté à la Canée (ville de l'ile de Crète ou Candie), on lui permit de venir embrasser son père et

Digitized by Google

de retrouver dans la fermeté du vieux doge son courage et sa raison.

François Foscari pensant que son pouvoir était la cause des malheurs de son fils, et voulant le faire oublier avec lui-même, renouvela la demande d'abdiquer qu'il avait déjà faite dix-huit ans avant, lors de la perte de ses enfans ; le conseil des dix la rejeta et le tint forcément sur le trône, comme il retenait son fils dans l'exil. Cependant Jacob relégué à la Canée fut tourmenté jusqu'au délire du besoin de revoir son père et sa patrie. Il supplia en vain le conseil des dix de le rappeler, le véritable assassin d'Almoro Donato avait été connu. Ne pouvant rentrer innocent à Venise, il pensa qu'un crime l'y ferait rappeler pour les supplices, il écrivit donc au duc de Milan, implorant sa protection auprès du sénat, ce qui devait sembler un crime au conseil des dix ; et il fit tomber cette lettre dans les mains des espions, qui l'envoyèrent au conseil : il fut aussitôt rappelé à Venise (1456). Interrogé il avoua ses vrais motifs, mais soumis à de nouvelles tortures, il en sortit le corps déchiré ; son père, sa mère, sa femme, ses fils allèrent le voir dans sa prison ; il ne demandait que la grâce de mourir dans sa maison, mais son père lui dit : « Retourne à ton exil, mon fils, puisque ta patrie l'ordonne. » Le vieillard intrépide s'évanouit en entrant dans son palais. Jacob reporté à

Digitized by Google

la Canée y mourut de douleur en arrivant. La haine du conseil des dix contre le doge ne fut pas calmée par tant de maux. Comme accablé de ses malheurs, il négligea désormais les affaires, on ne voulut pas le laisser à quatre-vingt-six ans mourir en paix; le chef du conseil des dix, Jacques Lorédan, fils et neveu des ennemis du doge, excita Barbarigo, inquisiteur d'état, à demander qu'on nommât un autre doge; le conseil des dix, qui avait refusé deux fois l'abdication de Foscari, le délia de son serment ducal (1457). Il quitta le palais, et mourut subitement en entendant le son des cloches qui célébraient l'élection de son successeur. Le peuple parut indigné des maux qu'on avait fait souffrir à ce doge illustre, mais le conseil des dix fit publier une défense de parler de cette révolution sous peine d'être traduit devant les inquisiteurs d'état.

La maison d'Anjou soutenait toujours une lutte contre Alphonse V, tantôt poursuivie mollement, tantôt ranimée. Les Génois, qui avaient exclu les nobles de la magistrature suprême, quoiqu'ils leur permissent de commander les armées, vivaient dans une agitation perpétuelle. En guerre avec Alphonse V et Naples, ils avaient donné la seigneurie (1458) à Charles VII de France comme ils l'avaient donnée une fois à Charles VI; ils appelèrent dans leurs murs Jean d'Anjou, duc de Calabre, fils du roi René. Les Florentins, alliés per-

Digitized by Google

pétuels de la France, ne furent retenus que par Sforze dans leur alliance avec Jean. Sforze inébranlable dans son opposition aux Français, vit bientôt Gênes secouer leur joug; Alphonse V était mort, et son fils Ferdinand ne lui succédait pas sans opposition et sans combats. Mais le vieux roi René ayant été battu, le parti de Jean fut vaincu, Louis XI abandonna à Sforze ses prétentions sur Gênes, et Gênes déféra (1464) à Sforze la seigneurie. Depuis ce moment l'Italie ne connut que de faibles divisions, et resta en paix jusqu'à l'arrivée des Français en 1494.

Perdue dans de petits combats et de petites intrigues, elle laissa les Turcs triompher sous ses yeux. On ne conçoit rien à cette insouciance, à cette lâcheté de l'Europe. Scanderberg en Orient défendit les chrétiens désespérés; invincible, il triompha successivement de tous les généraux de Mahomet II; son activité, son audace, sa persévérance infatigable, rendirent célèbre cette résistance d'un seul homme contre les Turcs, tandis que l'Italie sur le rivage opposé contemplait en tremblant cette lutte. Le pape Pie II, OEnéas Sylvius, se montra touché des maux des chrétiens. Il était devenu pape en 1458, après le court règne de Calixte III, successeur de Nicolas V. C'était un des hommes les plus savans et les plus spirituels de son temps. Il prépara une croisade. Pénétré des souffran-

Digitized by Google

ces des hommes, père des fidèles, il suivit ce dessein avec piété et enthousiasme; il conduisit ses croisés à Ancône (1464), où il voulait s'embarquer avec eux, mais il mourut; l'expédition mal ordonnée se dispersa; les Turcs continuèrent leurs conquêtes, les Vénitiens se défendirent sans énergie dans le Levant, où ils devaient bientôt perdre Nègrepont.

La mort de Sforze (1466), qui suivit celle de Côme, priva Pierre de Médicis d'un de ses appuis. Florence était gouvernée sous l'influence des Médicis et par des balies successives. La balie était une dictature composée d'un assez grand nombre de citoyens; elle était créée par l'assemblée du peuple pour un temps limité, et durant ce temps elle nommait à toutes les magistratures. Pierre de Médicis, l'emportant sur Nicolas Sodérini, deux mois gonfalonier, assembla un parlement, et la balie créée décida que les élections au sort seraient suspendues pour dix ans, et remplacées par des choix de la faction Médicis (1466). Les émigrés que firent ces changemens s'adressèrent à Venise pour avoir les moyens de rentrer dans leur pays; une guerre molle suivit, puis de nouveaux exils; Pierre mourut (1469).

Paul II avait succédé à Pie II. Lors de son élection, les cardinaux voulurent en vain se faire donner plus d'autorité par la constitution. Ces efforts des cardinaux devinrent constans dans les élections, mais n'eu-

Digitized by Google

rent jamais de succès. Le pape se relevait lui-même des sermens qu'il avait prêtés comme cardinal. Les cardinaux exigeaient principalement la réforme de l'Église par un concile, la fixité du nombre restreint des cardinaux, et leur participation au gouvernement papal par les conseils et la surveillance. Ils n'avaient en vue que l'intérêt et la force de leur corps. Intrigant et cruel, Paul II chercha, par ambition, à troubler l'Italie. Sous prétexte que les savans de Rome conspiraient contre l'Église, il les soumit à la torture. Sixte IV, son successeur, célèbre par ses mœurs scandaleuses, commença le népotisme; il sembla régner pour faire, par de petites guerres et de petites intrigues, la fortune de ses neveux La Rovère, parmi lesquels était Julien, depuis Jules II. Nous verrons désormais les papes doter leur famille avec des circonstances plus ou moins scandaleuses. Sixte IV était l'ennemi des Médicis, il approuva la conjuration des Pauzzi (1478). Cette conjuration fut le premier coup dirigé contre les Médicis. Bien que Florence eût perdu la vie intérieure et les élections libres, elle gardait l'amour de la liberté, et se préparait une résistance, des luttes et des passions plus savantes qu'elle ne les avait encore eues. La paix que Laurent de Médicis conclut avec le roi de Naples (1480), en allant le trouver avec confiance dans sa capitale, ne servit qu'à

Digitized by Google

augmenter son crédit dans Florence où il établit un conseil permanent, composé de cent soixante-dix citoyens, qui, remplaçant le parlement et la balie, dût être consulté le premier sur toutes les affaires, et préparer les élections aux magistratures. Laurent se mêla habilement de la politique générale d'Italie, où il entretint l'union.

La paix qu'il avait conclue avec Naples inquiéta les Vénitiens, et, chose incroyable et qui fait voir la violence et la légèreté dont ce fameux sénat de Venise était parfois capable, Venise, en paix avec les Turcs, après une guerre de quinze ans, à la fin de laquelle chacun s'était rendu ses conquêtes, envoya des ambassadeurs à Mahomet II (1480) et au pape pour concerter la ruine de Ferdinand; invitant Mahomet II à reprendre les provinces de l'Italie méridionale qui avaient relevé de l'empire d'Orient! Pouvait-on faire une démarche plus imprudente! Ouvrir l'Italie, déjà si peu en sûreté, à ces barbares! Les Turcs vinrent débarquer sur la côte d'Italie (1480) près d'Otrante, et emportèrent cette ville d'assaut; l'effroi de l'Italie fut extrême, quoique les partisans des Turcs souhaitassent de leur voir détruire l'empire des princes et des prêtres. Ferdinand, le pape, les Florentins s'unirent; mais, par un bonheur inespéré, Mahomet II mourut (1481). Cette nouvelle, parvenue dans Otrante,

Digitized by Google

glaça l'audace des vainqueurs ; et bientôt les Turcs furent rappelés chez eux par des guerres civiles. Ainsi la mort de Mahomet II, et non pas le courage, sauva l'Italie des Turcs.

Le pape aussitôt renouvela, pour faire la fortune de sa famille, des intrigues et des guerres molles, sans talent, sans valeur, sans profit. Ce temps n'a ni intérêt ni couleur. Innocent VIII, plus faible, plus indolent que Sixte IV, lui succéda dans la guerre comme sur le trône papal. Il commença une guerre contre Ferdinand, attaqué aussi par ses sujets opprimés, mais ayant pour alliés Florence et Louis-le-Maure. Ferdinand fit une paix perfide et sanglante, violant le pardon qu'il avait promis (1486), et faisant périr un grand nombre des sujets qui s'étaient révoltés.

Il faut remarquer une singulière constitution, renouvelée de Pie II par Innocent VIII, qui interdit (1488) aux prêtres (ce qu'ils se permettaient apparemment) de tenir des maisons de jeu, des maisons de prostitution, de se faire, pour de l'argent, les entremetteurs et les agens des courtisanes. Innocent VIII avait eu sept enfans naturels de différentes femmes, et il les reconnut publiquement. Les papes furent des pères passionnés, comme si la paternité combattue et le scandale leur donnaient plus d'ardeur ; leur conduite servit d'exemple au clergé ; la nature méconnue, déroutée,

Digitized by Google

porta la corruption au comble. On chercha à se racheter par les supplices des juifs, des hérétiques et des magiciens. Ce fut sous le pontificat de Sixte IV que l'inquisition fut introduite en Espagne. On continuait de croire que le pape ouvrait seul le paradis et l'enfer ; la superstition et la cruauté s'accrurent avec l'immoralité; la religion catholique ne couvrit plus que des erreurs et des forfaits.

XVIe SIÈCLE.

Au milieu de ces luttes, l'Italie n'avait pas su atteindre l'idée d'union et de résistance à l'étranger, qui l'aurait sauvée. Si le duché de Milan, la république de Venise et celle de Florence s'étaient entendus, les Alpes restaient fermées aux ultramontains. Cette idée, l'Italie la comprit ; mais elle l'abandonna par des rivalités particulières, par des espérances chimériques ; elle attendit plus des événemens que de sa sagesse ; car il faut des épreuves répétées pour que les nations favorisées et paresseuses ne se fient pas au sort plus qu'à elles-mêmes. L'autorité du pape s'était affermie dans Rome et les provinces voisines. La noblesse et le peuple étaient vaincus ; le pape conservait cette influence qui l'éleva au-dessus des autres états de l'Italie, et qui le fit survivre. Aussi

Digitized by Google

les prêtres, liés à tout au-dehors et à l'intérieur, donnant à la péninsule l'autorité en Europe et l'universalité, préparant et menant les intrigues, pouvant agir sans armes et sans argent, ménagés pour tant de raisons, étaient-ils les hommes les plus importans de l'Italie.

Louis-le-Maure, qui gouvernait le duché de Milan durant la minorité de son neveu, avait appris la politique de son père, François Sforze. Son dessein fut donc d'abord de lier savamment les états entre eux. Alexandre VI venait d'être élu pontife (1492), ou plutôt venait d'acheter la tiare. Louis-le-Maure projeta de lui envoyer (1493) une ambassade unie du duché de Milan, de la république florentine et du royaume de Naples. La vanité de Pierre de Médicis, qui ne voulut pas de la forme de l'ambassade, la fit manquer; et Louis-le-Maure, inquiet bientôt de l'union qui régnait entre Florence et Naples, changea en un moment sa politique, avec une légèreté inexcusable, s'allia au pape et à Venise, et bientôt chercha un allié dans Charles VIII de France, dont il voulait s'appuyer contre la maison d'Aragon. Louis redoutait cette maison; car son neveu, dont il usurpait l'autorité, était fils d'Isabelle, petite-fille du roi Ferdinand. Ainsi une considération personnelle lui fit oublier les leçons de son père, l'intérêt général, et le sien dans l'avenir.

Digitized by Google

Ferdinand, effrayé des projets de Charles VIII, envoya des propositions d'accommodement à Louis-le-Maure; il voulut même le voir, mais il mourut alors (1494). Louis-le-Maure était engagé si loin, qu'il n'osait plus reculer. L'événement qu'il avait préparé lui semblait désormais plus fort que lui; il s'abandonnait au destin. L'Italie, toujours inquiète, ne voyait pas sans plaisir une invasion; chaque prince en attendait un profit, et les peuples appelaient des émotions. Qu'espérer d'un pays où il y avait si peu d'union intérieure? Le pape Alexandre VI cherchait alternativement son avantage dans un parti ou l'autre, hésitant sur ses alliances, et les changeant quand elles étaient formées. Les événemens, les déterminations tiennent à peu de chose : une démarche, un mariage peut les changer. Quand les hommes et les nations ont si peu de vertu et d'habileté, tout est laissé au hasard; nul sentiment, nul principe, nulle vue ne donne à l'homme l'empire sur les choses; pour un pas qu'il fait librement, il en fait trois entraîné par les circonstances qu'il a fait naître, et qu'il ne sait ou ne veut pas dominer. Entre Venise, Florence, Louis-le-Maure, Alexandre VI, aucun n'avait voulu fortement l'arrivée des Français; tous l'avaient redoutée en la souhaitant, tous s'étaient abandonnés aux chances d'un avenir vague. C'est ici qu'on voit combien il est salu-

Digitized by Google

taire, pour les peuples, d'avoir des principes. Si la nation italienne eût voulu l'indépendance, ses chefs se fussent trouvés déterminés par elle ; mais depuis le commencement jusqu'à la fin, l'histoire d'Italie n'est qu'un jeu de hasard où l'on espère une amélioration. Personne ne se charge de l'ouvrage : on attend que, par un coup du ciel, il s'opère tout seul ; ce sont de continuelles chimères ; c'est une perpétuelle jeunesse.

Si Pierre de Médicis eût été autre, si Ferdinand eût vu Louis-le-Maure à Gênes, le pays s'entendait ; il s'en est fallu peu que l'Italie ne fût sauvée ; mais de nouvelles divisions l'eussent bientôt mise en péril ; le mal était dans son caractère et ses habitudes, et non pas dans un accident passager.

Le cardinal Julien de La Rovère, qui depuis, sous le nom de Jules II, devait répéter éloquemment *fuora i Barbari* (dehors les Barbares), pressait Charles VIII de passer en Italie. Alphonse II de Naples ne préparait pas assez de forces pour résister, tandis que Charles VIII fut plusieurs fois sur le point de renoncer à son expédition ; de sorte qu'on ne comprend pas, au milieu de tant de légèreté et d'incapacité, pourquoi la victoire a choisi entre ces hommes.

Le passage de Charles VIII (1494) offrit aux Florentiens une occasion de chasser les Médicis. On voulut réformer l'état ; les hommes du temps, Guicciardini,

Digitized by Google

Giovio, Varchi, et surtout Machiavel, admiraient Venise qu'on se proposa pour modèle. Cette république était le seul état d'Italie qui unît la paix intérieure à la puissance. Le moment devait arriver où son exemple frapperait les esprits. Trois partis divisaient Florence: celui des Médicis, le plus faible; celui de l'aristocratie, et celui de Savonarola ou du peuple, le plus puissant. Jérôme Savonarola était un prêtre dominicain, réformateur et inspiré, qui gouvernait Florence par ses prophéties et son éloquence, rappelant le peuple à la souveraineté, associant toujours l'église et l'état, la religion et la politique; espèce d'homme alors très-dangereuse, qui mettait la superstition et le fanatisme à la place de la vérité et de la raison. Le parlement créa une balie; puis la seigneurie établit un conseil souverain (1494), qui comprit jusqu'à dix-huit cents citoyens, et qui fut chargé des élections et consulté sur les affaires.

Quand l'Italie vit les succès de Charles VIII, elle commença à s'inquiéter; dans sa vague attente, elle n'avait pas pensé qu'il marcherait si vite. Louis-le-Maure (qui connut les prétentions du duc d'Orléans sur Milan), les Vénitiens et Ferdinand d'Aragon s'éveillèrent, sollicitèrent Florence et se liguèrent à Venise (1495). Cependant Florence repoussa leurs représentations. Savonarola soutenait que Charles VIII

Digitized by Google

était l'envoyé de Dieu qui venait réformer l'église ; il appuyait la France, et il entraîna son pays par ses prophéties insensées.

Mais la France n'avait pas plus d'habileté que l'Italie. Charles mécontenta à Naples les villes et la haute noblesse. Rappelé en France par ses affaires et par ses plaisirs, il ne fut pas plutôt éloigné, que Ferdinand II, fils héroïque d'Alphonse II, qui avait abdiqué misérablement, rentra à Naples, aux acclamations du peuple. Les Français ne surent pas l'arrêter, car ils n'avaient rien prévu.

Charles VIII, en passant en Toscane, à son arrivée en Italie, avait rendu Pise à la liberté, la délivrant du joug des Florentins. Quand les Florentins réclamèrent, le roi promit de leur restituer Pise ; mais cette ville resta libre. Louis-le-Maure l'encouragea, espérant un jour s'en emparer ; après le départ de Charles VIII, les Vénitiens devinrent alliés des Pisans dans la même idée. Cette ville de Pise fut un nouveau sujet de division. L'intérêt de l'Italie, sur lequel les derniers événemens n'avaient que trop éclairé, se trouva de nouveau sacrifié ; et par qui ? Par Louis-le-Maure qui venait de voir quel péril le menaçait, et par le sénat de Venise, ce modèle alors en politique ! Louis-le-Maure, s'applaudissant de l'issue des événemens, attribuait l'arrivée et le départ des Français à son habi-

Digitized by Google

leté ; il lui semblait disposer à son gré de ses alliés ; sa vanité le poussa ; il chercha encore une alliance au-dehors : ce fut Maximilien qu'il engagea à venir se faire couronner en Italie. Ainsi le prompt départ des Français effaça l'impression salutaire que leurs succès avaient causée. Maximilien, dans une expédition insignifiante (1496), trahit déjà son caractère avide et inconséquent. Il protégea Pise contre les Vénitiens.

L'entêtement de Florence à rester fidèle à la France fut absurde et ne reposa que sur les rêves de Savonarola. La France avait enlevé Pise et ses forteresses ; malgré tout, Florence s'obstina à résister à la ligue italienne. Quel gouvernement que celui de Savonarola auprès de l'aristocratie des Albrizzi ! Savonarola se trompa en tout. Attaqué par les augustins et les franciscains, il consentit à une épreuve digne du reste : un dominicain, son disciple, dût passer au travers du feu (1498), ainsi qu'un franciscain qui ne se dévouait à la mort que pour confondre Savonarola. Le peuple attendit tout un jour devant les deux bûchers cette cérémonie extravagante, différée sous plusieurs prétextes ; le crédit du réformateur s'ébranla. Le pape le menaçait depuis long-temps ; la nouvelle seigneurie ne lui était pas favorable ; le lendemain même on alla l'attaquer à Sainte-Marie ; il fut pris, jugé, forcé de se rétracter par la torture, et brûlé.

Digitized by Google

Ce fut lorsque l'Italie, rassurée par l'issue de l'expédition française, s'engageait dans de nouvelles intrigues, que Louis XII, parvenu au trône de France, tourna ses regards vers ce pays. Une nouvelle invasion de la France (1498), au lieu d'être redoutée par l'Italie entière, fut désirée par différens états. Les Vénitiens, indignés contre Louis-le-Maure, qui leur disputait Pise, commirent une seconde fois la même faute, envoyant des ambassadeurs au roi de France. Alexandre VI, désirait s'appuyer de Louis XII pour faire la fortune de César Borgia et de sa maison. Les Florentins rappelèrent au roi leurs sacrifices pour la France. Venise s'engagea à l'aider à s'emparer du duché de Milan, et le roi promit à Venise Crémone et la Guiara d'Adda. Si Alexandre VI avait pu obtenir la main de Charlotte de Naples, pour César Borgia, il eût abandonné la France, car ses alliances ne tenaient jamais qu'à des intérêts secondaires.

Les mœurs et la conduite exécrables de ce pape étaient d'un exemple funeste. L'état de l'église semblait le plus malheureux et le plus corrompu. Les princes romains faisaient tous le métier de condottiéri; les Colonne et les Orsini, possédant les campagnes qui entourent Rome, les avait ruinées par des guerres perpétuelles. La Romagne était pressée par César Borgia. Louis XII ne semblait avoir conquis

Digitized by Google

Milan que pour servir les intérêts de César; celui-ci soumit les petites principautés de la Romagne; les Romagnols, façonnés par des tyrannies diverses, avaient la réputation d'être les plus perfides de tous les Italiens.

César Borgia devait bientôt menacer aussi Florence. Florence, épuisée par la guerre de Pise, avait éprouvé depuis la création du grand conseil qui faisait les élections et qui avait remplacé la balie, les partis, les intrigues, Florence avait éprouvé le besoin d'un pouvoir exécutif plus fort et plus secret. La politique s'était compliquée; les Français et César Borgia se plaignaient de la publicité que le grand conseil donnait aux affaires extérieures. On créa donc un gonfalonier à vie, à l'exemple du doge de Venise. Ce fut Pierre Soderini, honnête homme, mais homme faible. On avait supprimé les anciens offices de podestat et de capitaine de justice, qu'on remplaça par la Rota florentine, composée de cinq juges.

Pise se défendait avec héroïsme, haine, et passion. Ces petits états, qui n'avaient point de puissance par eux-mêmes, en prenaient dans un pays morcelé, où leur alliance, entraînant quelquefois une autre, faisait pencher la balance.

Cependant Louis XII, maître de Milan, avait menacé Naples, et appelé Ferdinand d'Aragon à la conquête et au partage de ce royaume (1501). Machiavel a beau-

Digitized by Google

coup reproché ce fait au roi de France, mais si l'Espagne n'avait pas été appelée au partage, n'aurait-elle pas attaqué la France, réclamé une part dans la conquête en fondant ses droits sur les prétextes dont elle pouvait s'appuyer, ou soutenu la maison d'Aragon ? les Vénitiens et le reste de l'Italie, effrayés de la fortune du roi de France, n'auraient-ils pas soutenu le roi d'Espagne ? n'était-ce pas là la conduite habituelle du pays ? Louis XII, en s'alliant à Ferdinand, prévenait ces rivalités et retirait un profit certain. Il eût fallu peut-être accepter l'offre de Frédéric de Naples, qui, avant que Louis ne s'adressât à Ferdinand, lui avait offert de se reconnaître son vassal et de lui livrer ses places. Perfidie pour perfidie, il valait mieux celle qui eût livré Naples sans partage. Mais l'Espagne ne fût pas restée témoin ; c'est toujours là la difficulté. Frédéric fut dépouillé par les deux rois (1501) : chose extravagante et singulière ! Louis XII, après tant de combats et de dépenses, sur quelques défaites des Français par Gonzalve de Cordoue, donne la portion du royaume de Naples qui lui appartenait en dot, à sa nièce Germaine de Foi, qu'il marie à Ferdinand ! On convint (1505) que si la princesse mourait sans enfans, ses droits reviendraient à la France ; ce mariage était un grand résultat pour la France : — A ce prix, aurait-elle pu dire, rendez-moi mes trésors et mon sang. —

Digitized by Google

Les événemens prennent plus d'importance dès que Ferdinand d'Aragon s'en mêle ; les affaires se compliquent dans ses mains et portent l'empreinte de l'habileté et du talent. Gonzalve de Cordoue, grand guerrier et adroit politique, le seconda dignement.

Il n'y a rien ici de beau ni de généreux, mais les forces intellectuelles sont en jeu et disposent du sort des hommes ; la vertu n'y est pas, mais l'esprit y est. C'est ainsi que César Borgia, mettant à profit l'incapacité de Louis XII, développe les ressources de l'audace et du génie ; il se flétrit par ses atrocités, et sa position incertaine jette une couleur misérable sur sa conduite : faible au milieu de si grandes puissances, pliant devant elles, se soutenant par la ruse, obligé de céder quand le roi de France l'ordonne, n'appuyant ses prétentions sur rien que sa volonté, sans droit, sans popularité, sans souvenirs de race ou de gloire qui le défendent, on est toujours prêt à demander : à quoi bon qu'un Borgia devienne maître de la Romagne? Il y a de l'audace à soutenir ainsi seul sa fortune, mais un homme ne paraît digne et intéressant que quand il s'appuie sur l'enthousiasme ou sur l'admiration des peuples, sur la patrie, ou la justice.

Venise ne prit nulle part à ces grands événemens. Elle s'était alliée à Louis XII ; mais une guerre qu'elle eut à soutenir contre les Turcs commença quand le

Digitized by Google

roi de France attaqua le Milanais. Sans doute Venise vit avec inquiétude les conquêtes des Français et des Espagnols, mais elle craignait surtout Maximilien qui menaçait ses provinces, et contre lequel elle espérait l'appui de la France. Venise fit la paix avec les Turcs (1503), en leur cédant quelques-unes de ses meilleures forteresses dans le Levant. Mais elle resta à part encore les guerres d'Italie. Si elle avait perdu dans le Levant, elle avait acquis de petits états dans le Milanais et la Romagne. Elle était florissante, et la paix dont elle jouissait semblait encore plus précieuse en la comparant à l'agitation des états environnans. Aussi la jalousie commençait-elle à s'éveiller partout contre cette république. Le pape désirait sa ruine; Florence, si mal habile dans ces événemens, faisait exciter Louis XII contre Venise par son envoyé à la cour de France. Cet envoyé c'était Machiavel, instrument alors d'une politique dont il rappela dans la suite. Machiavel se félicitait de voir Maximilien, Louis XII, et Ferdinand projeter déjà le partage des états de la république, seul appui de l'Italie. Il semble que le créateur ait voulu abaisser notre orgueil en préservant rarement les grands hommes, dans le cours de leur vie, de quelque inconséquence ou absurdité énorme.

Le pape qui venait d'apparaître sur la scène déve-

Digitized by Google

loppa un caractère original dont l'époque se ressentit. Ce pape, c'était Jules II; violent, envieux, vacillant, dès qu'une puissance obtient l'avantage, il en devient ennemi; sa haine, ses projets, sa conduite sont passionnés; il cède aux impressions présentes; il se jette dans les partis hasardeux; il persiste imprudemment; sa haine fait sa force; il n'a rien d'ordonné et de réfléchi; Jules II a le caractère d'une femme, il en a l'impétuosité, la précipitation, l'imprévoyance; plus de sentimens que d'idées, et une vigueur qui s'appuie sur sa faiblesse même. Après avoir ruiné la fortune des Borgia, ce pape soumit Bologne pour toujours (1506); mais il laissa à cette ville ses priviléges, qui en ont fait, jusqu'à ce jour, la ville la plus éclairée et la plus riche des provinces romaines. Gênes, passée aux Français avec le duché de Milan, se révolta contre ses nobles, protégés des Français (1507); Louis XII vint la châtier et rétablir les nobles dans la moitié des honneurs publics. Pise rentrait sous la domination de Florence, après quatorze ans d'une guerre acharnée; Louis XII et Ferdinand (1509) se firent payer par Florence pour ne pas mettre opposition à cet événement; les Pisans illustres, fuyant l'oppression, émigrèrent en grand nombre. Durant cette guerre, on employa la milice instituée à Florence sur la proposition de Machiavel, et d'après

Digitized by Google

les principes qu'il a exposés dans son traité de l'art de la guerre : un corps de dix mille paysans avait été choisi sur le territoire de la république, armé et exercé comme les troupes allemandes. Cette milice réussit d'abord ; mais on ne put pas, dans la suite, entretenir son zèle et sa valeur.

Louis XII, Maximilien et Jules II (1508) prétendaient avoir des droits sur les états de Venise, dont les uns avaient appartenu à l'empire, au duc de Milan, les autres à l'Église. Louis XII voulait ravoir Crémone et la Ghiara d'Adda ; il voulait ravoir Brescia et Bergame, perdues jadis par les Visconti ; il regardait ces provinces comme inaliénables. Ces princes étaient jaloux de Venise qui, dominant sur moins de trois millions de sujets, rivalisait avec les plus grands empires. La ligue se traita à Cambrai. Jules II, ne s'engageant qu'avec hésitation dans une guerre qui devait augmenter la puissance des ultramontains, offrit à la république (1509) de se détacher de la ligue si on lui rendait Faenza et Rimini ; mais les Vénitiens, n'espérant pas qu'il pût détacher Maximilien avec lui, trouvèrent que c'était acheter trop cher la nullité d'un si faible ennemi. Les Vénitiens cherchaient à gagner du temps, prévoyant sagement qu'une ligue formée de tels princes devait bientôt se rompre. Mais la ligue ne se rompit qu'après que la république eût été réduite à

Digitized by Google

l'extrémité. Les Français lui portèrent les premiers et les plus rudes coups. Le pape vint ensuite ; d'autres princes, le duc de Ferrare, le marquis de Mantoue, Ferdinand-le-Catholique, l'attaquèrent de tous côtés. Les Vénitiens se soumirent d'abord avec une sorte de bassesse, une sorte de platitude commune à l'Italie. Ils abandonnèrent leurs possessions de terre ferme (1509), ouvrirent leurs portes à l'ennemi, dégagèrent leurs sujets du serment de fidélité. On a attribué cette conduite à sa sagesse ; sans doute la terreur y fut pour beaucoup. L'armée vaincue était désorganisée. En se soumettant ainsi au destin, Venise désarmait l'ennemi ; elle pouvait le diviser ; elle évitait la trahison de ses sujets, les livrait à la dure expérience d'un régime étranger, et les rattachait pour l'avenir ; c'est ce qui arriva. Maximilien parut le dernier pour continuer seul la guerre. Padoue reprise par la république, fut défendue contre lui victorieusement ; la fortune commença à changer. Louis XII, satisfait, retourna en France ; le pape, content d'avoir recouvré ce qu'il avait voulu, cessa la guerre (1510) et fit déjà des vœux pour les Vénitiens, ainsi que Ferdinand qui avait repris les ports que la république possédait à Naples. Les Florentins, aveuglés par la jalousie, et toujours plus mal habiles, avaient souhaité le succès de la ligue de Cambrai. Maximilien et

Digitized by Google

Louis XII firent en vain des efforts pour empêcher la réconciliation de Jules II et des Vénitiens. Les paysans des états de la république chérissaient et soutenaient son gouvernement; les cruautés des Allemands d'ailleurs étaient épouvantables et soulevaient le peuple contre eux. Jules II, furieux contre Louis XII qui avait voulu le dépouiller de la tiare, embrassa tout-à-coup, avec ardeur, le projet de délivrer l'Italie des Barbares, projet flatteur pour l'imagination plus que pour la raison, quand les Espagnols régnaient en sûreté à Naples, et qu'il était leur allié; il s'y attacha de toute son âme, et poursuivit audacieusement cette lutte singulière où un roi de France, guerrier, demandait toujours la paix, et où un pape en armes voulait seul la guerre. Jules II attaqua le Ferrarais et s'empara de la Mirandole après un siége qu'il conduisit lui-même, avec une valeur presque extravagante.

La victoire de Ravenne (1512) ne releva pas les affaires des Français. Maximilien les abandonna pour Ferdinand; et ils furent bientôt chassés du Milanais (1512), où régna Maximilien, fils de Louis-le-Maure. Le vice-roi de Naples, don Raimond de Cordoue, vint menacer Florence, la sommant de recevoir les Médicis, et surtout lui demandant de l'argent. Florence, qui ne savait jamais opposer la force à la force, hésitait épouvantée, lorsque les jeunes patriciens qui se

Digitized by Google

réunissaient dans les jardins Rucellai, pour entendre les leçons de Machiavel, espérant modérer le gouvernement des Médicis, forcèrent Soderini d'abdiquer et de fuir, et firent rentrer les princes; ceux-ci ne furent pas plus tôt de retour à Florence, qu'assemblant un parlement, ils cassèrent les institutions de la liberté et les remplacèrent par une balie chargée des élections et dévouée à leurs intérêts.

La ligue de Cambrai fut le dernier combat où un état d'Italie comptât par lui-même. Depuis ce moment, l'Italie ne fut qu'un champ de bataille disputé, mais impassible. Venise, épuisée à tout jamais par cette guerre, ne brilla plus; son commerce, atteint dans son existence locale, éprouva encore de nouvelles pertes au loin. Il y avait long-temps que les petits états d'Italie, le duc de Savoie, le marquis de Montferrat, avaient disparu; on ne compta plus même alors les grands états.

Quand, après la mort de Louis XII et de Jules II (1515), François Ier, appuyé des Vénitiens, vint reprendre le Milanais, la querelle se passa entre lui et les Espagnols. Léon X conservait l'autorité de son caractère papal. Les états du pape s'étaient seuls étendus, tandis que les autres états d'Italie s'affaiblissaient. Les conquêtes d'Alexandre VI, de Jules II, de Léon X; l'influence de ce dernier sur Florence; l'au-

Digitized by Google

torité du caractère religieux, et les revenus considérables de la chambre apostolique donnaient aux papes des moyens pour rallier et préserver l'Italie, s'ils avaient eu un plan et d'autres vues que des vues étroites et individuelles. Les rois de France ne combattirent contre les papes qu'avec crainte ; de continuels scrupules affaiblissaient la guerre ou hâtaient la paix. François Ier fut la dupe de l'adresse de Léon X, qui, plus tard, s'unit à Charles V (1521) pour chasser encore les Français du Milanais. Le pape, au milieu des Raphaël, des Michel-Ange, des Titien, des Bramante, de la foule de grands artistes qui illustrèrent cette époque, le pape mourut (1521) sans avoir compris l'importance de la réformation qui naissait loin de Rome, et qui n'agita point l'Italie.

Après la mort de Léon X, et l'élection d'Adrien VI, les Florentins espérèrent, avec l'appui de la France, rétablir la liberté. Les patriciens, les poètes, et les hommes de lettres qui s'assemblaient aux jardins Rucellai, où ils discouraient avec Machiavel, s'occupaient des moyens de relever la patrie. Le cardinal Jules de Médicis (depuis Clément VII) les trompa en feignant de vouloir renoncer à l'autorité. Les républicains des jardins Rucellai composèrent trois ouvrages, dédiés au cardinal sur la meilleure constitution à établir, l'un fut de Machiavel, l'autre de Zanobi Buon-

Digitized by Google

delmonti, l'autre d'Alexandre des Pazzi. Mais le cardinal, cessant de se contraindre, fit, sous prétexte d'une conspiration, condamner ou proscrire (1522) plusieurs des républicains des jardins Rucellai. Bien que Florence ne connût plus depuis long-temps que des intervalles de liberté, son histoire ne fut peut-être jamais plus intéressante qu'alors. Machiavel donne à la politique un caractère plus savant et plus élevé; dès lors les ouvrages qui partirent de ce petit coin du monde servirent d'instructions aux maîtres. Le cardinal Jules, devenu Clément VII, envoya à Florence (1523) les deux derniers Médicis, Hippolyte et Alexandre.

Venise avait traité avec l'empereur et abandonné la France, mais François Ier, ayant recouvré Milan, obtint la neutralité de la république ainsi que celle du pape (1524). Venise et Clément VII, redoutaient également les succès de l'empereur et du roi de France. Un grand homme de guerre Italien, Prosper Colona, commandait l'armée espagnole; il montra autant de prudence que d'habileté, il évita les actions, et défendit sans combats un pays dont le sort s'était trop souvent décidé dans une seule bataille.

Dès que Charles-Quint eut gagné la bataille de Pavie, qui mettait dans ses mains le roi de France prisonnier et tant d'espérances, les Vénitiens habiles et hardis sollicitèrent Clément VII, alors pape, de se liguer avec

Digitized by Google

eux contre l'empereur. Clément VII, allié incertain de François Ier, préféra traiter avec Charles V.

Guicciardini approuve sa prudence ; pourtant le fait justifia les vues des Vénitiens. L'empereur avait peu de ressources et d'argent, la France s'alliant à l'Angleterre envoyait des troupes en Italie ; si le pape eût résisté, les forces impériales étaient en péril. Mais l'Italie se vit menacée d'un nouveau danger, car François Ier, auquel se rattachaient ses intérêts, laissa comprendre qu'il la sacrifierait pour recouvrer sa liberté. Ce fut alors que le pape, les Vénitiens, et François Sforze, duc de Milan, eurent l'idée de cette fameuse conspiration où l'on voulut entraîner le marquis Pescaire. Commandant en chef de l'armée impériale mais né en Italie, ambitieux, et irrité contre le vice-roi de Naples, on espéra le rallier à la cause italienne. Moroni, ministre de Sforze (1524), alla le trouver, lui parla de rendre l'indépendance à l'Italie, et lui dit que le pape et les Vénitiens étaient prêts à s'unir pour placer sur sa tête la couronne de Naples.

En même temps les agens de la cour de Rome servaient au-dehors la conspiration. On excitait la régente de France, mère de François Ier, à obtenir la liberté de son fils par des succès ; on liait Henri VIII d'Angleterre à la cause italienne contre Charles V. Pescaire

Digitized by Google

était entré dans la conspiration; il avait tout approuvé; mais soit qu'il eût depuis changé d'avis, soit qu'il n'eût jamais voulu que trahir les conjurés, il avertit l'empereur, se faisant un mérite auprès de lui de sa fidélité. On soupçonna aussi la régente d'avoir révélé le complot à l'empereur pour l'en effrayer et hâter la délivrance de François Ier. Pescaire fit arrêter Moroni; il se fit livrer les forteresses de Milan. Les états d'Italie épouvantés avaient à redouter la vengeance de l'empereur; pourtant le vice-roi de Naples et Bourbon étaient absens; on voulut profiter de ce moment; mais Clément VII, trop craintif pour tant d'audace et de péril, attendit et écouta les propositions de l'empereur. François Ier impatient signa le traité de Madrid (1526); par les conditions principales il cédait la Bourgogne et d'autres provinces; il cédait ses prétentions sur Naples, Milan et Gênes, abandonnant les Italiens; dès qu'il fut libre il rompit ce traité, et l'Italie l'eut encore pour allié. Elle forma la *Sainte-Ligue* dont le but était l'indépendance italienne. Jamais elle n'avait plus détesté les étrangers. D'un bout à l'autre elle venait d'être ravagée, épuisée par des armées avides et cruelles. Mais elle n'avait ni les vertus ni le courage dignes de ses malheurs. François Ier ne fut qu'un allié incertain, occupé de l'espoir de traiter avec l'empereur et de ravoir ses deux fils laissés en ôtage;

Digitized by Google

le duc d'Urbin, général en chef de la ligue, se montra craintif et sans talent, laissant par sa faute échapper Milan, d'où il aurait pu chasser les Espagnols. Clément VII, toujours indécis, vit prendre Rome (1527), qui fut pillée avec une barbarie épouvantable. On profita à Florence des revers de Clément VII pour chasser les deux Médicis Hippolyte et Alexandre. Machiavel aurait voulu alors être rappelé aux affaires; mais sa publication *du Prince* lui avait fait du tort, car c'était professer des maximes observées en Italie mais point avouées; il mourut triste et ennuyé (1527). Nicolo Copponi fut nommé gonfalonier: dévot, il devait imiter Savonarola, et proclamer Jésus-Christ roi de Florence.

La ligue se montra molle de tous les côtés. André Doria, passant à l'empereur (1528), pour rendre la liberté à Gênes, sa patrie, ruina, à Naples, les affaires de la France. L'esprit de la ligue même se croisa. André Doria avertit Florence que la France et Clément VII la sacrifieraient; il engagea cette ville à s'adresser à l'empereur; mais Florence, se fiant toujours à la France, fut une dernière fois trompée. Charles V, par le traité de Barcelone, promit à Clément VII (1529) de rétablir les Médicis à Florence; et François Ier, par le traité de Cambrai (1529), abandonna la ligue; Venise traita; le duc de Milan conserva ses états. L'Italie passa ainsi sous la

Digitized by Google

puissance ou sous l'influence de CharlesV, qui vint se faire couronner à Bologne (1529).

Florence restait seule sans traité, et les Médicis n'y étaient pas rentrés. Les forces de l'empereur, commandées par le prince d'Orange, s'avancèrent pour menacer cette ville. Il fallait céder ; son dernier jour était arrivé. Elle expira la dernière, et des vertus publiques restaient dans son sein ; la première fois que cette république osa se défendre (c'était commencer tard) elle l'osa courageusement ; le siége dura un an. Défendue par Malatesta Baglione qui la trahit, Florence fut enfin obligée de se rendre.

Remarquons que, durant le siége, l'armée espagnole étant entrée à Arezzo, cette ville se vit avec joie enlevée au joug de la ville assiégée, s'imaginant retrouver la liberté, et faisant ainsi voir, au moment du danger de Florence, que des intérêts divers existaient dans la Toscane. Cette liberté, ce délire d'Arezzo, est un trait caractéristique, au moment où cette histoire des municipalités allait rendre à Florence le dernier soupir.

Un pardon avait été promis pour ceux qui avaient injurié le pontife ; ce pardon ne fut pas observé. Dès que les troupes eurent quitté Florence (1530), les supplices et les persécutions commencèrent. Côme de Médicis commença, à dix-huit ans, son règne habile ; la

Digitized by Google

ville resta divisée et ruinée, partageant désormais, sous la succession insipide de ses grands ducs, l'asservissement général de l'Italie.

HORTENSE ALLART.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUI SAIT LE DEBUT SAIT LA FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUI SAIT LE DEBUT SAIT LA FIN.

ANNALES DU PALAIS DE JUSTICE.

I.

Tu es tout seul tout mon mal et mon bien.

LOUISE LABÉ (1560).

Ce jour-là, le palais, tout paré d'or qui brille,
Reluisait au soleil qui donnait sur la grille,
Des hommes noirs passaient sur les grands escaliers,
Et semblaient des fourmis dans la salle aux piliers.

Digitized by Google

Un petit vagabond, tout sali de misère,
Prenant quelques pavés pour lit, un reverbère
Pour sa lampe de nuit, et du toit paternel
S'enfuyant pour loger à tous les vents du ciel,
Allait être jugé. Sa mère, pauvre femme,
L'attendait dans un coin, pleurant du fond de l'âme
Et quelques gens du peuple avec un front serein
Écoutaient, en tenant leurs enfans par la main.

—

« — Sera-t-il condamné ? le croyez-vous ? Oh ! dites !
Arrêté ! lui, mon fils ! sur la paille et sans feu !
L'air est humide et froid dans ces prisons maudites ;
Qu'il doit être pâli, mon Dieu !
C'est auprès de voleurs, de meurtriers qu'il joue,
Qu'il sourit, c'est affreux ! s'ils le rendaient méchant,
Tous ces hommes souillés, tachés de sang, de boue,
Vont le salir en le touchant.

« Mais, misérable enfant, pourquoi fuir par le monde ?
Pour qu'un soir la patrouille, en un passage obscur,
Te prenne ; elle qui va balayer dans sa ronde
Les voleurs blottis contre un mur,

Digitized by Google

Qui saisit à côté d'une porte fragile
Quelque assassin, tenant une lame qui luit;
Et, comme les boueurs, va nettoyer la ville
Des immondices de la nuit.

« Vous êtes heureux, vous! vos fils gardent leur place
Au cercle de famille, à leurs chenets grossiers;
Et, pour eux, le soleil est moins beau dans l'espace
Que les rayons de leurs foyers!
Mais il ne sait donc pas que la fuite est punie,
Que le toit des parens est toujours un saint lieu,
Et qu'au ciel, la maison de sa mère est bénie
Comme le temple de son Dieu.

« Oh! l'amitié d'un fils est si douce et si belle!
Jeune, on guide ses pas, on le suit, le défend,
Et, vieille, on ne sent plus que la jambe chancelle,
En s'appuyant sur son enfant.
Nul n'ose vous railler sur votre voix éteinte,
Sur votre dos voûté; car ses soins consolans
Et son respect vous font une auréole sainte
Qui reluit sur vos cheveux blancs.

Digitized by Google

« Du bruit... Mais leur prison le souillerait ! que faire ?
Les juges !... moi je vais l'entraîner devant tous,
Malgré leur blanche hermine et leur regard sévère,
Car je l'oserai, voyez-vous !
Mon enfant est à moi, je l'ai nourri, je l'aime ;
Je peux répondre au droit chétif qu'ils se sont fait
Avec mon droit divin, que j'ai scellé moi-même
De chaque goutte de mon lait.

« Comme leur front est grave ; il vaut mieux des prières.
Mais me suivrait-il lui ? car il ne m'aime pas,
Moi qui l'ai si long-temps tenu des nuits entières
Tout rose et tout blond dans mes bras !
Il me maltraite, il bat ma mère, vieille femme ;
Dieu juste ! autant vaudrait à l'autel, saint rempart,
Sur un vase sacré porter sa main infâme,
Que sur les rides d'un vieillard !

Digitized by Google

« Oh! pour le voir encor monter mes noirs étages,
J'offrirais tout mon bien; mon anneau d'or, ma croix,
Mon vieux rouet, l'argent de mes derniers ouvrages,
Avec mon crucifix de bois!
On entre... lui! c'est lui! je tremble... ma mémoire
Se trouble; laissez-moi..., je sens du froid au cœur;
Ces juges me font mal avec leur robe noire.
Ils vont parler.... Oh! j'ai bien peur! — »

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Disoient entre leurs dents les antiques barrettes
Qu'estoit un cervelet qui tornoit à tout vent.

CLOTILDE DE SURVILLE (1445).

LE JUGE.

Votre nom ?

L'ENFANT.

Jean Dubreuil, pour vous servir, mon juge.

LE JUGE.

Vous êtes accusé de vivre sans refuge.

Digitized by Google

L'ENFANT.

Paris est ma maison, mais sans tapis moelleux,
Mais sans parquets cirés, et sans toit inutile;
J'ai pour plancher, dans mon asile,
La terre, et pour plafond les cieux.

LE JUGE.

Avez-vous un état?

L'ENFANT.

Cent : je vends des programmes;
Je trace un chemin sec pour les pieds de vos femmes,
Quand par un jour d'hiver les pavés sont salis;
Un étranger vient-il voir notre ville reine,
Je lui montre mon grand domaine,
Et fais les honneurs de Paris.

Si quelque bal reluit, moi j'ouvre les portières,
Chaque femme arrivant svelte et fraîche aux lumières
Je la vois à la porte avant ses beaux danseurs;
Lorsque dans leur salon elle entre blanche et rose,
Mes yeux leur ont pris quelque chose
De son sourire et de ses fleurs.

Digitized by Google

LE JUGE.

Mais votre mère ? enfant !

L'ENFANT.

Je restais sous son aile
Quand je suçais encor du lait à la mamelle ;
Une fois grand, j'ai fui mon nid comme l'oiseau,
J'ai repoussé du pied mon respect pour ma mère,
Avec mon étroite lisière
Et les langes de mon berceau.

LE JUGE.

La religion dit : Aimez votre famille.

L'ENFANT.

Elle ne marche plus qu'avec une béquille
Votre religion, et va tomber bientôt.
Vos cieux et votre enfer ne sauraient pas m'atteindre,
Tous deux sont trop loin pour les craindre,
L'enfer trop bas, le ciel trop haut.

Digitized by Google

LE JUGE.

Dans vos larges loisirs que faites-vous ?

L'ENFANT.

Je joue,
Je vais la tête au vent et les pieds dans la boue,
Je tiens ma sarbacane et cours dans les ruisseaux,
Je lance les pavés les jours où l'on conspire,
Je chante, je siffle, et je tire
Sur les rois et sur les oiseaux.

Je cours dans tout Paris, leste, et joyeux dans l'âme;
J'ai touché le bourdon des tours de Notre-Dame,
La barbe de Henri-le-Grand, au Panthéon
J'ai lorgné sous le nez notre sainte patronne,
Et j'ai tendu, sur la colonne,
La main à mon Napoléon.

Quand la ville en chantant se mire dans la Seine,
Le front illuminé, belle comme une reine

Digitized by Google

Qui met ses diamans, avec sa grande voix
Lorsque le canon dit : Soyez joyeux, j'arrive,
Et je suis le premier convive
De toutes les fêtes des rois.

LE JUGE.

Enfant, de par la loi, notre cour vous condamne
A trois mois de prison.

L'ENFANT.

Oh ! que le Ciel vous damne !
Eh bien ! moi, je voudrais faire un feu vif et clair
Des juges et des lois, pour rire dans mon âme ;
Puis danser autour de la flamme,
Et me chauffer tout un hiver !

—

Alors au président il fait une grimace ;
Sans respect pour la cour il lui jette à la face
Un rire d'ironie, un gros rire insolent ;
Et les deux bras croisés, la tête haute et fière,
Malgré les larmes de sa mère,
Il suit ses gardes en sifflant.

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Dix ans après.

Et l'on peut souiller une année
Par le crime d'un seul moment.

MARIE DE JARS DE GOURNAY (1588).

Oh ! c'était un beau jour aux assises joyeuses !
La salle rayonnait de parures soyeuses,
De frais rubans, de schalls aux brillantes couleurs ;
Car aux arrêts de mort, les plumes et les fleurs,

Digitized by Google

Et les riches tissus comme pour une fête !
C'est un divin spectacle en effet ! une tête,
Quand on doit la couper, est bien plus belle à voir!

Et les femmes allaient, avant le bal du soir,
Contempler l'assassin haletant, sombre et blême,
Regarder s'il portait un signe d'anathême,
Si ses traits n'étaient pas étranges et hideux,
S'il avait l'air de suivre un fantôme des yeux,
S'il frissonnait, le corps tout ployé sous son crime,
S'il avait essuyé le sang de sa victime,
Et s'il n'en restait pas quelque chose à son front.

On dit qu'il ressemblait au petit vagabond,
Qu'une femme tomba lorsqu'on lut sa sentence :
Hélas ! c'était la mort ! Il faut dans la balance
Des deux côtés un poids égal ; et le bourreau
Doit auprès d'un poignard y poser son couteau :
Lorsqu'une tête roule, un juge n'est pas libre ;
Une autre doit tomber pour y faire équilibre.

Madame Anaïs Ségalas.

Digitized by Google

UNE CROIX D'OR.

Digitized by Google

Digitized by Google

I.

Le retard.

« En vérité, je vous le dis, Henriette, Arthur devrait être ici depuis plus d'une heure. »

Lord Glennaker accompagna ces paroles, qui ne veulent pas dire grand'chose, d'un malin sourire et d'un clignement d'yeux qui en voulaient dire beaucoup, et frappa légèrement du doigt sur la montre qui accusait l'absent, en fredonnant la vieille chanson anglaise : *By the gaily circling glass.*

Digitized by Google

Tout cela s'adressait à une jolie personne, qui faisait semblant de travailler avec ardeur à une broderie qui pourtant n'avançait guère, et qui était assise sur une petite chaise à côté du grand fauteuil du vieillard. Il n'y avait rien de moins anglais que la beauté de cette jeune fille. En Angleterre, généralement, quand les femmes ne sont pas horriblement laides, elles sont charmantes ; elles ont une peau blanche et rose, et satinée, des cheveux blonds, doux comme de la soie, et qui brillent comme de l'or, quand, par hasard, le rare soleil de leur pays laisse tomber un de ses rayons sur eux.

Miss Henriette Weyland, au contraire, née de parens anglais, mais née dans l'Inde, en avait rapporté un teint qui n'était pas absolument blanc, et des cheveux qui étaient absolument noirs. Ses traits étaient plus jolis que beaux, plus gracieux que réguliers. Sa taille était trop petite ; et bien qu'elle eût les lèvres très-roses et les dents très-blanches, sa bouche était trop grande. Ses yeux seuls, grands et bleus, eussent été sans défauts, si un vague indéfinissable, plein, il est vrai, de je ne sais quelle expression mélancolique et rêveuse, qui contrastait bizarrement avec la folle gaîté de son caractère, ne fût pas venue détruire la limpidité de son regard. En somme, toutes ces imperfections composaient une femme charmante.

Digitized by Google.

Au moment où cette histoire commence, la réputation de patience de miss Henriette, qui, il faut le dire, n'avait jamais été bien intacte, était on ne peut plus compromise.

Après avoir cherché, dans un rapide coup-d'œil de la montre à la pendule, s'il n'y avait pas moyen de rejeter, sur la trop grande précipitation de la première, une partie des torts qu'on reprochait à son fiancé; après avoir renoncé à trouver là une excuse que l'incorruptible horloge s'obstinait à lui refuser, la jeune miss se leva avec humeur en laissant tomber son ouvrage. Lord Glennaker le ramassa; puis il se mit à battre la mesure avec l'étui et les ciseaux, et recommença avec plus de force que jamais son impitoyable chanson.

Henriette s'était approchée de la fenêtre, et, sans le savoir peut-être, elle avait les yeux constamment fixés sur l'avenue par laquelle lord Arthur devait arriver. Cette avenue était extrêmement droite et longue, et l'on n'y voyait personne. La jeune fille se retourna et donna un coup de pied au chien de lord Glennaker, qui se trouva sur son passage.

« Pauvre Lovely! comme s'il était cause de cela, dit celui-ci sans se détranquilliser, en caressant le fidèle animal qui était venu, en gémissant, chercher un refuge à ses pieds.

Digitized by Google

« — De cela ! mais de quoi ? s'écria Henriette impatientée.

« — De rien, de rien ! ma chère enfant, dit le vieux lord. Dans tous les cas, il n'y aurait rien là d'étonnant. L'habitude des femmes est de toujours faire peser leur mauvaise humeur sur un autre que sur celui qui la cause. Vous, c'est sur un chien ; c'est bon. J'ai vu le jour où votre père aurait autant aimé que votre mère en eût un ; et, à propos de cela, c'est une histoire que je ne vous ai jamais racontée, et qui pourra servir à votre instruction ; vous y verrez comment on entendait l'amour de mon temps, ma belle dédaigneuse, ajouta-t-il avec une espèce de fierté, et vous comparerez. D'ailleurs, si notre tête-à-tête doit encore durer long-temps, comme je commence à le croire, il ne sera peut-être pas inutile de le distraire par quelques récits variés et agréables.

« — Comme vous voudrez, mon oncle, dit la jeune fille avec préoccupation.

« — Prêtez l'oreille, Henriette, reprit lord Glennaker en quittant le ton goguenard qu'il avait conservé jusque-là, prêtez l'oreille, il s'agit de ma sœur, de votre mère, mon enfant.

« — Oh ! j'écoute, j'écoute, » dit sa nièce en se rapprochant encore du fauteuil dans lequel il était à demi-couché.

Digitized by Google

Le vieillard essuya une larme, sourit, et se pencha vers le front d'Henriette, qu'il baisa.

« Or donc, ma chère, votre mère n'avait plus qu'une semaine à s'appeler miss Glennaker, comme vous n'avez plus qu'un jour à vous nommer miss Weyland, lorsqu'on annonça à Londres un fort beau bal chez un haut personnage. J'ai tout-à-fait oublié son nom, au surplus je pense que cela doit vous être parfaitement égal. C'était en été, et nous passions les six mois qu'on est convenu d'appeler la belle saison en Angleterre, dans ce château, qui était alors moins vieux et moins délabré qu'aujourd'hui, et dont ma mère et ma sœur faisait les honneurs avec la grâce dont vous avez hérité. Lord Henri Weyland était notre voisin de campagne. Je vous ai souvent montré à une lieue d'ici sur la route de Londres la maison qui lui a appartenu et le jardin qu'il aimait à cultiver lui-même. Ses roses entre autres avaient une réputation fort étendue et justement méritée. D'après cela, vous imaginez bien que les bouquets arrivaient en foule à Glennaker, et que les jours de bal surtout, ils étaient remarquables par leur fraîcheur et par leur élégance. Ma sœur attendait donc avec impatience celui qui, dans sa pensée, devait surpasser tous les autres, car l'occasion était belle, et le jeune amoureux courait toujours au-devant de tout ce qui pouvait plaire à sa jolie future. Mais, chose

Digitized by Google

inouïe ! ce jour-là on eut beau attendre, et attendre encore, le bouquet n'arriva pas. Je vois avec plaisir, ma bonne Henriette, que vous partagez l'étonnement, et je pourrais même dire l'indignation dont nous étions tous plus ou moins saisis. Je me souviens que votre mère était inabordable. Elle portait cependant une coiffure à *la belle poule* qui aurait dû la consoler de tout. On se décida à partir, il y a huit lieues d'ici à Londres, et il faisait grand jour encore lorsque nous nous mîmes en route. Moi, je galopais à côté de la voiture, car j'étais leste et fringant dans ce temps-là et j'y voyais clair. Aussi je fus le premier à découvrir le valet de chambre de lord Henri qui, immobile devant la grille, attendait le passage de la calèche pour remettre à sa future maîtresse le plus beau bouquet que j'aie jamais vu de ma vie, et que par un redoublement de précautions galantes, il avait reçu l'ordre de ne cueillir qu'au moment où il nous apercevrait au haut de la côte, afin que les fleurs fussent données dans tout l'éclat de leur première pureté. Qui fut bien confuse ? Ce fut votre mère. Elle n'avait point cherché à dissimuler sa mauvaise humeur, et de notre côté, nous n'avions épargné ni les méchantes plaisanteries, ni les sots propos sur sa mésaventure. Elle résolut de s'en venger, non pas sur nous, qui l'avions indignement contrariée, mais sur celui qui avait tout fait et trop

Digitized by Google

fait pour lui être agréable. Ceci se rapporte à ce que je vous disais tout-à-l'heure, Henriette, et fait beaucoup d'honneur à votre jugement et à votre raison, mesdames. Elle passa donc le reste du voyage à préparer en silence sa petite noirceur, et lorsqu'en entrant dans le salon elle aperçut sa victime, un sourire de triomphe éclaira son visage. Henri s'empressa de venir la saluer, et peut-être espérait-il un mot ou un regard de remerciement pour ce charmant bouquet, qui avait déjà fixé l'attention de toutes les femmes, lorsque sans avoir l'air d'attacher la moindre importance à ses paroles, elle lui dit : « Oh ! milord, j'ai vu en passant devant chez vous une rose mousseuse pour laquelle je donnerais tous les bouquets du monde. » Henri soupira et ne répondit rien, puis après quelques mots de politesse à ma mère, il s'éloigna. Je craignis que l'étourderie de ma sœur ne l'eût offensé, et j'allais me placer près de lui, afin d'essayer de lui expliquer de mon mieux la cause de cette mauvaise réception. Il ne m'en laissa pas le temps.

« Vous savez, me dit-il, qu'on va faire de la musique avant de danser, combien de temps pensez-vous qu'elle dure ? — Mais, lui répondis-je, je viens d'entendre dire à un des accompagnateurs qu'il y en avait bien pour deux heures ? C'est long, n'est-ce pas ? — Pas trop, » répliqua-t-il en souriant. Pour le coup, je

Digitized by Google

crus qu'il voulait prendre sa revanche; je savais qu'il devait danser avec ma sœur, et j'applaudis en moi-même au moyen fort innocent qu'il avait trouvé de lui faire savoir, car il me connaissait assez pour être sûr que je ne manquerais pas de lui aller dire, qu'il n'avait aucun empressement de voir arriver ce moment là. Après avoir fait tranquillement ma petite histoire à votre mère, je m'assis et j'écoutai la musique qui commençait, sans m'occuper de tout cela davantage. A la fin du second morceau, ma sœur vint me prendre par le bras en me priant de faire un tour de salon avec elle.

Je vis qu'elle avait l'air triste et embarrassé, je cherchai des yeux lord Henri; elle devina ma pensée: « Oh ! il n'est plus ici, » me dit-elle. Il y avait bien du repentir dans la manière dont ce peu de mots étaient prononcés. Il était très-vrai qu'Henri avait disparu.

Deux heures se passèrent, votre mère comptait toutes les minutes avec anxiété. La musique avait fini sans qu'elle s'en doutât, et celle qui annonçait le commencement du bal, ordinairement si bien reçue par elle, venait ce soir de l'arracher péniblement à sa rêverie, lorsqu'en levant les yeux elle aperçut devant elle, lord Weyland tout haletant et couvert de poussière. Il venait de faire quatorze lieues pour lui donner la rose dont elle lui avait parlé, et il la tenait à sa main. Il lui

Digitized by Google

demanda en échange le bouquet déjà fané qu'elle avait porté, et je crois bien qu'elle le lui donna. Au reste, son cheval chéri mourut le lendemain, mais la fleur était arrivée intacte, et il n'avait pas manqué à sa promesse. Ce fut le premier et le dernier caprice de ma pauvre sœur. »

« Mon oncle, mon oncle, n'entendez-vous rien ? » dit Henriette en courant à la fenêtre.

En effet, la voiture de lord Arthur venait d'entrer dans l'avenue.

« Voilà la morale de mon récit perdue ! » s'écria lord Glennaker.

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Réflexions.

Avant d'introduire lord Arthur là où il est si impatiemment attendu, il ne sera peut-être pas inutile de dire la véritable cause de son inexactitude ; car il est fort à craindre que, malgré sa franchise habituelle, il se trouve forcé de s'en fabriquer une autre, bonne ou mauvaise, vraisemblable ou non, mais acceptée avec empressement par son indulgente cousine, et à laquelle lord Glennaker trouvera mille démentis qu'il aura le bon esprit de garder pour lui. Le jeune lord,

Digitized by Google

fort ennuyé d'une matinée de complimens et de visites, venait enfin de recevoir le dernier et de reconduire la dernière. Il rentra en bâillant dans son appartement, et songea avec angoisse qu'il lui serait bien difficile d'arriver à Glennaker à l'heure du dîner. Son valet de chambre entra une lettre à la main.

Pour Dieu, Tomy! dit Arthur, faites bien vite atteler, et surtout qu'on ne m'amène plus personne, nous devrions déjà être sortis de Londres. En disant cela, il décachetait la lettre, et jetait les yeux sur la signature.

On viendra ce soir chercher la réponse de milord, dit Tomy, puis il sortit.

Arthur passa plusieurs fois la main dans ses cheveux blonds, ce qui annonçait chez lui une grande préoccupation, en disant: le comte de Val d'Oissy? où l'ai-je vu? et que peut-il vouloir de moi?

La réponse la plus prompte et la plus précise à ces questions, était la lecture de la lettre qu'il tenait à la main, et dont l'écriture lui paraissait toute aussi inconnue que le reste. Il s'appuya donc le plus commodément qu'il put sur son fauteuil, car le papier était couvert des deux côtés, et depuis les lettres que son précepteur lui écrivait quand il était allé passer l'heureux temps des vacances chez quelques amis, il n'en avait jamais reçu d'aussi longue. Il la lut pourtant: c'est ce que nous allons faire avec lui.

Digitized by Google

« Londres, 26 février 1796.

« Milord,

« Vous avez vingt-quatre ans, vous êtes beau, vous « êtes noble, vous êtes riche, vous êtes aimé. Enfin, « cette vie, si fatale pour beaucoup, n'a pour vous que « des fêtes et des sourires. Et pourtant, milord, per- « sonne ne songe à trouver injuste la main qui vous « comble ainsi de toutes ses grâces, de toutes ses fa- « veurs, car on sait qu'il n'est pas d'instant où vous « soyez assez occupé de votre propre bonheur, pour « ne pas penser d'abord au malheur des autres. C'est « pourquoi je m'adresse à vous en toute confiance, « car je suis bien à plaindre, et je n'ai pas un ami qui « puisse apaiser ma douleur en l'écoutant. Si j'avais « suivi plus tôt le mouvement de mon âme qui m'en- « traînait à vous, ce besoin indicible que j'avais de vous « connaître et de vous aimer, je n'aurais peut-être « pas à supporter tant de cruelles souffrances, car « j'aurais su plus tôt ce que je sais aujourd'hui, aujour- « d'hui qu'il est trop tard pour ne plus souffrir. Ecou- « tez-moi, milord.

« Il y a six ans que j'émigrai avec mon père. J'en « avais alors vingt-deux. Nous allâmes nous établir à « Oxford, car je n'avais pas fini mes études, et mon

Digitized by Google

« père prévoyait qu'une éducation un peu forte me « serait un jour plus utile que les biens que nous avions « laissés en France avec ma mère et ma sœur, qui s'é- « taient obstinées à rester afin de les conserver. J'étais « alors si faible et d'une délicatesse nerveuse si grande « que mon pauvre père voulut me cacher ce qui se vit « dans ce temps là plus d'une fois, la mort de toutes « deux et sur le même échafaud. Ce ne fut qu'à son lit « de mort, lorsque ce chagrin long-temps concentré « eut brisé le reste de ses forces, que j'appris qu'il ne « restait de toute ma famille, que celui que je n'avais « plus qu'une heure pour aimer. Je ne saurais vous dire « où je puisai l'énergie nécessaire pour supporter une « telle complication de douleurs, et l'année qui s'é- « coula ensuite est tellement sortie de ma mémoire « que j'ai oublié si elle a duré un jour ou un siècle. En « tout cas, je la passai seul, comme celles qui sont ve- « nues depuis, comme celles qui me restent peut-être « encore à subir sur la terre. Seulement, il y a un an, « je voulus secouer cet isolement qui m'était devenu « insupportable; je quittai Oxford pour Londres, et « peu après je me fis présenter dans deux ou trois « maisons où l'on recevait. J'y trouvai un grand plai- « sir, et malheureusement je fus trop long-temps avant « de m'en avouer la cause. Je vais vous la dire, milord, « bien que je tienne tout ce qui a rapport à ceci ren-

Digitized by Google

« fermé dans mon cœur comme dans un sanctuaire,
« je vais vous la dire. Il y avait là une jeune fille, je
« ne vous la dépeindrai pas, je vous la nommerai tout-
« à-l'heure, une jeune fille de seize ans, milord, un
« enfant, et sans m'en apercevoir cet enfant devint
« bientôt mon unique pensée ; sans aucun espoir, non
« pas de lui plaire, mais d'être remarqué par elle, je
« passais ma vie à la regarder, à l'entendre ! J'étais bien
« sûr qu'elle ne m'aimait pas, mais je me croyais aussi
« sûr qu'elle n'en aimait pas d'autre; au moins je la
« voyais si calme, et si inattentive au milieu des hom-
« mages dont elle était l'objet, que rien ne venait trou-
« bler la paix dont le seul son de sa voix remplissait
« mon âme, et je jouissais de chacun de ses mouve-
« mens, de chacune de ses paroles comme de quelque
« chose qui m'appartenait à moi seul, car je savais
« bien qu'entre tous les jeunes gens empressés autour
« d'elle, moi seul je l'aimais comme elle devait être
« aimée. J'arrive à la fin, milord; un soir deux jeunes
« gens causaient devant moi; elle était là, et je n'é-
« coutais qu'elle, même quand elle se taisait. Cepen-
« dant, son nom, prononcé par eux, me rendit at-
« tentif; ils m'apprirent ce dont je me suis assuré de-
« puis, ce qui fait que je quitte pour jamais l'Angle-
« terre. Miss Henriette Weyland sera demain votre
« femme. Hélas! milord, ne croyez pas qu'un senti-

Digitized by Google

« ment d'amertume ou d'envie soit entré dans mon « cœur à cette nouvelle. Jamais l'idée d'attacher mon « triste sort à celui d'une femme qui pourrait vivre « heureuse sans moi ne m'est venue ; plus j'ai aimé « celle-là, moins j'aurais voulu d'elle ce sacrifice; mais « au moment de quitter le pays qu'elle habite pour n'y « plus revenir, je m'adresse à votre cœur qui doit être « confiant, car il est loyal; qui doit être indulgent, « car il est heureux, pour en obtenir une grâce inesti- « mable, le seul doux souvenir de ma vie passée, « la seule consolation de ma vie à venir.

« Je me souviens que miss Henriette avait souvent « au cou une petite croix d'or qu'elle faisait tourner « dans ses doigts sans y songer, et que j'aurais donné « ma vie pour posséder cette croix. Je la donnerais « encore bien mieux aujourd'hui que le seul lien qui « m'y rattachât encore est rompu. Si votre âme hono- « rable et sensible veut bien donner une pensée à « l'exilé qui pleure sa famille, sa patrie et son amour; « si la demande que je vous fais inspire à l'amant quel- « que compassion, à l'homme quelque sympathie, « alors écrivez-moi quel jour et en quel lieu je puis « aller serrer la main qui aura soulagé et rafraîchi « une blessure inguérissable; et maintenant que tou- « tes les bénédictions du ciel descendent sur votre « mariage ; adieu. « Comte DE VAL D'OISSY. »

Digitized by Google

Arthur replia lentement la lettre, et se mit à se promener dans la chambre, la tête baissée, les bras croisés sur sa poitrine. De temps en temps il s'arrêtait devant la fenêtre, et il regardait, sans les voir, ses chevaux qui piaffaient dans la cour. Il reprit la lettre, et la lut une seconde fois.

« En honneur, s'écria-t-il en la jetant avec impatience sur la table, cet homme me charge d'une singulière commission. La première femme de chambre venue lui aurait rendu le même service, et il aurait évité à mon cœur de bien cruelles alternatives ; car, enfin, un amour si dévoué, si complet, ne se cache pas ainsi qu'il le pense, et puis les femmes aiment tant tout ce qui n'est pas naturel, tout ce qui n'arrive pas à tout le monde, que plus il a fait d'efforts pour le dissimuler à Henriette, et plus, peut-être, il a réussi à l'intéresser. Au surplus, je veux savoir à quoi m'en tenir avant de lui donner la réponse qu'il demande ; elle dépend tout entière de la conversation que je vais avoir avec miss Weyland. Si elle ne le connaît pas, oh ! alors, je plaindrai sincèrement l'amour loyal qui ne s'est dévoilé qu'à moi, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour alléger le poids de ses souffrances ; mais si elle l'a remarqué, si elle l'aime, ajouta-t-il avec un geste de menace, qu'il craigne de venir la chercher ! Il réfléchit encore un instant :

Digitized by Google

Allons, reprit-il en soupirant, me voilà jaloux ! Il descendit et sauta lestement dans sa voiture ; puis il écrivit au crayon, sur le revers d'une de ses cartes de visite : A onze heures du soir, demain, avenue de Glennaker.

« Voilà la réponse, dit-il à son valet de chambre, partons maintenant. »

En arrivant chez son père, lord Arthur fut assailli de questions sur sa préoccupation et sur sa tristesse, qui étaient, en effet, fort grandes ; enfin, voulant connaître le plus tôt possible la vérité de la bouche même de sa cousine, il songea à accomplir la résolution qu'il avait formée de la questionner, sans cependant lui dire le secret du comte, qu'il regardait comme un dépôt sacré ; mais de manière à juger, par l'embarras de sa réponse, de l'effet qu'avait produit sur elle cet amour silencieux.

Il lui demanda donc avec instance un moment d'entretien, et elle, toute ravie du prix qu'il semblait y attacher, et de l'importance que cela devait nécessairement lui donner à elle-même, s'empressa de se rendre à son désir.

Digitized by Google

III.

Le premier tête-à-tête.

Le jeune lord referma sur lui la porte du salon, et conduisit silencieusement sa jolie fiancée jusqu'à un canapé où il lui demanda la permission de prendre place à côté d'elle. Lorsqu'il fut assis, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, absorbé par une rêverie profonde. Miss Henriette se mordit les lèvres pour retenir un éclat de rire tout prêt à lui échapper. Elle

Digitized by Google

appela à son aide tous les moyens imaginables pour soutenir avec sang-froid ce silence indéfini. Mais après avoir fait des nœuds aux quatre coins brodés de son mouchoir de poche, ôté et remis ses gants, joué avec ses bagues, renoué son tablier, l'impatience la gagna, elle se leva et se dirigea vers la porte.

Arthur se précipita au-devant d'elle pour l'empêcher de sortir.

« Hélas ! miss Henriette, lui dit-il, où voulez-vous donc aller ?

« — Mais j'allais chercher un livre, mon cousin, répondit-elle le plus sérieusement qu'elle put.

« — Pardon, miss, pardon. Cette fois j'ai eu tort, et j'ai bien mérité que vous vous raillez de moi. Mais si vous saviez, ajouta-t-il avec une véritable anxiété, quelle frayeur j'ai de votre impitoyable gaîté ! C'est que, voyez-vous, Henriette, ce que j'ai à vous demander est grave, et fait pour qu'on y pense.

« — En ce cas, milord, dit Henriette, vous n'avez pas besoin de vous déranger. Votre père est mon tuteur, et j'ai toujours entendu dire qu'une discussion sérieuse était beaucoup plus de sa compétence que de la mienne.

« — Mais, mon Dieu, ma cousine, reprit Arthur, ce n'est pas d'une affaire d'argent qu'il s'agit ici, c'est d'une affaire de cœur.

Digitized by Google

« — Eh! bien, je vous jure, mon cousin, que mon tuteur a fort bon cœur, dit l'impassible jeune fille.

« — Il faut y renoncer, s'écria tristement Arthur! Impossible d'obtenir une réponse raisonnable.

« — Allons, allons, ne grondez pas, dit-elle en le prenant par la main, et en le reconduisant à la place qu'il venait de quitter. J'aime encore mieux être raisonnable que de vous voir mécontent. Et puis, d'ailleurs, quand vous avez l'air triste comme cela, je n'ai plus du tout envie de rire. Allons, venez. » Et, résignée à l'entendre, elle s'assit et écouta.

« — Si mon bonheur seul dépendait de ce que j'ai à vous demander, Henriette, dit le jeune lord, je me garderais bien de troubler l'heureuse paix qui vous environne, par une préoccupation, par un ennui, fût-il plus court encore que celui-ci. Mais demain votre bonheur et le mien seront joints à jamais, et auparavant je veux être sûr et savoir de vous même, qu'en demandant votre main, je n'ai pas détruit quelque vague désir d'une autre destinée, quelque espoir peut-être impossible à réaliser, mais qui pour moi, cependant, deviendrait sacré, et qui vous ferait regarder le passé avec regret, l'avenir avec effroi. Enfin, vous savez assez, miss, combien je vous aime, pour que je ne craigne pas de vous dire que je vous céderais sans murmure à un autre, si un autre, plus heureux,

Digitized by Google

était préféré par vous. J'en mourrais peut-être; mais ceci ne regarde que moi, ajouta-t-il avec un triste sourire.

« — On a vraiment bien raison de dire, milord, s'écria Henriette, que les femmes sont adroites et dissimulées. Voilà, sans reproche, six mois que vous avez la bonté de vous occupper de moi d'une manière particulière, et dix-sept ans bientôt que nous occupons la même maison; eh bien, j'ai mis pendant tout ce temps-là assez de retenue dans ma conduite et dans mes paroles, pour que vous ne croyiez pas inutile de me demander aujourd'hui, aujourd'hui qui est la veille de demain, mon cousin, ajouta-t-elle avec reproche, si c'est vous que j'aime bien décidément, ou si, victime infortunée, je me laisse traîner à l'autel par des parens barbares, avec un autre amour dans le cœur, amour discret et silencieux s'il en fût, car je suppose que l'objet en est jusqu'à présent ignoré de tout le monde. Vous me flattez, mylord; mon histoire est loin d'être aussi intéressante; je crois fermement que vous m'aimez, et, quoi que vous en disiez, je suis parfaitement sûre que je vous aime; nous nous marions demain, je ne regrette personne, et personne ne me regrette. Vous voyez bien que tout cela est si simple que c'en est trivial; pas le plus petit épisode romanesque, pas le moindre désespoir jaloux. En vérité,

Digitized by Google

Arthur, maintenant que vous m'en avez donné l'idée, j'en éprouve une espèce de mortification.

« — Consolez-vous, Henriette, interrompit Arthur, rien ne manquera à la fête.

« — J'en suis persuadée, repartit-elle sans faire attention au sourire mélancolique qui accompagnait ces paroles, car tout chante et tout s'épanouit dans mon âme. Je suis seulement fâchée, dit-elle d'un ton un peu piqué, que vous ayez choisi ce moment-là pour avoir l'air si triste!

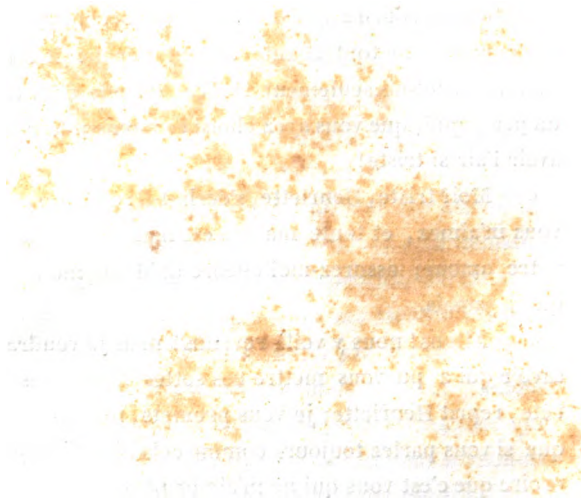
« — Moi? triste, Henriette, s'écria-t-il; oh! non, car vous m'aimez, et toute ma vie est maintenant dans votre amour; assurez-moi encore qu'il ne me manquera jamais.

« — Allons! nous y voilà revenus! mais je voudrais savoir qui a pu vous mettre ces sottes idées dans la tête, reprit Henriette; je vous promets, mon cousin, que si vous parlez toujours comme cela, je finirai par croire que c'est vous qui ne m'aimez plus.

« — Vous me fermez la bouche, et vous avez raison, dit Arthur; au fait, n'en parlons plus et surtout, n'y pensons plus. »

Il lui baisa la main; et ils retournèrent auprès de lord Glennaker.

Digitized by Google



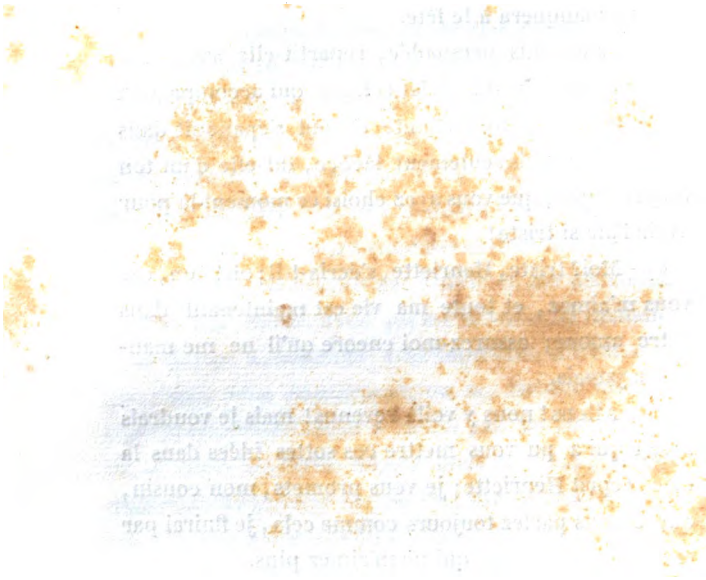
Digitized by Google

IV.

Un jour de noce.

Le lendemain on fut sur pied de bonne heure au château. C'est qu'il ne s'agissait rien moins que d'une toilette de mariée, chose importante entre toutes celles du même genre, et dont la pensée et les apprêts empêchèrent bien probablement les femmes de miss Henriette Weyland de dormir, si ce n'est miss Henriette elle-même. Enfin, un coiffeur parti en poste de

Digitized by Google



Digitized by Google

IV.

Un jour de noce.

Le lendemain on fut sur pied de bonne heure au château. C'est qu'il ne s'agissait rien moins que d'une toilette de mariée, chose importante entre toutes celles du même genre, et dont la pensée et les apprêts empêchèrent bien probablement les femmes de miss Henriette Weyland de dormir, si ce n'est miss Henriette elle-même. Enfin, un coiffeur parti en poste de

Digitized by Google

Londres arriva, et ce fut déjà un grand souci de moins pour toutes les têtes féminines de Glennaker, qui se seraient, au moral et au physique, fort mal trouvées de l'absence de cet artiste distingué. Elles l'attendaient avec d'autant plus d'impatience que la voiture qui le conduisait était aussi chargée des présens de noce de lord Arthur, et que certainement si leur jeune amie se fût mariée avant l'arrivée de la corbeille, les jeunes filles du château n'auraient jamais voulu croire à la légitimité de son mariage. Aussi, bien des yeux curieux suivirent les domestiques qui la transportaient dans l'appartement de la jeune fiancée, et bientôt après, une nuée de petites personnes en bonnets du matin et en peignoirs blancs assaillirent la pauvre Henriette, et s'emparèrent de toutes ses parures avant même qu'elle eût eu le temps de les regarder à son aise.

« Allons, allons, milady ! disaient-elles toutes ensemble ; essayez donc un peu ceci, et puis encore cela. — Vraiment, ma chère, les diamans vous iront à merveille. — Otez bien vite cette petite vilaine croix que vous avez au cou, que nous puissions juger d'avance de l'effet que vous allez produire.

Et, en disant cela, elles arrachaient, à qui mieux mieux, le ruban noir auquel était suspendue la petite croix si fort humiliée. Elle alla rouler sous les pieds de sa jeune maîtresse, étourdie de tout ce bruit,

Digitized by Google

éblouie de toutes ces richesses, et elle y resta, car personne ne songea à la relever.

Enfin, lorsqu'on eut bien tout regardé, tout admiré, que les cachemires furent dépliés, les bijoux sur les fauteuils, les dentelles dans les écrins, et les écrins par terre, on songea à se parer; car, malgré l'usage de tous les temps et de tous les pays, la mariée était prête avant tout le monde. Lorsqu'elle fut seule, elle s'assit sur un fauteuil, le seul où l'on n'eut pas dérangé quelque chose; elle posa ses petits pieds couverts de satin blanc sur un tabouret, et, après s'être amusée assez long-temps à contrarier les dessins de la tapisserie en les tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, elle soupira, car elle commençait à s'ennuyer profondément.

Un domestique ouvrit la porte et demanda si miss Henriette pouvait recevoir lord Arthur?

« Vraiment oui! dit-elle avec empressement, » et elle se leva aussi vite que les nombreuses garnitures dont elle était entourée voulurent bien le lui permettre.

Arthur entra. Sa noble et charmante figure était encore embellie par l'air de bonheur qui y était empreint; il salua miss Henriette, et sourit en voyant le désordre effroyable qui régnait autour d'elle. La jeune fille s'en aperçut.

Digitized by Google

« N'allez pas croire, milord; s'écria-t-elle, que c'est moi toute seule, qui.....

— « Oh! je vous jure, miss, imterrompit Arthur en éclatant de rire, que l'idée ne m'en est même pas venue. Avec la meilleure volonté du monde, il vous eût été impossible d'exécuter tout cela sans un secours considérable. Quel massacre! ajouta-t-il en braquant son lorgnon tout autour de la chambre, à la grande mortification de sa future. Oh! Henriette, reprit-il avec chagrin, la petite croix d'or aussi! les innocens avec les coupables! Vous méritez de ne plus jamais la revoir, et je vous dis, moi, que vous ne la verrez plus.

En disant cela, moitié sérieusement, moitié plaisantant, il la ramassa et la mit dans sa poitrine. Henriette ne s'y opposa pas, car elle sentait ses torts, et elle aimait autant que la conversation prît une autre tournure.

Au même instant, lord Glennaker entra, et dit à son fils :

« Eh bien! Arthur, vous n'avez donc pas prévenu ma fille que nous l'attendions pour partir ?

« — Pardon, mon père, répondit le jeune homme, c'est que j'ai été distrait.....

« — Je le conçois, interrompit galamment lord Glennaker en regardant Henriette, et en lui offrant la main pour descendre l'escalier; mais cependant il

Digitized by Google

faut penser que l'heure est déjà sonnée, et que votre vieux père est debout, ce qui ne convient ni à lui ni à sa goutte. Demain, ajouta-t-il en souriant et en hochant sa belle tête blanche, demain que j'aurai une jeune fille pour me soutenir et pour m'appuyer, ce sera tout différent. Mais, pour que ce soit ma fille demain, il faut que nous allions aujourd'hui la faire faire votre femme.

Toutes les voitures partirent au galop.

Digitized by Google

Digitized by Google

V.

Deux rivaux.

Le soir est venu. Tandis que la jeune épousée est allée échanger sa parure du matin pour une toilette plus légère, les salons se remplissent, les jardins s'illuminent ; malgré la pluie qui tombe, malgré la brume qui couvre la terre, la nuit est devenue transparente à Glennaker.

On a commencé à danser, et le bruit de la musique se mêle au bruit du vent. Lord Arthur qui, pendant

Digitized by Google

toute cette journée, semble avoir retrouvé la gaîté qui lui est naturelle, est, depuis quelques instans, triste et préoccupé. On attribue ce changement à l'absence de miss Henriette que la coquetterie retient chez elle plus long-temps qu'il ne serait nécessaire.

Elle entre enfin ; et le murmure flatteur qui accueille son arrivée ne lui permet pas de douter que son miroir n'ait eu raison en lui disant qu'il ne l'avait jamais vue aussi jolie. Une foule d'admirateurs empressés briguent la faveur de danser avec elle ; et, avant de leur répondre, elle ne peut s'empêcher de regarder avec inquiétude si lord Arthur seul ne songera pas à venir faire valoir ses droits ; mais lord Arthur a les yeux imperturbablement fixés sur la pendule, et paraît avoir oublié tout ce qui l'entoure.

Cependant, le mouvement et le bruit qu'amène avec elle l'anglaise qui va commencer, le rappellent à lui ; il se souvient que celle-ci lui était destinée, et, tout confus de sa distraction, il demande humblement pardon de l'avoir laissée prendre à un autre.

Miss Henriette pardonne en faisant un peu la moue.

« Puis-je espérer, miss Henriette, dit à demi-voix Arthur, que, malgré tous mes torts, vous serez encore assez miséricordieuse pour ne pas m'oublier.... .

« — Comme vous venez de m'oublier, n'est-il pas vrai ? interrompit Henriette un peu piquée ; oh ! soyez

Digitized by Google

tranquille ; après que j'aurai dansé avec ces messieurs, dit-elle en montrant à Arthur sept ou huit jeunes gens qui le saluèrent gravement en signe d'affirmation, tout de suite après, je danserai avec vous.

« — Bien ! ma fille, dit lord Glennaker qui se promenait dans le salon, bien ! il faut les remettre à leur place ces beaux jeunes gens. Il paraît, mon cher Arthur, ajouta-t-il en s'adressant à son fils, que pour le moment la vôtre est prise ; allons, cela pourra vous servir de leçon pour une autre fois. »

On rit : Arthur essaya de rire aussi ; puis il parvint à se faire jour à travers la foule, sortit du salon et descendit précipitamment l'escalier, au bas duquel son domestique l'attendait, un manteau sur le bras.

« J'imagine, dit Tomy en voyant arriver son maître, que Milord ne sait pas qu'il pleut à verse.

« — Si, Tomy, je le sais. Mais rassurez-vous, dit le jeune lord en souriant, vous ne m'accompagnerez pas. » Et, s'étant enveloppé de son manteau, il ouvrit la porte pour sortir.

« Votre seigneurie a oublié quelque chose ? reprit le vieux domestique en voyant que lord Arthur hésitait.

« — Oui, vraiment, » répondit celui-ci ; et, sans donner à Tomy le temps de lui demander ses ordres, il remonta quatre à quatre l'escalier qui conduisait à son appartement.

Digitized by Google

Il alla à tâtons jusqu'à l'endroit où se trouvait son lit, et, ayant soulevé le rideau, il décrocha une épée qu'il cacha sous son manteau.

« Au fait, c'est peut-être quelque trahison, se dit-il à lui-même, et la prudence ne coûte rien, quoique ce ne soit pas ordinairement là ma maxime. »

Il regagna alors la porte qui conduisait dans le parc; et se mit à affronter avec courage la pluie qui lui fouettait la figure et le brouillard qui l'aveuglait.

Enfin, le jeune lord s'arrêta, se demandant comment il pourrait faire pour découvrir ce qu'il cherchait, au milieu des affreuses ténèbres dont il était environné, lorsqu'une voix dit tout près de son oreille : « N'est-ce pas moi que vous attendez? lord Arthur Glennaker,

« — Ma foi! cela doit être, répondit Arthur; car je ne suppose pas que l'idée vienne à deux personnes de venir se promener ici par le temps qu'il fait! au surplus, est-ce vous, M. le comte, dont j'ai reçu hier la lettre que voici?

« — Oui, oui, milord, dit l'étranger en repoussant doucement le papier que lui tendait le jeune homme; je n'ai pas pour habitude de désavouer ce que j'ai fait, même lorsque je l'ai conçu dans un moment de désespoir et de folie comme ceci; mais j'ai réfléchi depuis que cette lettre, loyalement écrite et loyale-

Digitized by Google

ment pensée, je vous jure, pouvait cependant avoir blessé la susceptibilité d'un noble cœur, et j'ai apporté avec moi, ajouta-t-il en tirant une épée de dessous son manteau, de quoi vous rendre raison, si vous l'exigez, milord.

« — Parbleu! M. le comte, s'écria Arthur en découvrant aussi la sienne, on ne croirait pas que c'est partie improvisée; mais, écoutez-moi, reprit-il gravement, je ne viens pas pour me battre avec vous; car je ne suis point offensé, car je vous ai compris, car je vous plains. Si tout l'intérêt qu'un homme est capable de donner à un autre homme peut être de quelque allégement à vos douleurs, croyez, M. le comte, que le mien vous accompagnera partout, comme mon estime.

« — Merci, milord, dit le comte en lui serrant la main avec force, merci! Vos consolations sont un baume qui tombe sur ce pauvre cœur si déchiré aujourd'hui, et qui aurait pourtant été si reconnaissant de peu de chose, si heureux de ce qui n'aurait pas fait le bonheur d'un autre. Oh! vous ne sauriez croire, milord, combien je suis soulagé de penser que je n'emporterai pas avec moi la haine du seul homme qui m'intéresse maintenant sur la terre.

« — Que parlez-vous de haine? M. le comte; mais il me semble, au contraire, que, sans la circonstance

Digitized by Google

si pénible pour vous, qui nous rapproche un instant pour nous séparer à jamais, nous devions nous connaître et nous aimer; car, je vous avouerai même que votre chagrin a éveillé un écho si fraternel dans mon âme, que je ne me sens presque pas le courage d'être jaloux de vous.

« — Bon Dieu, milord, jaloux de moi ! jaloux de celui qu'elle n'a pas vu, dont le nom n'est peut-être jamais parvenu à son oreille ! Jaloux de celui qui l'a aimée, qui part et qui mourra sans qu'elle connaisse jamais son amour, son départ et sa mort ! En vérité, vous n'êtes pas jaloux de cet homme, vous qu'elle aime, vous qu'elle a choisi, vous qu'elle attend ! Oh ! vous vous raillez de moi, milord !

« — Pardon, s'écria Arthur, pardon ; il est vrai que j'oubliais près de vous que je porte un habit de bal sous mon manteau, et que ces chants qu'on entend d'ici célèbrent mon mariage avec une femme qui vous fut chère, ajouta-t-il à demi-voix et en hésitant.

« — Bien, milord, bien; oui, dites qu'elle me fut chère. Lady Arthur Glennaker n'est plus, en effet, pour moi que l'épouse sainte et sacrée d'un homme que je révère autant qu'elle, et miss Henriette Weyland que j'aimais tant, qui était tout pour moi, est remontée au ciel ; elle est morte, milord ! c'est pourquoi je pleure ! »

Digitized by Google

Il se jeta dans les bras d'Arthur, et y pleura amèrement.

« Allons, du courage, M. le comte, dit celui-ci ; je ne suis pas une femme, je ne sais pas les paroles qui consolent et qui arrêtent les larmes ; mais tenez, continua-t-il avec émotion et en passant avec quelque regret au cou du pauvre affligé la croix qu'il avait prise à Henriette ; voici qui sera peut-être plus habile que moi ; je m'estime heureux de pouvoir vous faire ce sacrifice. Il soupirait ; le comte jeta avec transport ses bras autour de lui. Que toutes les grâces du ciel descendent sur vous, Arthur, s'écria-t-il ; sur vous qui, au milieu des enivremens de votre bonheur, de votre amour, n'avez point oublié celui qui souffre et qui pleure. Ses vœux et sa reconnaissance vous suivront où qu'il meure, où que vous viviez. Promettez-moi de conserver un souvenir au malheureux qui n'aura, pour adoucir sa misère, d'autre pensée que la vôtre. Et maintenant, adieu pour toujours, milord ; demain, adieu pour toujours à l'Angleterre.

« — Puis-je savoir, M. le comte, dit Arthur en lui tendant la main, dans quel pays je vais avoir un ami ?

« — Je ne sais, Arthur, reprit le comte ; je crois qu'on m'a dit que demain un bâtiment mettait à la voile, et lorsque je serai embarqué, il sera temps,

Digitized by Google

je pense, de m'informer de sa destination. Il n'y a qu'un pays qui vaille mieux que les autres, c'est le pays natal ; celui-là m'est défendu, ajouta-t-il avec un soupir. Séparons-nous, maintenant; car je m'en veux de vous avoir retenu si long-temps.

« — Adieu donc, dit Arthur en se jetant dans ses bras.

« — Adieu, dit le comte en disparaissant derrière les arbres. Lorsqu'Arthur eut tout-à-fait cessé de l'apercevoir, il entendit encore : Milord, je suis à vous, à la vie, à la mort ! Puis le retentissement sonore des éperons sur le pavé de l'avenue, et puis, plus rien. »

Digitized by Google

VI.

Le départ.

Deux ans s'étaient passés depuis le mariage d'Arthur, et celui-ci ne gardait plus qu'un souvenir bien distrait à l'homme qui l'avait intéressé un jour. Quelques émigrés commençaient alors à rentrer en France, et lord Arthur aimait à penser que le comte de Val d'Oissy, las d'un exil devenu volontaire, s'empresserait d'aller retrouver, sinon une famille, du moins

Digitized by Google

quelques amitiés d'enfance, et ce sont les meilleures, puis peut-être aussi quelques débris de la fortune qui lui avait été enlevée. Lorsqu'il se fut dit quelquefois que cela était possible, il finit par croire que cela était sûr, et bientôt la mémoire de la triste entrevue qu'ils avaient eue ensemble le soir de ses noces s'éteignit tout-à-fait dans son cœur qu'Henriette occupait exclusivement : c'est qu'elle était devenue charmante. La grâce un peu capricieuse de la jeune fille avait fait place à l'aisance élégante de la femme, de la femme aimée et sûre de plaire, qui sait que toutes ses paroles sont entendues et caressées d'avance par celui qu'elle a choisi, et rien ne donne de l'assurance comme le bonheur ; les gens très-timides sont presque toujours les gens très-malheureux.

Les fêtes se succédaient au château de Glennaker, lorsqu'un événement, auquel Henriette n'avait jamais songé, vint tout-à-coup changer pour elle cette vie d'enchantemens en solitude profonde et douloureuse.

Lord Weyland, dont toute la fortune était aux Indes, avait été forcé, pour en empêcher le désastre complet, d'aller s'y établir et d'en surveiller lui-même la direction.

Sa femme, qui n'avait pas voulu le quitter, était morte peu après son arrivée à Calcutta, en donnant le jour à Henriette. Lord Weyland, au désespoir, n'avait

Digitized by Google

pas hésité à emporter loin de ce climat, qui venait de lui ravir ce qu'il aimait le mieux au monde, sa fille, seul lien qui l'attachât encore à la vie; et, après avoir mis à la tête de sa maison un homme du pays, qui avait toute sa confiance, il était revenu en Angleterre. A l'heure de la mort, il légua son enfant aux soins de lord Glennaker, qui l'aimait déjà comme le sien, et dont tous les vœux furent comblés le jour où il vit Henriette la femme de son fils. C'était lui qui, comme tuteur de miss Weyland, entretenait une correspondance avec Williams Knigt, son intendant; et ce fut à lui qu'on annonça la fin de cet honnête homme.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le jeune ménage, car on mandait en même temps à lord Glennaker, que les longues souffrances qui avaient précédé la mort de Williams l'avaient empêché d'exercer sa surveillance accoutumée dans la mission qui lui avait été confiée, et que l'œil du maître était devenu plus indispensable que jamais à la conservation de la fortune de sa pupille.

Malgré tout ce qui en coûtait au cœur de lord Arthur, malgré les prières et les supplications de sa femme, il fut décidé qu'il partirait, et qu'il partirait sans elle. L'idée de la conduire dans le pays qui avait coûté la vie à sa mère, pour l'y voir peut-être mourir de la même manière, le rendit inexorable.

Digitized by Google

« Ne sommes-nous pas assez riches sans cela? disait quelquefois dans son chagrin la pauvre Henriette à son mari; et si nous n'avions plus rien à démêler avec cette affreuse contrée que je hais, en serions-nous moins heureux? Arthur, m'en aimeriez-vous moins? Oh! je vous le dis, l'incendie qui aurait détruit et emporté tout ce que je possède là-bas serait mille fois béni par moi, et puis j'ai je ne sais quel vague pressentiment qui me dit que si vous partez, le temps de notre séparation sera marqué par quelque événement sinistre. Si pendant votre absence j'allais mourir ici sans vous, ou vous là-bas sans moi? Si cette séparation devait être éternelle? On n'ose pas penser à cela, Arthur, car c'est affreux!

Arthur, aussi malheureux qu'elle, cherchait pourtant à la rassurer de son mieux, à lui dissimuler tout ce qu'il éprouvait de pénible en songeant que bientôt la mer, la grande mer serait entre eux. Et les apprêts du départ se faisaient dans l'ombre, aussi loin d'Henriette et aussi secrètement que possible. Mais on avait beau faire, elle-même avait beau éviter avec soin tout ce qui pouvait l'instruire; cette pensée cruelle qui s'était emparé de son cœur, et qu'elle ne pouvait chasser, lui avait ravi tout bonheur, toute tranquillité. Seulement, le matin quand elle apercevait Arthur, et que son doux regard, en cherchant à lire avec une in-

Digitized by Google

quiète avidité ce qui se passait dans son âme, parvenait avec peine à ramener un sourire sur la figure, naguère si constamment rayonnante, du jeune homme, elle se disait en soupirant : Dieu soit loué, ce n'est pas encore pour aujourd'hui !

Enfin, il arriva ce jour où Arthur ne sourit plus, où la pauvre femme, désolée, pendue au cou de son mari, qui n'avait pas la force de s'arracher de ses bras, pleurant, maudissant le voyage, bénissant le voyageur, tomba demi-morte sur les genoux de son vieux beau-père, qui oubliait son propre chagrin pour pleurer du sien avec elle.

Arthur s'arma alors de courage, et après avoir encore une fois serré contre son cœur sa femme évanouie, il s'éloigna en gémissant, craignant et espérant à chaque pas de la voir se précipiter pour le retenir.

« Je vous la recommande, mon père, avait-il dit en partant, et le vieillard lui avait répondu par un signe et par un regard.

Lorsque le jeune lord fut parti, il entoura Henriette de tous les soins et de toute la tendresse paternelle. Mais aussitôt qu'elle eut recouvré assez de connaissance pour se souvenir de tout ce qu'elle avait oublié un moment, elle courut à la fenêtre malgré les prières de lord Glennaker, qui cherchait en vain à la retenir, puis après avoir suivi des yeux, dans un

Digitized by Google

morne silence, la voiture qui lui emportait tout son bonheur, elle poussa un grand cri et se laissa tomber sur ses genoux en s'écriant : Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est pour toujours.

Digitized by Google

VII.

Dix ans après.

Ce n'était pas pour toujours. Les heures, les mois de l'absence passent bien lentement; mais enfin ils passent, le terme arrive, et alors quelle joie! quelle fête! Nous n'essaierons pas de décrire ce qui se passa dans le cœur d'Henriette et d'Arthur lorsqu'après une année de séparation ils se retrouvèrent. L'âme a des ravissemens secrets qui semblent venir du ciel, et

Digitized by Google

qu'un petit nombre comprennent ; il faut les tenir précieusement renfermés en soi-même ; car l'air et la lumière leur font perdre leurs plus doux parfums.

Nous allons laisser derrière nous dix années qui emportèrent chacune avec elles quelque rayon de la beauté et de la jeunesse de Lady Glennaker, mais sans altérer en rien l'attachement que son mari lui portait, et qui, pour avoir pris plus de racines avec l'âge, n'en était devenu ni moins tendre ni moins doux. Lord Glennaker était mort dans cet intervalle, et Arthur était pair d'Angleterre.

Un soir, c'était en novembre 1810, la neige tombait avec force contre les carreaux d'un petit salon de musique bien clos, bien chaud, égayé par un feu pétillant et clair qui se mirait dans tous les meubles et sur toutes les dorures. Henriette était à son piano et chantait, tandis qu'Arthur, étendu sur un canapé, jetait, en l'écoutant, un regard distrait sur le journal du matin : tout-à-coup il s'écria :

« 9 novembre ! Est-il vrai, Henriette, que c'est aujourd'hui le 9 novembre ?

Sans doute, mon ami, répondit sa femme, surprise et un peu contrariée d'avoir été interrompue au milieu d'une romance sur l'effet de laquelle elle comptait.

« — Alors, Henriette, reprit-il en posant tristement le journal sur la table, ne chantez plus, je vous prie,

Digitized by Google

car ce jour est pour moi un lugubre anniversaire, et j'ai à me reprocher cruellement de n'y avoir pas songé plus tôt. J'avais depuis long-temps laissé dormir cette fatale histoire; il est temps cependant que la volonté du mourant soit accomplie. Venez, venez vous asseoir auprès de moi, et prenez votre ouvrage; car, pendant ce long récit qu'il faut que je vous fasse, vous serez peut-être souvent obligée d'y cacher votre embarras, même à moi, Henriette, surtout à moi, devrais-je dire. L'innocence a aussi sa rougeur et sa honte, ajouta-t-il en lui serrant les mains dans les siennes.

« — Je ne comprends vraiment pas ce que vous voulez dire, Arthur, dit sa femme étonnée et inquiète.

« — Vous le saurez tout-à-l'heure, reprit Arthur; mais, d'abord, pardonnez-moi d'avoir eu jusqu'à aujourd'hui un secret pour vous, un secret qui pourtant vous appartient autant qu'à moi. Je vous aime tant, mon Henriette, qu'il me semblait, en vous demandant une pensée d'intérêt et d'affection pour un autre, dérober une pensée à notre amour. Ce sont de folles idées, vous savez bien, qui me passent quelquefois par la tête; mais vous êtes indulgente et bonne comme un ange, et vous ne me les reprochez pas. Asseyez-vous là, tout près de moi, et, tandis que vous travaillerez, moi je vous raconterai une triste chose qui m'arriva aux Indes.

Digitized by Google

« — Tout est donc triste aux Indes, » interrompit Henriette en soupirant.

Arthur se leva et prit dans un tiroir, dont il avait la clé, une boite et une lettre. Il ouvrit la boîte et en tira une petite croix d'or attachée à un ruban noir tout usé :

« Reconnaissez-vous ceci ? dit-il à sa femme.

« — Oh ! ma petite croix. Si je la reconnais ! si je suis contente de la retrouver ! Sa vue seule, mon ami, me rappelle le temps de nos amours, quand j'étais jeune fille et que vous me faisiez danser dans ce vieux salon de Glennaker, qui est si triste, et que je trouvais si gai !

« — Il faut vraiment du courage, se dit en lui-même Arthur, pour consentir à ce qu'un autre souvenir vienne prendre la place de celui-là. » Puis il passa la main sur son front et dit avec force, mais en tremblant : « Lisez cette lettre, Henriette ! »

Henriette prit la lettre des mains de son mari, la lut en le regardant de temps en temps pour savoir si elle devait continuer jusqu'à la fin ; puis enfin, lorsqu'elle eut achevé sa lecture, elle la rendit à Arthur, sans rien dire, mais non sans une émotion visible.

«Eh bien ! mon amie, qu'eussiez-vous fait à ma place ? demanda-t-il.

« — Je ne sais, répondit-elle. Nos devoirs, à nous

Digitized by Google

autres femmes, nous font marcher dans un si étroit chemin, qu'il nous est difficile de comprendre la manière dont nous agirions si nous avions, comme vous, liberté pleine et entière ; cependant il me semble que j'aurais fait ce que vous avez fait.

« — Et qui vous l'a appris ? s'écria Arthur avec étonnement.

« — Je vous connais assez pour le deviner, reprit sa femme. Cette lettre vous a touché, je le conçois, d'ailleurs une idée un peu étrange n'a rien qui vous déplaise, mon cher Arthur, et c'est à ce jeune inconnu que vous songiez lorsque vous m'avez pris ma croix. Je ne vous en fais pas un reproche, aujourd'hui moins que jamais, puisque je la retrouve ; mais, au fait, par quel hasard est-elle revenue dans vos mains ?»

Arthur soupira et dit : « Voilà ce que je vous ai prié d'entendre.

« — Il faut que vous sachiez, mon Henriette, que je me trouvai bien seul et bien affligé à mon arrivée à Calcutta. Jusque-là, cette vie de vaisseau, tout uniforme qu'elle est, m'avait aidé, par sa nouveauté pour moi, à supporter plus patiemment une séparation insupportable. J'avais trouvé à bord quelques personnes dont le visage et le nom m'étaient déjà connus, et leur conversation m'était devenue une distraction agréable. Mais une fois débarqué, chacun

Digitized by Google

reprit le chemin de ses affaires ; car tous mes compagnons de voyage retrouvaient là une famille, ou des amis, ou des intérêts ; et moi je demeurai isolé et triste, ignorant absolument en quoi consistaient les devoirs que j'avais à remplir. Vous savez que j'ai toujours eu en horreur les calculs, les études qu'il faut faire quand on est riche, et qu'on veut rester riche ou qu'on veut le devenir ; aussi, vous pouvez avoir une idée de mon embarras au milieu des gens d'affaires auxquels on m'avait adressé. Je tremblais à chaque mot de laisser percer mon ignorance de manière à les en faire profiter. Enfin, j'étais malheureux, je vous jure, et je regrettais sincèrement d'avoir été si indocile et si inattentif aux leçons et aux conseils de mon père.

« Chaque soir j'allais reposer mes ennuis de la journée et mon chagrin de tous les jours sur le bord de la mer. La promenade était silencieuse et déserte, et je ne tardai pas à remarquer un jeune homme qui ne manquait jamais à y venir à la même heure et au même endroit que moi. Il avait l'air souffrant et abattu, mais il était beau cependant, et il m'était impossible de ne pas le regarder avec intérêt toutes les fois que je le rencontrais. Il répondait ordinairement à mon regard par un sourire mélancolique qui allait vraiment droit à mon cœur : en un mot, ce jeune

Digitized by Google

homme me plaisait étrangement. Un soir qu'il avait fait une chaleur étouffante, j'eus la fantaisie de m'aller baigner là précisément où je me promenais habituellement. J'ai su nager autrefois, et très-bien nager, à ce qu'on m'assurait ; aussi, sur la foi de ma réputation, quoique la mer devînt grosse, j'y restai avec toute sorte de sécurité. Je ne voulais pas d'abord m'éloigner du bord ; mais bientôt une lame vint qui m'entraîna ; je perdis la tête, et le flot me couvrit. Lorsque je revins à moi, j'étais dans les bras du jeune homme dont je viens de vous parler ; ses habits et ses cheveux ruisselaient : c'était lui qui m'avait sauvé.

« — Oh que je l'aime ! s'écria Henriette, et où est il maintenant ?

« — Où il est ? dit Arthur en tressaillant. Vous le saurez tout-à-l'heure, Henriette, mais laissez-moi achever. Je lui ai promis avant de le quitter que vous sauriez tout cela un jour.

« — Continuez, milord, reprit Henriette, je ne vous interromprai plus.

« — Vous dire l'effet que produisit sur moi sa voix, aux premiers mots qu'il m'adressa, serait impossible. C'était je ne sais quoi de grave et de doux à-la-fois qu'il me semblait avoir déjà entendu quelque part. Et cependant j'étais bien sûr de ne l'avoir jamais vu avant notre rencontre à Calcutta, car il avait de ces

Digitized by Google

traits qu'on n'oublie pas. Vous comprendrez sans peine que de ce jour-là nous devînmes inséparables. Son nom était Olivier, au moins on ne lui en connaissait pas d'autre. On croyait bien, généralement, que quelque mystère avait péniblement enveloppé son existence ; mais il était si bon, si indulgent pour tous ceux qui avaient quelque rapport avec lui, qu'on se serait fait scrupule de chercher à le découvrir. Quoique son ami, je ne fus pas plus indiscret que les autres, et je lui donnai toute ma confiance, sans exiger en rien qu'il m'accordât la sienne. Je lui parlai de vous, mon Henriette, du bonheur dont vous aviez rempli ma vie, il trouvait à tous ces détails d'un intérieur calme et pur un charme qui ne me surprenait pas. Il est si naturel de croire que ce qui fait le sujet de toutes vos pensées, est intarissable pour tous en intérêts, en émotions! Je lui racontai ce qui m'amenait à Calcutta, et il joignit ses efforts aux miens afin de terminer promptement des négociations dont je ne me serais jamais tiré sans lui.

« Je fais ceci pour vous et non pour moi, me disait-il souvent, car tout ce que j'ai connu de bonheur depuis bien des années, c'est votre vaisseau qui me l'a apporté, c'est votre vaisseau qui me l'emportera; mais vous direz à lady Glennaker que tout ce qui a été en mon pouvoir pour abréger une séparation qui doit lui

Digitized by Google

peser autant qu'à vous, je l'ai fait, et je suis sûr qu'elle sourira à mon nom !

« En effet, Henriette, grâce à lui, grâce à son infatigable affection, bientôt rien ne me retint plus là-bas. Je fis mes apprêts de départ, et j'attendis Olivier, qui m'avait promis de venir passer avec moi cette dernière journée. Il arriva.

« — Arthur, me dit-il en entrant, vous me rendrez bien un service d'ami avant de me quitter pour toujours ?

« — Tous ceux que je puis vous rendre, lui répondis-je, ne peuvent pas m'acquitter envers vous, même quand vous me demanderiez ma vie, car c'est la première chose que je vous ai due, et je vous en dois beaucoup d'autres depuis. Mais dites toujours, que voulez-vous de moi ?

« — Ce n'est pas de votre vie qu'il s'agit, Arthur, me dit-il en me serrant la main. C'est de la mienne, qui n'appartient à personne, qui n'intéresse personne ! que vous ! ajouta-t-il en reprenant la main que j'avais retirée avec humeur à ces derniers mots, c'est pour cela que c'est à vous que je m'adresse. En un mot je vais me battre, il me faut un témoin, voulez-vous m'en servir ?»

« Je le regardais, il souriait ; je lui fis signe que je consentais à le suivre, nous descendîmes ensemble.

Digitized by Google

« — A propos, me dit Olivier, en s'arrêtant au bas de l'escalier, il me faut deux témoins. Je vais, si vous le permettez, emmener votre valet de chambre, car je ne connais personne ici. Et il remonta en fredonnant. C'était la première fois que je l'entendais chanter.

« Lorsque nous fûmes en route, je lui demandai le nom de son adversaire et le sujet de la querelle, j'espérais encore qu'il serait possible d'éviter ce malheureux duel ; un funeste pressentiment me tourmentait ; tout, jusqu'à la gaîté inaccoutumée de mon ami, faisait naître en moi de tristes pensées.

« Il parut d'abord embarrassé de ma question, puis enfin il me répondit qu'il ignorait absolument à qui il allait avoir affaire, que l'homme qui l'avait offensé était, à ce qu'il pensait, étranger, et arrivé depuis peu à Calcutta, que quant à la discussion qu'ils avaient eue ensemble, il tenait à en conserver le motif secret, et me priait de ne pas insister davantage pour le savoir. Nous arrivâmes au lieu du rendez-vous. Son adversaire nous y attendait avec deux témoins. Olivier, du plus loin qu'il les aperçut, les salua:

« — Lord Arthur Glennaker, messieurs, dit-il en me présentant à eux. Je remarquai que l'homme qui allait se battre avec lui me regarda avec stupéfaction.

« Mon ami ajouta que j'avais bien voulu l'accompagner sans exiger de lui l'aveu de ce qui l'amenait sur

Digitized by Google

le terrain, et pendant qu'il m'en remerciait avec effusion, il me sembla encore que ces dernières paroles avaient rendu à cet homme toute son assurance. Nous mesurâmes les épées, nous plaçames les combattans à la distance convenue, puis ils commencèrent. J'avais conservé jusque-là assez de sang-froid pour m'apercevoir qu'Olivier se tirait avec bonheur des passes les plus périlleuses, mais tout-à-coup je vis l'épée de l'autre contre sa poitrine, ma vue se troubla et je ne distinguai plus rien. Seulement, je sentis quelque chose de lourd qui tombait sur moi, c'était le corps de mon ami ! Je rassemblai alors toutes mes forces, tout mon courage, et sans attendre le retour du malheureux qui l'avait blessé à mort, et qui avait couru avec ses deux témoins pour chercher du secours, nous chargeâmes, Tomy et moi, le pauvre Olivier sur nos épaules, et nous le transportâmes chez lui. Il demeurait heureusement près de là. Il avait tout-à-fait perdu connaissance, je le fis mettre sur son lit, et pendant que le bon Tomy était allé de toute la prestesse de ses vieilles jambes quérir le médecin le plus voisin, je voulus, en attendant ses soins plus efficaces que les miens, m'assurer de l'état de sa blessure.

« Quel fut mon étonnement, Henriette, lorsque je trouvai à son cou cette croix que vous tenez, cette croix que j'avais donnée au comte de Val-d'Oissy.

Digitized by Google

par une nuit brumeuse dans le parc de Glennaker. »

Henriette ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise, et laissa glisser la croix sur ses genoux, en pâlissant.

« Je le vois, mon amie, ce récit vous afflige, et ce qui me reste à vous dire encore est si pénible pour mon cœur, qu'au prix de bien des choses je voudrais en écarter le souvenir de ma mémoire. Cependant le dernier vœu d'un mourant a été que vous n'ignorassiez pas à jamais son amour et ses souffrances. C'est un dépôt que j'ai religieusement gardé tant que je ne me suis pas senti le courage d'accomplir tout-à-fait sa volonté, tant que la force m'a manqué pour vous parler d'un amour qui n'est pas le mien ; aujourd'hui enfin, quoi qu'il m'en coûte, je dois tenir ma promesse jusqu'au bout.

« Lorsque le comte Olivier revint à la vie, j'étais encore plongé dans l'étonnement où m'avait jeté cette croix qui se rattachait pour moi à de si doux, et maintenant de si tristes souvenirs, il devina ce qui se passait dans mon âme, et me tendit la main.

« Milord, me dit-il d'une voix affaiblie, je suis heureux de la rendre à vous, et à l'heure de la mort. Votre femme pourra la porter encore, car le cœur qu'elle a touché était pur et ne l'a point souillée, d'ailleurs, il sera froid et oublié depuis longtemps lorsque

Digitized by Google

vous la reverrez ! Donnez-la-moi, Arthur, que je la baise encore une fois, et lorsque vous la reprendrez tout-à-l'heure, après que je ne serai plus, n'oubliez pas de la laver car elle est toute pleine de sang.

« — Vous me pardonnez, n'est-ce pas, le mystère que j'ai gardé avec vous, Arthur; c'est que votre amitié m'était si précieuse, voyez-vous ! et j'avais si peur de la perdre en vous avouant mon nom ! Aujourd'hui il n'en est pas de même. Un homme qui va mourir a le droit de dire bien des choses, car il n'y plus d'offense là où il n'y a plus de vie. Ainsi, je vous le dis, milord, l'amour que je porte à miss Henriette s'éteindra avec moi sans s'affaiblir ; promettez-moi de lui dire un jour, dans bien des années si vous voulez, que pendant trois ans, je n'ai eu d'autre pensée qu'elle, d'autre espoir que son bonheur, d'autre bonheur que son souvenir. Vous lui direz tout cela, n'est-ce pas, ajouta-t-il en s'efforçant de parler plus haut et plus vite, vous n'y manquerez pas, Arthur ! oh ! c'est que j'ai si peu de temps, et qu'il me reste tant de recommandations à vous faire. Si vous saviez comme j'ai désiré mourir ainsi ; car enfin, elle saura que je l'ai aimée jusqu'à la fin, je suis sûr que vous n'oublierez pas votre promesse.

«Oh ! Arthur ! pensez quelquefois aux douces heures que nous avons passées ensemble à parler d'amour et

Digitized by Google

d'éternité. Mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-moi mes fautes ; murmura-t-il tout bas. Arthur ! vous n'oublierez rien.

« Je lui serrai la main sans rien dire, car je pleurais. Il répondit encore faiblement à mon étreinte, puis je l'entendis soupirer doucement, puis sa main se refroidit dans la mienne, et le médecin qui venait d'entrer s'approcha de moi, et me dit ces dures paroles :

« Tout est fini, monsieur, on n'a plus besoin de moi ici. En effet, Henriette, tout était fini ! Le lendemain, je m'embarquai pour revenir auprès de vous, et cependant, pardonnez-le-moi, j'avais encore une autre pensée que celle-là. Je songeais à la vie de ce malheureux jeune homme, si traversée, si désolée, si courte : quelquefois aussi, je me disais que si vous l'eussiez connu, si vous l'eussiez aimé à ma place, il vous eût peut-être rendue plus heureuse que moi !

« — Vous vous disiez cela, Arthur ! interrompit sa femme avec le ton du reproche.

« — Hélas ! je ne me le dis plus maintenant, car je suis sûr qu'il n'aurait pas pu vous chérir comme je vous chéris, et que c'est beaucoup pour être aimé, d'aimer de toute son âme ! enfin, lorsque nous fûmes tout près d'arriver, lorsque les matelots eurent salué la terre de leur patrie, Tomy s'approcha de moi et me dit avec l'insouciance que donne un grand âge :

Digitized by Google

« — Milord ne sait pas pourquoi M. Olivier s'est battu avec ce monsieur qui tirait si bien ?

« — Non, vraiment, répondis-je, et vous, le savez-vous ?

« — Oh ! oui, milord, les témoins me l'ont dit. Cet homme, qui était un peu fou, j'imagine, ne s'était-il pas avisé de dire devant beaucoup de monde que vous n'étiez pas lord Arthur Glennaker, mais bien (que milord me pardonne le terme) un intrigant qui usurpait son nom pour s'approprier les biens de lord Weyland, et les dérober à leur légitime possesseur. Malheureusement pour lui, M. Olivier se trouvait là ; malheureusement pour M. Olivier, devrais-je dire ; il se leva aussitôt, et demanda raison à cet homme du propos qu'il venait de tenir. Vous savez le reste, milord.

« — Grand Dieu ! m'écriai-je, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ?

« — Oh ! c'était bien inutile, répliqua Tomy, une fois le coup d'épée donné.

« — Cette révélation mit le comble à tous mes regrets. Ainsi donc, c'était pour moi qu'il était mort, c'était ma main qui devait tenir son épée ; c'était mon cœur qui devait recevoir sa blessure ! Une rage impuissante me dévorait alors, et je ne sais quel remords me saisit encore à ce triste souvenir. Pauvre Olivier ! que m'avait-il donc fait ? »

Digitized by Google

Arthur marcha à grands pas dans la chambre. Il s'arrêta devant sa femme qui pleurait, et dit en levant les bras vers le ciel : « Qu'il voie au moins que vous l'avez pleuré, Henriette, et qu'il me pardonne tout le malheur involontaire que je lui ai causé !

« — Oui, Arthur, je pleure, et à quoi bon cacher mes larmes ? Je pleure celui qui vous a sauvé la vie, celui qui est mort en vous défendant. »

Elle mit la croix dans sa robe, et passa les bras autour du cou de son mari, en ajoutant : Cette croix ne me quittera plus, je vous le promets. Pour le monde, elle me viendra d'un frère inconnu mort bien loin quand j'étais bien enfant; pour vous, elle me viendra de votre ami ; pour moi, elle me viendra de vous.

Digitized by Google

LA FIN D'UN BEAU JOUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FIN D'UN BEAU JOUR.

Je sais bien qu'il est des jours, pour certains yeux, pour certaines âmes, qui se lèvent pâles, mélancoliques et tout empreints de larmes, jours sinistres qui ne mentent pas, jusqu'à la nuit tombante, à leur triste origine. C'est comme un vague instinct de malheur, comme un frisson qui précède la fièvre. Vous avez beau vouloir vous prémunir, vous défendre la sortie, de peur que votre mauvais démon ne vous heurte par

Digitized by Google

la rue; vous avez beau vouloir vous renfermer chez vous dans le silence et l'isolement : inutile précaution ! Je vous dis que ces jours-là, si vous barrez votre porte, si vous vous couchez en travers d'elle, de crainte qu'il n'entre quelqu'un qui ne soit pas à votre avenant, ce sera peine perdue, peine perdue ! Le malheur se ferait plutôt malléable comme la foudre, il entrerait plutôt par l'interstice de la serrure que de ne pas vous atteindre, et des yeux flamboyans se montreraient plutôt au travers des vitraux de vos fenêtres. Le plus sûr est de lui laisser, ces jours-là, ses libres et grandes entrées. On est du moins averti, on a le pressentiment; et le malheur qu'on pressent est comme le coup que l'on voit prêt à fondre sur sa tête, et dont la vigueur est attenuée par l'attente. L'âme prend des arrangemens avec ce mauvais sort qu'elle entrevoit de loin, et, quand il vient, quand il est venu, elle se dit quelquefois, comme surprise encore d'être si peu maltraitée après tant de terreur : — « Ce n'était que cela? »

Il n'y a là dedans qu'une moitié de malheur.

Le ciel y met souvent plus d'amertume et d'ironie. Il vous fait une matinée toute enivrante, toute dorée de soleil. Vous vous réveillez l'œil ardent, la joie au cœur; vous vous dites : — « Ah! le beau jour! et que de bonheur pour moi dans ce bel horizon qui parfume la terre!

Digitized by Google

Mensonge et dérision du ciel!

Il vous fait de la joie pour la changer en pleurs. Il fait de vous comme de celui qu'il aurait poussé au jeu, lui souriant tout d'abord; lui jetant entre les mains de l'or sur de l'argent, de l'argent sur de l'or; et puis, par un fatal retour, lui faisant tomber tout cela des mains et d'un seul trait. Que ce soit le ciel ou l'enfer, il ne vous accorde pas même le temps de parer, et, du coup qu'il vous porte, il vous tue.

Il vous tue ?... Oh! non pas : dans ces instans ce serait encore une sorte de bonheur que le néant; il ne vous tue pas; il vous brise tout juste assez pour ne point vous réduire à l'insensibilité dans la torture.

C'était donc par un de ces jours qui semblent se lever comme si quelque fête se célébrait là-haut, comme si le ciel avait revêtu sa robe de splendeur. Joséphine, l'impératrice de France, la belle Joséphine fut réveillée par un joyeux rayon de soleil dont la lumière éclaira son blanc visage à travers la mousseline étoilée d'or, qui, s'échappant en deux gracieux rideaux du bec d'un aigle d'or, s'esquissait à l'entour de son lit en corbeille. Se soulevant à demi, elle écarta légèrement du bout des doigts l'un de ces rideaux, et déposa doucement sur le soleil un de ces regards qu'elle réservait d'ordinaire pour son fils, son Eugène adoré, ou pour le grand empereur, son maître et son époux. On eût

Digitized by Google

dit qu'elle voulait s'entendre avec l'astre à son lever, pour faire de ce jour qui commençait à naître un jour plein de bonheur. Elle n'appela aucune de ses femmes; et, seule, s'enveloppant dans un blanc peignoir, chaussant à son pied délicat des sandales brodées, elle entr'ouvrit elle-même une des fenêtres de sa chambre à coucher.

Elle se trouvait alors au Petit-Trianon, dans ce château qui semble être une bonbonnière oubliée au milieu du parc et des palais majestueux de Versailles.

Elle promena ses yeux sur le jardin anglais qui s'offrait au-dessus d'elle. Tout y respirait l'ivresse. La verdure des gazons légèrement ombrée d'un côté par les massifs du bois, éclairée vers l'autre bord et rendue diaphane par les reflets du soleil, souriait aux regards comme deux charmantes lèvres. Les sommets des arbres mollement ondulés par la brise du matin, semblaient, en se balançant l'un sur l'autre, se soupirer des paroles d'amour et s'entrecaresser.

Elle dut se dire aussi, la pauvre Joséphine : — « Ah! le beau jour! et que de bonheur pour moi dans ce bel horizon! »

En ce moment, de mélodieuses symphonies montèrent jusqu'aux fenêtres du château. L'impératrice pensa qu'elle avait été aperçue. Elle se retira lentement et alla se rejeter sur son lit, toute préoccupée

Digitized by Google

de rêves de bonheur, et comme ravie en extase par les accords qui s'adressaient à elle. C'était pour son cœur tant d'ivresse, qu'elle se demanda si ce jour n'était pas par hasard celui de sa fête.

Tout-à-coup, sans se faire annoncer, sans même frapper à la porte de la chambre, on entre, on se précipite sur l'estrade du lit de Joséphine.

« —Ah! je le savais bien, s'écria-t-elle, en se dressant sur son séant et en tendant ses bras, je le savais bien que ce jour serait un jour de bonheur! C'est mon fils! c'est mon Eugène! mon Eugène, après six mois d'absence! »

Elle en pleurait de joie; et ce premier transport interrompu, ils se regardèrent tous deux dans un silence qui n'était entrecoupé que par leurs embrassemens. Leurs regards, leur silence se comprenaient si bien! On sait qu'il y avait quelque chose de divin dans l'amitié que se rendaient le prince Eugène et sa mère.

« Ma bonne, ma tendre mère! dit le vice-roi d'Italie, quand il put retrouver la parole, j'ai voulu vous surprendre, arriver jusqu'à vous sans l'entremise de vos gens. J'ai seulement pris soin de préparer votre réveil par les sons de cette musique militaire.

« — C'est peut-être un tort que tu as eu, mon bon Eugène, de ne pas te faire précéder, répondit Joséphine avec un céleste sourire qui n'indiquait pas le

Digitized by Google

reproche, c'est peut-être un tort : car une joie subite, une joie comme la mienne, peut aussi donner la mort. Je t'ai toujours tant aimé !... La moitié de l'amour que que j'ai pour l'empereur vient de l'amitié qu'il te porte : je l'aime de ce qu'il t'a fait son fils adoptif. Quant à l'autre moitié, n'en sois pas jaloux, elle appartient à lui seul, elle ne provient que de lui : je l'aime de ce qu'il est Napoléon-le-Grand.

« — Et moi, je l'aime de toute mon âme, parce que vous êtes ma mère et que vous l'adorez, continua Eugène.

« — Tu l'as sans doute été voir aussitôt après ton retour ? mon fils ; demanda Joséphine.

« — Ma première visite, comme ma première pensée, a été pour vous, ma mère.

« — Vous la deviez à un autre, mon fils, reprit sur-le-champ l'impératrice, avec une noble gravité qui ne pouvait cependant effacer la tendresse de son regard ; je n'avais droit qu'à la seconde ; mais l'empereur aime tant sa mère aussi, lui ! il comprend si bien l'amour d'un fils, ajouta-t-elle avec une angélique douceur, qu'il te pardonnera ton oubli, mon bon Eugène. »

Et comme elle s'aperçut qu'elle l'avait affligé de son reproche, elle essuya ses larmes d'un baiser maternel.

Il y eut, au Petit-Trianon, un déjeûner sans éti-

Digitized by Google

quette, où nul regard indiscret ne vint s'interposer entre la mère et le fils, où on se laissa aller aux épanchemens de l'amitié, où il y eut de douces larmes mêlées à de doux souvenirs; où l'on parla de l'Italie, des campagnes, des victoires de l'empereur; où Joséphine, la bonne Joséphine, se demanda si ce n'était pas un dieu qu'elle avait pour époux, un ange qu'on lui avait donné pour fils.

Puis ils descendirent dans les jardins; et, le prince soutenant sa mère sur son bras, ils en parcoururent les sinueuses allées, se donnant des joies d'enfant, se complaisant à traverser la grotte souterraine, et à se laisser aller sur une barque au penchant de l'eau.

Toutefois Joséphine s'arrêta, et il y eut un instant où elle parut vivement et douloureusement préoccupée; elle eut même besoin de rencontrer le regard de son fils pour se rassurer.

Ses yeux s'étaient posés sur un batelet, qui gardait encore à son avant la trace mal effacée du nom de Marie-Antoinette au-dessus de celui de la nouvelle impératrice de France.

« — Nous n'entrerons pas dans cette barque, dit Joséphine : elle nous porterait malheur. »

Quand elle passa auprès des fabriques villageoises et de la laiterie de marbre, qui avaient été autrefois témoin des jeux de l'épouse de Louis XVI, l'épouse

Digitized by Google

de Napoléon n'avait pas encore chassé la mélancolie de pensées que ce batelet lui avait inspirée, et un profond soupir s'exhala de sa poitrine.

« — Qui m'aurait dit, il y a quinze ans, demanda-t-elle, que la demeure de la reine de France deviendrait la mienne, à moi Joséphine de Tascher?... Et qui pourrait m'assurer, ajouta-t-elle avec une mélancolie croissante, que je n'en disparaîtrai pas bientôt à mon tour, et qu'un autre nom ne viendra pas bientôt prendre la place du mien sur cette barque? »

Eugène pâlit : car un jour il avait entendu dire que l'empereur regrettait beaucoup de n'avoir pas un héritier direct, et qu'il avait une fois, une seule fois il est vrai, laissé échapper de ses lèvres le mot *divorce*.

Était-ce aussi un fatal pressentiment qui venait à l'impératrice Joséphine?... car les barques qui sont livrées aux canaux des jardins de Versailles, depuis le nom de Marie-Antoinette, depuis celui de Joséphine, jusqu'à ceux de Marie-Louise, de Marie-Thérèse et de Marie-Amélie, ont déjà reçu bien des baptêmes royaux; et semblent jetées là comme le caprice d'un passé aussi rapide dans ses changemens que le présent menace de l'être.

Il y eut des larmes dans les yeux du prince Eugène et dans ceux de sa mère; mais à l'aspect de ce ciel si pur qui rayonnait sur leurs têtes, ils ne tardèrent pas

Digitized by Google

à quitter ces amères pensées, qui n'osaient dépasser leurs âmes, pour en reprendre de plus douces et que les lèvres, comme le cœur, aiment à révéler.

Pendant que ces scènes si simples et toutes de famille peuplaient, pour l'avenir, le château et le parc de Trianon de souvenirs nouveaux et touchans, les brillantes livrées, les cavaliers couturés d'or, les valets, les fourgons de la cour se pressaient et semblaient se poursuivre, comme dans une joute, sur la route de Paris à Versailles.

Bientôt un magnifique carrosse, pompeusement attelé de six chevaux, se précipite sur la grande avenue, et se trouve, après un léger détour, en face d'une place immense, d'une grille à flèches, à panonceaux dorés, qui renfermait une vaste cour d'honneur, et, tout au fond, une autre cour de marbre, du marbre encore sur des briques rouges, de l'or sur du fer, un pêle-mêle de bâtimens du moyen âge, qui s'ornaient de bustes romains, et que couronnait une ceinture de plomb merveilleusement ciselée et surchargée elle-même de cimiers, de boucliers et de masses d'armes.

Après ce carrosse, qui portait plusieurs officiers de la cour impériale, en venait un autre, plus magnifique encore et entraîné par huit chevaux blancs d'écume avec la rapidité de l'éclair.

Celui-ci était salué sur son passage d'un déluge de

Digitized by Google

cris, de *vivat!* auxquels, il est vrai, ne semblait pas prêter grande attention l'homme qui en était l'objet, et qui, les bras croisés, la tête inclinée sur la poitrine dans l'attitude de la plus profonde méditation, ne rendait pas même un geste bienveillant aux acclamations réitérées de la foule.

Napoléon, — car c'était lui, — paraissait sombre et soucieux, comme à la veille d'une de ces batailles de géant, qui souvent devaient décider du présent de l'Europe. En vain la multitude lui demandait un de ces sourires charmans qu'il savait quelquefois laisser tomber si gracieusement sur elle. Il ne la voyait, il ne l'entendait pas. Il n'avait alors d'oreilles que pour sa pensée; elle bouillonnait en lui, et avec tant de violence qu'il ne put maîtriser, à plusieurs reprises, l'agitation nerveuse à laquelle il était sujet au fort de la solitude que sa pensée lui faisait parfois, même au sein de la foule. Il n'avait pour compagnie, dans sa voiture, que le grand-maréchal du palais qui se gardait bien, voyant son maître ainsi, de hasarder le moindre mot.

Cependant, l'empereur avec un mouvement saccadé de corps et un léger frémissement de dents, leva les yeux comme pour gourmander les chevaux et les postillons, de ce qu'ils n'allaient pas assez rapidement encore au gré de son impatience; mais en apercevant

Digitized by Google

le vieux rendez-vous de chasse de Louis XIII, qui se détachait confusément sur les lointaines vapeurs de l'horizon, il parut dérider son front et déserter un moment le monde intérieur que couvait sa grande âme.

— « Décidément, dit-il au maréchal, quand les illusions de l'optique eurent disparu, décidément ceci n'est que grotesque et du plus mauvais effet. Comment se peut-il que Louis XIV ait fait doubler ce ridicule amas de toutes formes et de toutes couleurs avec l'architecture si noble et si régulière de son palais?

— « On prétend que ce fut par respect pour la mémoire de son père, répondit le grand maréchal.

— « Eh bien! moi, qui n'ai pas les mêmes raisons pour respecter l'œuvre informe de Louis XIII, je la détruirai, je détruirai cette basse-cour de briques rouges; et je veux que l'on construise à la place un nouveau palais, avec un hémicycle de colonnes.... Et savez-vous quelle est la statue que je ferai poser au milieu? ajouta-t-il, en s'adressant au maréchal.

— « Je pense que si vous vous rendez justice, Sire, ce sera la vôtre, repartit Duroc; et il sera dans la nature que vous commandiez à votre ouvrage.

— « Duroc, prenez-y garde, le métier de courtisan rapetisse et rend mesquin, continua l'empereur. Ce n'est point à moi qu'il appartient de dominer cette cité de Versailles toute remplie encore des souvenirs d'un

Digitized by Google

autre temps. Au milieu de cette colonnade, je ferai placer Louis-le-Grand. Quoique ses descendans soient mes ennemis nés, je prétends relever sa statue dans toute sa splendeur, et je veux, sous chacune de ces arcades, lui faire un cortége de toutes les gloires qui ont illustré son règne, et qu'il a fait sortir de la poussière, quoiqu'on dise ; car là, où il n'y a pas un homme, peuple ou souverain, qui sache distinguer les diamans parmi la multitude des cailloux, et les ramasser pour s'en faire une auréole, là, où il n'y a ni protection, ni avenir qui élargissent les talens, les génies meurent qu'ils sont à peine nés.

Napoléon s'échauffait d'ordinaire ainsi lorsqu'il parlait de Louis XIV, et il avait d'amères et dures paroles pour ceux qui avaient déjà commencé à regarder comme une affaire de mode et de bon goût de s'essayer à démolir son siècle.

A peine descendu dans la cour du palais, l'empereur passa sous l'un des portiques parallèles qui conduisent au parc de Versailles, et, jetant son coup-d'œil d'aigle sur le monde de statues qui en peuple les jardins, sur ces majestueuses allées en lignes droites plantées par Le Nôtre, sur ces magnifiques fontaines jaillissantes où le bronze le dispute au marbre, sur ce superbe canal creusé de main d'homme, pour disposer un horizon à l'extrémité du tapis vert, il s'écria :

Digitized by Google

« — Voilà qui est beau, vraiment beau! je reconnais là le grand roi. »

Puis, se retournant subitement pour mesurer l'étendue de la façade du palais neuf, il dit :

« — Ceci n'est pas exempt de défauts; mais j'y vois encore Louis XIV. »

Et après un moment de contemplation intime, il retira son chapeau, et s'adressant à sa suite :

« — Messieurs, saluez! saluez l'œuvre du génie, » s'écria-t-il.

Ces dernières paroles ne furent pas plutôt sorties de sa bouche, que, par un retour subit sur lui-même, il retomba dans sa préoccupation première. Il parut réfléchir un instant. Après quoi, il dit en s'adressant à Duroc :

« — Je vais à Trianon, à pied, et sans autre escorte que Roustan. Attendez-moi ici. Je serai bientôt de retour. Je veux seulement faire une surprise à l'impératrice, » ajouta-t-il, en cherchant à dissimuler sa pensée.

Son front devenait de plus en plus soucieux.

Il prit à droite, accompagné, comme il l'avait dit, du seul Roustan, l'une des allées horizontales du parc; durant le trajet il ne laissa échapper que de pénibles monosyllabes, et quand il fut arrivé à la grille qui sépare les jardins de Versailles des avenues de Trianon, il passa convulsivement sa main dans ses cheveux et

Digitized by Google

sur son front, et l'en retira toute imprégnée d'une sueur froide et fiévreuse.

Quoique Napoléon n'eut pas fait avertir l'impératrice de son voyage à Versailles, le bruit de sa venue n'avait pas tardé à retentir jusqu'à Trianon.

M. Frère, le premier valet-de-chambre de Joséphine, courut avertir sa maîtresse qui errait encore à son caprice dans les ombreuses allées de ses jardins, avec son bien-aimé fils.

A cette nouvelle, je ne sais quel nuage intérieur vint l'assombrir tout-à-coup, elle si heureuse de coutume lorsqu'on lui annonçait l'arrivée de son glorieux époux.

Eugène aussi, qui tout-à-l'heure encore était dans un de ces accès d'aimable et vive gaieté qui lui étaient si familiers, mais dont le cœur devinait si bien jusqu'au silence même de sa mère, ne put cacher une émotion profonde.

Quand l'impératrice posa le pied sur le seuil du château, elle fut sur le point de défaillir.

« — Un jour si beau ! dit-elle avec un long soupir, s'il allait se changer en pleurs !.... »

Elle fut soutenue par les bras de son fils qui laissa tomber deux grosses larmes sur ce visage pâlissant et adoré.

Cependant Joséphine pensait encore à son cher Eu-

Digitized by Google

gène à cette heure de vague inquiétude pour elle-même; et craignant que l'empereur ne témoignât au vice-roi d'Italie sa surprise et son mécontentement de n'avoir pas reçu sa première visite de retour, elle engagea celui-ci à passer dans une pièce attenante à la chambre où elle allait préparer leur entrevue.

Elle s'était à peine séparée de son fils que l'empereur entra l'air effaré, le regard indécis et jetant avec brusquerie son chapeau sur un sopha, sans prononcer une seule parole de salutation et de prévenance.

Quand l'impératrice tendit son front comme de coutume pour recevoir le baiser d'arrivée, elle frissonna de tous ses membres et s'inclina comme si elle se sentait soudain comprimée par une puissance surnaturelle, tant il y avait de fièvre sur ces lèvres, qui cependant ne firent qu'effleurer ses cheveux avec une sorte de contrainte.

Après quoi, l'empereur, ses bras derrière le dos et les mains convulsivement serrées l'une dans l'autre, vint et revint plusieurs fois à grands pas par la chambre, sans rompre davantage son silence avec Joséphine, qui, debout et collée à la muraille comme une image de la frayeur, suivait d'un œil fixe les moindres mouvemens de son époux.

Tout-à-coup l'empereur interrompit sa marche et

Digitized by Google

arrêta sur sa femme un regard où la pitié s'empreignit malgré lui.

Les yeux de Joséphine se voilèrent subitement de larmes, et la crainte en son cœur faisant un instant place à l'espérance, elle retrouva quelques-unes de ces paroles toutes de grâce et de bonté, dont un ange sans doute avait parfumé ses lèvres, comme il avait mis dans ses traits et jusque dans ses gestes je ne sais quoi d'heureux et qui tenait du ciel, et qui parlait à l'âme.

« — Napoléon, que t'a donc fait, dis-moi, ta pauvre Joséphine, pour que tu l'effraies ainsi? »

L'empereur ne répondit pas; mais plus de mélancolie encore passa dans son regard.

« — Mon génie tutélaire, mon Dieu! si tu souffres, continua-t-elle, je n'ai donc plus ma part à prendre dans tes peines, puisqne tu me les caches!.... Mais cependant mon cœur serait encore une urne digne de recevoir tes pleurs et de les tenir secrets. Autrefois, j'étais ta confidente, ton amie, ta Joséphine enfin.... Mais à présent, méchant, je ne vous suis plus rien, pas même pour que nous pleurions ensemble. »

Napoléon qui se tenait depuis un moment pensif et immobile, comme un homme qu'aurait soudain calmé l'harmonieux soupir d'une harpe éolienne, fit un pénible effort pour se débarrasser du nouveau sentiment qui le préoccupait.

Digitized by Google

« Ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant, dit-il d'un ton qu'il cherchait à raffermir. C'est d'affaires, malheureusement, madame, qu'il doit être aujourd'hui question.

« — Madame ?... Autrefois vous m'appeliez Joséphine !

« — Encore une fois, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

« — Mais de quoi donc ? demanda Joséphine épouvantée de nouveau.

« — D'affaires ! vous dis-je, d'affaires ! reprit Napoléon, en dominant de plus en plus son cœur.

« — Autrefois, répliqua Joséphine, quand vous me parliez de vos affaires pour emprunter d'une faible femme quelques conseils amis, vous n'aviez pas tant d'âpreté dans votre voix, et vos sourires, qui n'avaient pas alors l'amertume de ceux que vous jetez en ce moment sur moi, me dédommageaient de temps à autre de la fatigue de l'entretien.

« — En vérité, madame, j'aurais plus tôt fait de reprendre Mantoue et l'Italie entière que d'arriver à vous exprimer ma pensée. Un empereur des Français, et qui se doit avant tout à son peuple, n'a ni l'heure, ni le droit de s'occuper à faire ainsi parade de sentiment. »

Ces dernières paroles prononcées, Joséphine tira de son secrétaire une cassette dans laquelle étaient ren-

Digitized by Google

fermées les lettres de Napoléon, et la mettant ouverte devant les yeux de celui-ci :

« — Sire, autrefois, dit-elle avec noblesse, voici ce que m'écrivait le premier consul, vainqueur à Marengo.

« — Ah ! des lettres d'amour ! reprit l'empereur, — se combattant pour donner le change, par de pénibles souvenirs, à la pitié qui remuait son cœur et s'emparant de cette circonstance pour marcher au but où il en voulait venir, — des lettres d'amour ! répéta-t-il, en leur envoyant un regard de dédain.... C'est vrai !... Mais vous sied-il de me les étaler aux yeux.... Est-ce celle-ci, par exemple, qu'il faut que je vous lise ? madame, continua-t-il, en éclatant ; celle-ci que je vous écrivais sur un champ de bataille, encore tout écrasé de fatigue, mais le cœur brûlant comme un volcan et ne pensant qu'à vous, reportant toute ma gloire sur vous seule qui ne m'accordiez pas même une réponse, perdue que vous étiez au milieu des fêtes de Milan, et peut-être écoutant les propos de quelque cavalier-servant !

« — Ah ! Sire, respectez-moi ! respectez-vous ! » s'écria l'impératrice.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre dans la pièce voisine. Joséphine songea que son fils était là, qui pouvait prêter l'oreille à cette injurieuse conversation.

Digitized by Google

Mais sans prendre garde à l'interruption :

« Est-ce cette autre qu'il faut que je vous rappelle? reprit Napoléon, en s'échauffant de plus en plus, et cette fois puisant une sincère indignation dans le souvenir de la jalousie qui l'avait jadis dévoré de toutes ses inquiètes et poignantes fureurs, — cette autre !.... Le voulez-vous? Tenez, relisons-la. »

Et froissant le papier entre ses doigs, il lut ce qui suit, non sans se prodiguer à lui-même à chaque phrase, à chaque mot, des hauts-le-corps de dédaigneuse pitié.

« J'arrive à Milan, je me précipite dans ton appartement; j'ai tout quitté pour te voir, te presser dans mes bras... Tu n'y étais pas : tu cours les villes avec des fêtes, tu t'éloignes de moi lorsque j'arrive, tu ne te soucies plus de ton cher Napoléon; un caprice te l'a fait aimer, l'inconstance te le rend indifférent.

« — Accoutumé aux dangers, je sais le remède aux ennuis et aux maux de la vie. Le malheur que j'éprouve est incalculable; j'avais droit de n'y pas compter.

« — Ne te dérange pas; cours les plaisirs; le bonheur est fait pour toi : le monde entier est trop heureux s'il peut te plaire, et ton mari seul est bien! bien malheureux!

« BONAPARTE. »

Digitized by Google

« —Ah ! c'est à m'en faire monter la rougeur au front, ajouta sans s'arrêter l'empereur ; cachez tous ces chiffons, qui ne prouvent que trop que mon cœur n'a jamais rien connu à-demi : les affaires de l'amour, comme celles de la gloire ! Cachez-les, ou je les déchire. Ne me rappelez plus que vous aviez fait de moi un Tircis d'élégie ; et que moi, le premier du monde, j'ai pu avoir d'heureux rivaux dans les passions d'une femme que j'avais élevée jusqu'au rang de mon épouse. »

Un bruit de pas se fit une seconde fois entendre, et il s'y joignit comme l'éclat involontaire d'un soupir long-temps comprimé.

— « Qui donc nous entend ? demanda l'empereur avec colère. Qui donc est là ? »

Et il fit un mouvement vers la porte de la chambre d'où partait ce bruit.

— « C'est mon fils ! c'est mon fils ! qui est là, » répondit Joséphine, ne pouvant plus contenir l'indignation qui la débordait, et allant elle-même ouvrir cette porte au prince Eugène, qui se jeta dans les bras de l'impératrice, suffoqué par les sanglots et ne pouvant articuler que ces syllabes :

— « Oh ! ma mère !... ma pauvre mère ! »

L'empereur, qui s'exagérait à lui-même à dessein les soupçons que l'apparente légèreté de Joséphine avait pu lui inspirer dans sa jeunesse, fut tellement surpris

Digitized by Google

par l'aspect subit d'Eugène, et par le déchirant tableau qui s'offrait à ses yeux, qu'il fut une seconde fois sur le point d'en voir tous ses projets renversés ; et il ne songea pas même à demander compte au vice-roi de son arrivée.

Joséphine, épouse et mère insultée, grandit alors d'une façon surhumaine, et parut une seconde fois dominer l'empereur, mais par des moyens tout autres que les premiers.

— « Mon fils a entendu l'accusation, continua-t-elle; il faut, Sire, qu'il assiste à la justification. Elle ne sera pas longue. J'ai été jeune, trop désireuse peut-être de m'entourer d'hommages que je vous renvoyais comme le reflet de votre gloire; mais la femme de Napoléon Bonaparte n'a pas eu une heure, un instant, dans sa vie d'épouse, pas une pensée dans son cœur, qu'elle ne puisse avouer devant son époux comme devant Dieu. Plût au ciel que l'empereur Napoléon n'eût pas de plus amers reproches à se faire que madame Bonaparte! »

Il y avait dans le regard, dans la voix de l'impératrice, ordinairement si calme et douce, une énergie de vérité qui portait la conviction dans l'âme. Aux dernières paroles surtout qu'elle prononça, l'empereur ressembla presque à un accusé; car, bien que Joséphine n'eût jamais cessé d'être son amie la plus

Digitized by Google

chère, et la seule qui eût des droits constans sur lui, ce n'était plus un mystère qu'il n'avait pas toujours été d'une fidélité à toute épreuve ; et sa justification, à lui, ne convenait ni à son caractère, ni à son orgueil, surtout en présence d'un tiers tel qu'Eugène.

Seulement sa voix prit une intonation plus pénétrante et douce, et il jugea que mieux valait d'en passer par les larmes et le cœur, pour arriver à l'objet de sa visite, que de continuer avec une violence, qui du reste était le résultat de son embarras.

— « Tu as raison, ma Joséphine, dit-il, et mon ardent amour a eu tort de s'arrêter à des soupçons indignes de toi ; tu as raison, et je veux que tu sois toujours mon amie, ma meilleure amie... Mais qu'Eugène nous laisse seuls un moment, et que j'en finisse avec l'aveu d'un sacrifice qui me pèse, et me coûtera autant de larmes qu'à vous, Joséphine.

— « Vous pouvez achever devant moi, Sire, dit Eugène, ne prévoyant que trop bien le coup dont on allait frapper sa mère ; vous pouvez achever : l'impératrice peut-être aura besoin d'un fils qui l'aide à supporter ses maux. »

Joséphine était muette, et ne comprenait pas. Jamais elle n'avait cru aux bruits répandus depuis l'avénement de son époux au trône. Eugène la contemplait avec d'abondantes larmes dans les yeux.

Digitized by Google

— « Eh bien donc ! mon amie, reprit Bonaparte, que ton fils, qui restera toujours aussi le mien, m'entende et me console moi-même; car c'est un sacrifice affreux... »

Et en disant cela, il posait avec un abandon plein de bonté, l'une de ses mains sur l'épaule d'Eugène, et de l'autre il pressait les doigts de Joséphine.

— « Mon amie, ajouta-t-il après un instant de recueillement, est-ce que tu ne penses pas qu'un attachement de l'âme puisse être assez profond pour résister à toutes les épreuves, et que, forcé par les circonstances, deux cœurs qui se sont adorés puissent vivre séparés par la distance, mais jamais par le sentiment? »

Joséphine ne comprit pas davantange. Il fallait que l'empereur l'aimât d'un attachement bien réel, pour qu'il contraignit son caractère, d'ordinaire si brusque et impatient, à de si subtils ménagemens. Il employa plus d'un détour encore avant d'arriver au mot fatal, qu'il hasarda enfin, d'une lèvre pâle et tremblante. Le mot *divorce* fut balbutié, mais avec l'accent de la prière et presque du remords. Puis on l'accompagna d'expressions pour l'intérêt et la gloire de la France.

Napoléon s'attendait sans doute à une scène de pleurs, de cris et d'évanouissement. Sa surprise fut grande, quand, à cet aveu à peine articulé distinctement, il vit l'impératrice rassembler tout ce qui lu

Digitized by Google

restait de forces, et lui dire avec un sang-froid apparent et plein de majesté :

« — Sire ! si j'avais foi dans les oracles, et si je croyais dans mon exil emporter avec moi, comme on me l'a prédit, votre fortune et votre bonheur, je ne souscrirais pas à l'acte que vous me proposez. Vous voyez en lui votre avenir et celui de la France;... j'y souscris. »

Ce dernier mot prononcé d'une voix énergique encore, la force fit défaut à l'infortunée, et, laissant aller sa tête sur la poitrine de son fils, elle ajouta à voix basse et de manière à ne pouvoir être entendue de l'empereur : « J'y souscris;... mais j'en mourrai. »

« — Que me parles-tu d'exil, reprit Napoléon touché jusqu'aux larmes d'un dévouement si beau ! Ma Joséphine sera toujours assez près de moi pour que je la puisse voir quelquefois; et plus d'un jour je déserterai le palais d'une autre épouse, que l'intérêt de l'état et non mon cœur m'aura imposée, pour aller encore te presser dans mes bras.

« — Je donne, sans regret, tout le reste à celle qui va me succéder, répondit Joséphine, si je garde votre cœur : car le mien est resté jeune pour l'amitié, si mon visage a vieilli pour l'amour. »

Le désir bien excusable d'avoir un héritier direct, et l'ambition plus forte encore que ce désir, n'avaient

Digitized by Google

pu chasser de l'âme de l'empereur l'irrésistible penchant qui l'entraînait vers Joséphine ; et ce ne fut qu'après l'avoir cent fois couverte de ses baisers et de ses pleurs, qu'il prit sur lui, enfin, d'interrompre une visite qui l'avait jeté dans une indicible torture morale.

Lorsqu'il fut prêt à sortir, Joséphine s'approcha de la fenêtre ; et, voyant que le temps avait changé subitement et que l'orage battait à flots, elle soupira profondément ; puis elle ordonna que l'on attelât une de ses voitures, pour reconduire l'empereur jusqu'auprès de sa suite.

Quand Napoléon fut de retour au château de Versailles, il était plus sombre encore qu'avant son arrivée. Son visage défait et livide annonçait qu'il avait dû s'imposer un cruel effort. Il reprit, tout abattu, la route de Paris ; et il ne fut pas plus tôt arrivé dans sa capitale, qu'il courut de là, en poste, vers la frontière pour distraire son esprit et son cœur malades, par des spectacles de guerre et de nouvelles conquêtes.

Ceci se passait vers le mois de septembre 1809. Au mois de mars 1810, l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche faisait son entrée solennelle dans Paris, en qualité de nouvelle impératrice des Français ; et le 19 avril suivant, l'impératrice douairière Joséphine, toujours grande dans son infortune, écrivait à l'empe-

Digitized by Google

reur une lettre dans laquelle on distinguait ces phrases admirables de noblesse et de résignation :

« J'ai fait un grand sacrifice, sire, et chaque jour je sens davantage son étendue. Cependant, ce sacrifice sera ce qu'il doit être; il sera entier de ma part. Votre Majesté ne sera troublée, dans son bonheur, par aucune expression de mes regrets. Je me borne à lui demander une grâce; c'est qu'elle daigne chercher elle-même un moyen de convaincre quelquefois, et moi-même et ceux qui m'entourent, que j'ai toujours une petite place dans son souvenir et une grande dans son estime et dans son amitié. Ce moyen, quel qu'il soit, adoucira mes peines, sans pouvoir, ce me semble, compromettre ce qui m'importe avant tout, le bonheur de Votre Majesté. »

JOSÉPHINE.

Trois ans après avoir écrit ces lignes; tandis que l'impératrice Marie-Louise s'inquiétait assez peu, au milieu des plaisirs de Vienne, de l'exil que subissait à l'île d'Elbe son époux, tombé tout-à-coup du faîte de la grandeur dans une incommensurable infortune, la pauvre Joséphine expirait de douleur en jetant par intervalle à ceux qui l'entouraient, ces seules paroles : « L'île d'Elbe!.... Napoléon! »

Digitized by Google

Quand l'empereur revint victorieux de sa première captivité, pour aller bientôt et pour jamais expier vingt ans de triomphe sur le rocher de Sainte-Hélène, il demanda compte aux médecins de la mort de Joséphine, et voulut apprendre ce qui l'avait tuée :

« — Le chagrin de vous savoir malheureux, » lui répondit Corvisart.

Et Napoléon ajouta en soupirant :

— « Celle-là m'aimait du moins !.... »

Et il pleura beaucoup : car il n'était pas de ces robustes caractères qui se font une honte d'avoir un cœur ; et l'amour et l'amitié tour-à-tour lui arrachaient des pleurs aussi bien que la gloire.

LÉONIDE DE MIRBEL.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SORCIER DE SAINT-VERAN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE SORCIER DE SAINT-VERAN.

TRADITION LYONNAISE.

I.

> ..... Et la baguette qu'il tenait par les extrémités tourna rapidement entre ses mains, sur les deux endroits où l'on avait trouvé les deux cadavres.
>
> Lettre de M. CHAUVIN, *médecin de Lyon.*

Le 15 août 1692, jour de l'Assomption de la Vierge, une foule immense longeait la rive droite de la Saône, à Lyon. Lente et, contre son ordinaire, ne

Digitized by Google

produisant qu'un bruit de pas, semblable tout au plus à celui des feuilles desséchés qui tourbillonnent au vent, elle suivait, à une respectueuse distance, un homme aux cheveux noirs, bouclés et flottans, au teint cuivré par le soleil, au regard tour-à-tour expressif, grave ou en apparence inspiré. Cet homme, dont la tenue partageait de la ville et de la campagne à-la-fois, affectait quelque chose de bizarre dans toute sa personne, et portait de ses deux mains une baguette de coudrier en forme de fourche. Il semblait parfois agité d'une tendance nerveuse et convulsive. A ses côtés, marchaient, silencieux et observateurs, trois personnages dont le costume était en harmonie avec les fonctions qu'ils occupaient. Le premier était M. de Bérulle, l'un des vicaires-généraux de l'église cathédrale de Saint-Jean-Baptiste, prêtre, dit la chronique, non moins disert que peu superstitieux; le second était M. de Vaginay, procureur du roi à Lyon, magistrat, toujours selon la chronique, d'une grande pénétration et d'un mérite éminent; le troisième était M. Chauvin, le médecin qui passait alors pour le plus habile et le plus expérimenté du pays. L'église, la magistrature, la médecine étaient donc représentées autour de cet homme, que la multitude épiait d'un œil avide. Toutefois elles semblaient faire une profonde étude de ses moindres mouvemens. Il y avait là sans

Digitized by Google

doute quelque mystère étrange ; sans doute il y avait là quelque puissance occulte.

Moins muette, moins imposante, une autre scène se passait non loin de celle-ci, sur l'éminence de Fourvière, antique berceau de Lyon, qui se hausse en souverain par-dessus les collines avoisinantes pour regarder la plaine où la Saône va s'embrancher dans le Rhône, par-dessus ces collines où se groupent pêle-mêle, à travers les habitations modernes, les ruines de plus d'un âge éteint, et qui, de la seconde cité de France, semblent faire un reflet de la cité romaine. Une autre scène, dis-je, se passait dans ce lieu. Quelques jeunes comtes du chapitre noble de Saint-Jean de Lyon, tous superbement décorés de leur large cordon rouge légèrement bordé d'azur, qui suspendait à leur cou la grand'croix d'or émaillée de leur ordre, après l'office du jour, étaient venus là respirer le miel des jardins et de l'air ; et, leur bras nonchalamment traîné sur l'épaule l'un de l'autre, étalant la gracieuseté de leur costume de soie, de leurs nobles manières, ils mesuraient du regard, avec une négligente admiration, les sommets blancs des Alpes, qui s'esquissaient dans le lointain comme de pâles vapeurs sur un horizon pâle ; ou, la paupière à demi-close, ils lorgnaient du coin de l'œil quelques jeunes filles, qui, parées uniquement sans doute pour la fête de la Vierge, et

Digitized by Google

sans doute encore égarées là par hasard, n'avaient pas une pensée, pas un regard furtif qui fût pour gens d'aussi haute lignée, d'aussi courtoise piété.

« — C'est pourtant, vous l'avouerez, messieurs, une chose bien étrange que la baguette de ce paysan dauphinois, dit subitement le comte de Canaples, en promenant ses yeux sur la foule qui bruissait au bord de la Saône, — une chose bien merveilleuse !

« — Et à laquelle je prête autant de confiance qu'aux visions du comte de Gabalis et à la *démonomanie* du sieur Bodin, répondit ironiquement le comte de Birague.

« — Est-ce que vous faites profession d'incrédulité ? demanda le jeune comte de Sault, que les noms de Gabalis et de Bodin avaient enlevé à une préoccupation à laquelle son visage mélancolique et maigre semblait habitué.

« — Il faut, en vérité, que nous vivions dans cette bonne ville de Lyon, ô bonne et simple de toute éternité, continua Birague sans s'arrêter à la question du comte de Sault, pour avoir sous nos yeux le spectacle de ce charlatan de bas étage, dont les révélations mensongères vont sans doute frapper l'innocent et passer à côté du coupable. Et puis, ce qui m'indigne le plus, c'est que ce soit un manant de cette espèce qui veuille se faire le dupeur de gens titrés comme nous. Passe

Digitized by Google

encore au comte de Gabalis!... mais un Jacques Aymard!

— « Je me porte son défenseur, s'écria chaleureusement M. de Puzieu, qui se trouvait alors dans la compagnie des nobles chanoïnes. C'est dans ma maison que l'assassinat a été commis, dans ma maison encore que Jacques Aymard demeure depuis qu'on l'a fait appeler à Lyon par mes conseils, et j'ai pu le voir, l'étudier à chaque instant. J'étais présent quand on l'amena pour la première fois vers le lieu du crime. Il avait à peine mis le pied à l'entrée de la *place Neuve*, que déjà son pouls s'élevait comme dans une fièvre violente, et quand il se fut introduit dans la cave où le marchand de vin et sa femme étaient tombés expirans, il tomba lui-même de faiblesse. Vous eussiez cru que des émanations de sang sortaient de tous ses pores. Quant à sa baguette, ceci, messieurs, je l'atteste parce que l'ai vu, dans les deux endroits où les cadavres ont été ramassés, elle tourna entre ses mains avec une extrême rapidité.

« — Il y a vraiment de quoi s'émerveiller, reprit le comte de Birague, sans se laisser surprendre par ces preuves oculaires : on tient le drôle averti qu'il approche du lieu du crime, et alors il sue sang et eau, s'agite comme un démoniaque ; il joue la sybille, et voilà tout. Jacques Aymard devine l'endroit où les

Digitized by Google

meurtres ont été commis, quand on lui a dit : « c'est là ; » et, pour ce qui est des meurtriers, il les prend au hasard, la main dans la foule.

« — M. le comte a en partie raison, glissa en ce moment une voix grêle, qui venait d'un tertre inférieur et voisin. Seulement, il s'abuse sur un point : Jacques Aymard ne prend pas au hasard ; Aymard cherche et se venge. »

On ne prit pas garde à la voix, ou elle ne fut pas effectivement entendue ; car la conversation continua entre les nobles comtes, comme si nulle parole n'était montée pour se joindre aux leurs.

« De Birague tranche un peu trop de l'esprit fort et finira par se faire admonester par le doyen de chapitre, dit le comte de Lussac. La vertu de la baguette est incontestable pour les sources et les mines d'or et d'argent ; et comme Jacques Aymard est le premier qui l'applique à la découverte des meurtriers, il faut attendre pour juger. Seulement, comme disait le père Malebranche....

« — Un rêveur ! un fou ! que votre Malebranche, interrompit de Birague.

« — Vous ne croyez à rien, mon cher de Birague, dit le comte de Sault, sortant de nouveau de la préoccupation dans laquelle il était retombé. Vous ne croyez à rien, et c'est un désolant système. Mais vous

Digitized by Google

qui traitez si lestement de rêveur et de fou un savant tel que Bodin, un philosophe tel que Malebranche, il faudra pourtant bien vous décider à croire à des choses qui, pour être au-dessus de votre humaine portée, n'en sont pas moins vraies, quand les facultés mystérieuses du paysan de Saint-Véran et de sa baguette auront été constatées et ordonnancées par l'église, la magistrature et la médecine. Encore une fois, mon cher comte, c'est un système désolant que celui de ne pas croire, et je vous plains sincèrement.

« — Si, par Dieu! je crois, je crois ; — et notre bon archevêque, Neuville de Villeroy, malgré ses quartiers d'assez récente origine, me pardonnerait plutôt l'hérésie au sujet de notre sainte mère l'église que sur ce point, ajouta malicieusement le comte, entre parenthèses,— je crois, avant tout, à la noblesse et à la primauté de notre chapitre; je crois à l'ancienneté de vos titres et des miens qui, lors de mes preuves, l'ont emporté sur ceux de monseigneur,.... et aux yeux fripons de ces petites bourgeoises, » continua-t-il en changeant tout-à-coup en inflexion légère et dégagée l'intonation orgueilleuse que ces dernières paroles avaient communiquée à sa voix.

En effet plusieurs jeunes femmes, parmi lesquelles il s'en trouvait une qui paraissait fixer plus particulièrement l'attention des promeneurs, gravissaient, en

Digitized by Google

bande joyeuse sur la colline, pour jouir du spectacle qu'offraient en ce moment les rives de la Saône.

Et puis du sein d'entre elles, qui tout-à-l'heure encore montaient folles et rieuses, un cri aigu partit. Poussé par la jeune femme qui, plus que les autres, était l'objet des curieux regards, il fut répété par toutes ses compagnes.

Le comte de Sault tressaillit, il rougit, il pâlit tour-à-tour.

On ne sait si ce cri avait été le produit de l'effroi ou de la surprise. Peut-être tenait-il de l'un et de l'autre ; car si le comte de Sault semblait en être en partie la cause, un troisième tableau, qui s'isolait dans un personnage unique sur le tertre inférieur et voisin, n'y semblait pas non plus entièrement étranger.

C'était l'homme à la voix grêle, un de ces hommes que la marâtre nature a déprimés au physique, et à qui souvent elle n'a donné une âme large et élevée dans un corps honteux et rachitique que pour leur faire sentir avec plus d'âpreté son injuste partage. Il était connu dans les faubourgs sous le nom de Landry-le-Bossu. Il tenait à une famille d'échevins, armoriée, en 1615, d'azur à un trèfle d'or en cœur. Il avait parcouru d'un œil avide et méditatif la foule qui s'attachait aux pas de Jacques Aymard ; et quoiqu'il ne crût nullement aux prodiges de la baguette, il avait

Digitized by Google

paru suivre avec un intérêt marqué le paysan dauphinois, dans la direction qu'il imprimait à ses recherches réelles ou fictives. Il avait observé que, sortant de la cour de l'archevêché, il prenait le pont de Bellecour et cessait de longer la Saône. C'était alors que le bossu, se dressant de tout ce que la nature lui avait départi de taille, pour suivre encore des yeux Jacques Aymard, avait été aperçu par la jeune femme qui jeta son cri de surprise ou d'effroi, frappée qu'elle était à-la-fois par cette vue et par l'aspect du comte de Sault; mais avec deux sensations bien différentes, sans doute.

Le comte de Sault s'était trouvé, presqu'à son insu, transporté auprès de cette femme pour lui prêter secours. Landry-le-Bossu, inattentif maintenant aux mouvemens de Jacques Aymard, s'était retourné vers l'endroit d'où était parti le cri, et, la poitrine soulevée et haletante comme un flot qui se retire ou s'avance, la prunelle tendue, il restait là immobile et stupéfait.

La jeune femme, d'abord à moitié revenue de son évanouissement, retrouvant sous sa paupière demi-soulevée la pétrification contournée de Landry, s'était reprise à pousser un cri plus faible, n'articulant que ces mots : « — Il me fait peur !.... cet homme !.... il me fait peur ! »

Digitized by Google

« — Et à moi aussi, dit involontairement le comte de Sault, en jetant un regard douteux et épouvanté sur le bossu,.... il me fait peur ! »

Peut-être, comme il n'ignorait pas que les comtes, ses collègues, le savaient très-superstitieux, essaya-t-il ensuite de s'emparer de ce mouvement pour leur donner le change sur les premières impressions qu'il avait éprouvées.

Quoi qu'il en fut, il n'avait pas pu les leur dérober si bien, que Birague ne dît bas à l'oreille de monsieur Puzieu :

« Décidément, ce pauvre comte de Sault, que j'aime de tout mon cœur, s'est *empopulacé* de la femme d'Aymard. Ce qui me désole pour lui, c'est qu'il tourne tout au sentiment et qu'il va prendre au sérieux ces bourgeoises amours. C'était en vérité bien la peine, mon cher de Puzieu, ajouta-t-il d'un ton un peu plus élevé quoique non moins dégagé, de nous amener cette petite du fin fond de son Dauphiné avec monsieur son mari le sorcier, pour nous étaler ici cette ridicule scène de tragédie. »

Le comte de Sault était toujours pâle et troublé. Il ne hasarda pas une syllabe.

La scène continuait cependant, et, à l'aspect de ces deux figures penchées, qui semblaient se comprendre, Landry-le-Bossu restait toujours là, muet, im-

Digitized by Google

mobile de partout, excepté de ses deux lèvres qui tremblaient convulsivement. Pour un spectateur à l'imagination ardente, pour une tête de poète, il eût paru grandir en ce moment de dix coudées ; il eût paru surgir là comme un infernal génie, comme un fatal présage, entre le jeune comte de Sault et la femme d'Aymard : car cette femme était effectivement celle de Jacques Aymard.

Tout-à-coup deux larmes épaisses, qu'il ne put dévorer, du cœur de Landry passèrent à ses yeux fixes, et de son poing crispé, il les essuya avec rage sur ses joues caves et livides, en murmurant ce mot par trois fois : « Maudit ! maudit ! maudit ! »

C'est qu'il était bien à plaindre, Landry, c'est qu'il devait y avoir en effet une malédiction d'en haut sur ce pauvre disgracié. Cette femme, tout-à-l'heure encore évanouie, il l'avait autrefois adorée de toutes les facultés de son âme ; elle avait presque été sa fiancée, cette femme ; et sur les marches de l'église de Saint-Véran, sur le point de lui donner, et de recevoir d'elle le gage consacré de l'union, il avait vu tout son avenir rêvé disparaître comme un trompeur mirage. Cette femme, ce jour-là aussi, comme sur la colline de Fourvière, illuminée soudain par l'aspect repoussant du bossu, avait jeté un cri de terreur.... Et le prêtre n'avait pas achevé le sacrifice.... Et Landry, humi-

Digitized by Google

lié, la risée de tous, le désespoir jusqu'aux entrailles, s'était retiré de l'autel, emportant avec lui l'idée poignante qu'il ne pouvait être aimé de personne, et laissant celle qui devait être sa fiancée aux mains de son plus implacable ennemi, qui devait l'épouser bientôt, aux mains de Jacques Aymard, dont les impostures n'avaient jamais rencontré en lui que sarcasmes et dédains.

Depuis long-temps, dans le village de Saint-Véran, c'était une guerre à mort entre ces deux hommes, dont l'un cherchait à miner et détruire incessamment la puissance de l'autre. Mais enfin, là, comme sur un plus vaste théâtre, le puissant l'avait emporté. Landry-le-Bossu avait déserté Saint-Véran, la nuit, comme un malfaiteur, au moment où les enfans et les commères de l'endroit se disposaient à le lapider ; et il était venu se réfugier dans Lyon, au milieu de sa famille, dont il espérait aide et salut. Le jour où l'on avait tiré Jacques Aymard de son village pour le mettre sur la trace des assassins de *la place Neuve*, avait été pour Landry un jour de sinistre augure. C'est qu'il n'ignorait pas que l'homme de Saint-Véran le savait dans Lyon, et qu'il existait à tout jamais entre eux un contrat de haine, dans lequel l'un entrait pour sa femme et l'autre pour ses sarcasmes. Cest pour cela que Landry avait dit : « Aymar cherche et se venge. »

Digitized by Google

— Et quand il avait remarqué que celui-ci abandonnait le côté droit de la Saône et traversait le pont de Bellecour, c'est pour cela qu'il en avait frémi de tous ses membres, pour cela encore qu'il s'était dressé afin de voir s'il ne traversait pas aussi le pont du Rhône, et s'il ne se dirigeait pas avec la fatale baguette vers le faubourg de la Guillotière, où était sa demeure, à lui, Landry-le-Bossu.

Mais le cri de la femme d'Aymard avait, comme on l'a vu, changé le cours de ses idées et le rayon de son regard; il avait oublié que son innocence pouvait être marquée au front, par la haine, d'une tache de sang, et que la baguette en ce moment peut-être tournait, tournait rapide et accusatrice, sous le toit dont il faisait sa demeure habituelle.

Malheureux! que fais-tu là? statue inerte et posée devant la soudaine apparition de ta fiancée promise et puis ravie. De ton côté aussi, peut-être que tu rêves vengeance, vengeance par cet autre personnage dont la pâleur et les yeux t'ont révélé le troisième amour qui pèse sur cette femme? Ta haine n'est cependant pas pour lui. Ta haine, elle est tout entière à celle qu'il aime et à celui qui le premier l'emporta comme épouse. Pauvre insensé, mieux te prendrait de fuir, de t'enfoncer vivant dans ces excavations profondes qui, ça et là, s'offrent béantes sur les hauteurs de Lyon: car ton

Digitized by Google

cœur, moins contrefait que ne l'est ton corps, ne vient pas suffisamment à l'aide de la haine; car tu n'as pas en toi la spontanéité du crime ; et là-bas, là-bas, — regarde ! regarde donc ! — Il y a quelqu'un qui te devance, et déjà, sous ton toit, la fatale baguette a tourné, tourné rapide et accusatrice, et des émanations de sang ont semblé de nouveau sortir par tous les pores de ton mortel ennemi.

Les jeunes femmes, celle d'Aymard avec elles; les jeunes comtes, le comte de Sault avec eux, avaient depuis assez long-temps descendu la colline, et d'effrayantes clameurs commençaient à s'élever de la plaine jusqu'au sommet de Fourvière, que Landry-le-Bossu était encore posé dans le même endroit et dans la même attitude, abîmé qu'il était dans la réflexion. Il fallut pour l'en arracher qu'une main prompte et robuste vînt à lui frapper sur l'épaule. Alors il se retourna, et il vit une figure effarée qui lui dit :

— « Landry, n'entends-tu pas que la mort appelle après toi? Pour ton honneur, Landry, pour celui de ta famille, hâte-toi ! hâte-toi ! si tu le peux encore, va-t'en !

— « La baguette d'Aymard a donc, comme je m'en doutais, tourné dans ma demeure? » répondit-il, sans en paraître surpris.

Et puis, sans interroger davantage, par un sentiment

Digitized by Google

que l'innocence la plus pure ne sait pas toujours maîtriser quand elle est accusée, il dévalla d'un pied rapide par le flanc droit de la colline, et s'enfonça dans les massifs ombreux des campagnes prochaines, non sans jeter par intervalles aux vents qui hurlaient autour de lui son mot, ce mot lugubre et profond : Maudit! maudit! maudit!

Digitized by Google

Digitized by Google

II.

Aymard poursuivit l'assassin jusqu'à Toulon et durant trente lieues en outre sur la mer. . . . . .

Les révélations du paysan Dauphinois et de sa baguette paraissant convaincantes, le bossu fut condamné à être brûlé vif en la place des Terreaux. . . . . .

Du reste, il avait tout avoué dans la torture. (M. DE VALLEMOND.)

Le 25 décembre de la même année 1692, toutes les cloches de la ville de Lyon étaient en branle depuis la veille pour la naissance du Sauveur ; et, célébrant du mieux qu'elles pouvaient, ce grand avéne-

Digitized by Google

ment d'un roi dans la crêche de Bethléem, elles se répondaient sur mille tons bizarres et retentissans, comme les cris d'ivresse, comme les tintantes cymbales d'une nuée de sauvages après la victoire. Elles s'envoyaient, elles se jetaient les unes aux autres les éclats de leur voix, ici forte, grave, accentuée, sonore, ronflante et prolongée; là, fêlée, amaigrie, aiguë et argentine. Elles allaient ainsi variant leurs inflexions de joie selon la majesté de l'édifice qu'elles proclamaient, depuis l'église Saint-Irénée toute rayonnante encore des débris de son pavé de mosaïque, depuis les quatre grands pilastres couplés et canelés de l'église Saint-Juste, toute orgueilleuse du souvenir de la rose d'or dont la dota le pape Innocent IV dans son exil; depuis Saint-Paul, la miraculeuse basilique; depuis la royale abbaye d'Ainay; depuis Saint-Pierre et Saint-Saturnin, deux temples chrétiens accouplés comme deux frères jumeaux, jusqu'à Saint-George de la Commanderie, jusqu'à Saint-Nizier, la doyenne église de Lyon, que rajeunit la main de Philibert Delorme; jusqu'à Sainte-Croix la Sarrazine; jusqu'à Saint-Étienne, qui disputa long-temps à sa métropolitaine voisine les honneurs de la mitre archiépiscopale. Elles allaient ainsi, ces voix, par les airs qu'elles fendaient, d'un moderne dôme à un clocher gothique, et venaient se résumer, se perdre dans les éclatantes volées de la

Digitized by Google

grande cathédrale, trônant sur ses quatre tours massives, comme une reine d'Éthiopie sur ses quatre éléphans.

Et dans le chœur de l'église primatiale, sur leurs moelleux coussins, sous les arcades de leurs niches de marbre blanc, où ils se dessinaient comme des figures de saints, siégeaient les trente-deux comtes de Lyon, dans toute la magnificence de leur costume dignitaire. Ici, ni orgue, ni instrumens d'autre espèce n'unissaient leurs accens à la voix des célébrans. Nul livre ne venait en aide à la mémoire du noble chapitre qui, par un vieil usage, devait n'en appeler qu'à elle pour l'office de chaque jour.

Birague, pavanant ses cinq quartiers de rigueur, Birague qui, pour être au dépourvu de livre saint, ne se croyait pas, lui, tenu d'avoir la mémoire aussi fraîche, marmottait pour la forme, à demi-voix, quelques lambeaux de versets, ou jetait un coup-d'œil de dédain protecteur sur messire Dulieu, prévôt des marchands, et ses quatre échevins qui, eux aussi, étalaient en plein chœur leurs blasons de nouvelle date, ou bien encore il s'entretenait avec l'un de ses collègues de la pâleur et de la morosité croissante du comte de Sault, qui, la tête accoudée sur le bras de son siége, semblait en proie à une profonde rêverie.

En ce moment, un frère de la Miséricorde, recou-

Digitized by Google

vert jusque par-dessus la tête de son sac de pénitent, s'avança au milieu du chœur, promena sur les chanoines, à travers les interstices de son masque de laine, deux flamboyantes prunelles ; et puis, se fixant sur un seul d'entre eux, il vint parler bas à l'oreille du comte de Sault, qui s'en émut.

On a vu que le jeune comte était d'une nature nerveuse et superstitieuse. Chez les anciens, sans nul doute, il eût évoqué les ombres et se fut abandonné aux oracles et aux présages ; au siècle de Catherine de Médicis, il eût mis sa foi dans un astrologue ; plus tard, il se fût attelé au char de Zinzendorff ; plus tard encore, il en eût appelé au génie de Mesmer ou même de Cagliostro ; de nos jours, il se fût fait non pas saint-simonien ou templier, mais au moins magnétiseur et somnambule. De son temps, il offrait un mélange fort ordinaire alors de superstitions gardées du moyen âge et de croyances religieuses, auxquelles venait se joindre un sentiment d'amour, que son âme faible, mais compâtissante et bonne, ne pouvait dominer.

Ses yeux, surpris comme par une vision, s'arrêtèrent un instant sur ceux du frère de la Miséricorde, et, après un assez long silence de consultation intime, il répondit, d'un ton bref, ce seul mot : — J'irai.

« — Il faut être prompt, M. le comte, répliqua le

Digitized by Google

pénitent ; car il n'a plus que quelques heures à vivre, au cas même qu'il ne succombe point à la torture qu'il subit en ce moment. »

Ces dernières paroles vinrent probablement à l'oreille de Biragues ; car, avec un haut-le-corps de pitié, il dit au comte de Lussac, qui bâillait alors à bouche close auprès de lui : « — La torture !.. C'est bien le moins, par ce moyen, que l'innocent, pour en finir, se donne pour le coupable. »

Depuis un instant, on eût remarqué, rien qu'aux chuchottemens des femmes, qui déjà prenaient un à-compte sur les caquets de la sortie, que l'office tirait vers sa fin. Bientôt après en effet, avec un long bourdonnement, la foule, comme l'eau d'une cataracte qui s'échappe entre deux rochers, se poussa hors de la nef et s'allongea par les triples portes de la cathédrale, comme trois rubans bariolés qu'on déploierait au vent. Ensuite ces trois lignes se confondirent et se dirigèrent comme un seul homme vers la place des Terreaux. Puis, ce furent des cris, des clameurs étranges. On se pressait, on se heurtait, on se disputait les fenêtres des maisons environnantes, les bornes, les bancs de pierre, les élévations de terrain ; on se haussait jusque sur les toits ; et tout cela, à l'entour d'un échafaud supportant un bûcher et semblant attendre une victime. Et la foule, qui n'avait fait que changer

Digitized by Google

de fête en passant de la célébration de la naissance d'un Dieu sauveur au spectacle de la mort d'un homme, se montrait impatiente de sang et aurait voulu de tous ses vœux hâter la marche du soleil : car, le soleil éteint, le bûcher devait s'allumer. Parfois aussi, elle jalousait du regard des femmes élégamment parées, auxquelles, par un soin tout-à-fait délicat, on avait ménagé des places dans les galeries à jour, et jusque sur les doubles spirales des escaliers découverts du pompeux hôtel-de-ville ; et, murmurant de ces priviléges de la naissance, jusque sur l'échafaud, cette multitude préludait peut-être ainsi à ses grandes révolutions.

Cependant le comte de Sault, accompagné du frère de la Miséricorde, marchait à pas pressés vers la prison où la victime était détenue jusqu'à l'heure de son supplice. Ils arrivèrent et descendirent dans un cachot profond où étaient épars encore les instrumens de la torture.

« M. le comte, dit alors cette même voix grêle qui, trois mois auparavant, avait parlé sur la colline de Fourvière, est-ce vous?

« — Moi-même, répondit le comte en cherchant dans l'obscurité les regards du condamné.

« — Merci donc au ciel et à vous, M. le comte, reprit celui-ci, car je vous ai fait appeler auprès de moi parce que je vous sais bon, parce que j'ai un dernier

Digitized by Google

service à vous demander, et que vous n'êtes pas homme à vous défendre du vœu d'un mourant. Ce soir, quand le soleil sera tombé, promettez-moi de vous rendre à quelque distance d'ici, sur le bord de la Saône, auprès de ce tombeau qu'on dit élevé à deux amans malheureux ; et, quand la septième heure aura sonné, c'est-à-dire quand je cesserai de vivre, étouffé par la fumée et la flamme, promettez-moi d'adresser à Dieu, vous m'entendez bien, là et pas ailleurs, une prière pour moi. Ne me demandez pas pourquoi là et pas ailleurs, ajouta-t-il aussitôt pour prévenir toute question : c'est mon secret, mon idée de mourant. Donnez-moi votre prière là et pas ailleurs ; je vous la rendrai dans le ciel. Voilà tout. Épuisé que je suis par la torture, les forces me manqueraient pour vous parler davantage, et j'ai besoin d'en garder un peu pour l'heure qui s'approche. Adieu donc, M. le comte, et laissez-moi votre promesse. »

Le comte de Sault crut que c'était en effet quelque idée de mourant, dont le secret n'appartenait plus à la terre : il promit et sortit.

Comment Landry-le-Bossu se trouvait-il dans ce cachot? Voici le fait aussi brièvement que possible. Il avait erré durant un mois dans les campagnes du Forez, et, averti par un de ses parens que Jacques Aymard était allé à sa poursuite, avec sa baguette, jusqu'au-

Digitized by Google

delà de Toulon, jusque sur la mer, il avait jugé opportun de revenir subitement et hautement dans Lyon, se flattant ainsi de montrer à nu l'imposture de l'homme de Saint-Véran, occupé en ce moment à le chercher là où jamais il n'avait passé. Mais, tout-à-coup aussi, Jacques Aymard, rebroussant chemin, s'était reporté sur Lyon, et, soutenant que Landry avait effectivement passé dans tous les lieux vers lesquels il avait dirigé sa baguette, il s'était une seconde fois élancé sur sa demeure, comme un tigre sur sa proie ; et, en présence du clergé, des magistrats et des médecins, il avait fait tourner sa baguette sur la tête du malheureux avec de si frénétiques convulsions, avec une si convaincante rapidité, que les trois corps assemblés n'hésitèrent pas à déclarer Landry-le-Bossu coupable de l'assassinat commis sur le marchand de vin de la *place Neuve* et sur sa femme. Après lui avoir fait subir une torture qui lui avait extorqué de menteurs aveux, on avait jugé convenable, pour plus de solennité, de renvoyer l'exécution de la sentence au soir de Noël ; et c'était aux dépens du pauvre Landry que le peuple de Lyon allait avoir sa seconde fête, plus enivrante et non moins suivie que la première.

Mais attendez : Landry aussi aura la sienne : car il aura sa vengeance, qui, pour avoir été lente à se creuser dans sa tête, n'en va surgir que plus inévitable

Digitized by Google

et terrible. Peut-être qu'il lui sacrifie une troisième et innocente victime : mais, lui aussi, n'est-il pas innocent, et n'a-t-il pas subi la torture ? n'est-il pas attendu par le bûcher ? A son tour de se venger, qu'importe par quels moyens et par quel homme ! qu'importe s'il lui faut cette troisième victime pour se repaître des deux autres ! des deux autres qu'il espère comme un dernier souris sur ses lèvres brûlées, éteintes par le feu !

Digitized by Google

Digitized by Google

III.

Il y eut vers ce temps un comte de Saint-Jean de Lyon, nommé le comte de Sault, qui disparut sous les glaces de la Saône, on ne sait trop comment.

(*Histoire manuscrite du chapitre de Lyon.*)

Les yeux de dix mille visages à bouches béantes et peu soucieux aujourd'hui du froid piquant qui se faisait sentir, étaient comme appendus au sommet de la tour de l'hôtel-de-ville, dont le cadran allait marquer sept heures.

Digitized by Google

Durant ce temps, enveloppé jusqu'au front dans un manteau, un homme remontait seul le côté droit de la Saône, que recouvrait, comme un miroir, une écorce de glace. Il arriva jusqu'à un monument d'assez simple apparence, qui fut détruit vingt ans après, et qui avait été élevé, dit-on, vers le temps des empereurs, à deux amans morts dans cet endroit en se retrouvant après une longue absence.

Cet homme, c'était le comte de Sault, et c'était là et pas ailleurs que Landry-le-Bossu lui avait dit de venir. Il était fidèle à sa promesse : sept heures allaient sonner. Déjà même il se disposait à mettre un genou à terre pour adresser au ciel la prière voulue, quand une ombre de femme s'esquissa sur les dalles du tombeau.

Le comte en frémit, fit trois pas en arrière; puis avec un effort de courage, il s'avança vers l'ombre ou la réalité.

Mais, à la place des Terreaux, sept heures avaient sonné, sept heures!.... Et Landry-le-Bossu, sous les pieds de qui tournoyait déjà une épaisse fumée, s'adressant à un spectateur qui, placé plus près de lui, semblait plus que les autres jouir de son supplice, lui cria d'une voix sarcastique et corrosive :

« — Jacques Aymard de Saint-Véran, Aymard le fourbe et l'assassin, plutôt que de demeurer là

Digitized by Google

béant et stupide, va donc au bord de la Saône, va donc au tombeau des deux amans, voir si ma fiancée ne m'a quitté que pour toi seul ! Ta baguette ne te l'a-t-elle pas révélé ? Va donc, car ils sont deux qui t'attendent.

Et en achevant ces mots, il proféra sa malédiction ordinaire : mais cette fois il ajouta avec un rire convulsif : « — Maudits ! maudits ! maudits tous trois ! »

Landry-le-Bossu avait sans doute emprunté la signature du comte de Sault, et trouvé le moyen d'indiquer, pour celui-ci, le moment et le lieu d'un rendez-vous à la femme d'Aymard : car, elle, qui durant trois mois avait suivi son mari hors de Lyon, espérant enfin tromper sa vigilance pendant l'heure du supplice, auquel on n'avait pu la contraindre d'assister, s'était rendue quelques minutes avant sept heures au tombeau des deux amans; et c'était l'ombre de cette femme que le comte de Sault venait d'apercevoir.

Quand il se furent reconnus, que de paroles ils échangèrent, que de paroles d'amour dont on pourrait grossir les pages d'un roman ! Ce fut à peine s'ils songèrent, dans ce conflit d'extase, à s'interroger sur les moyens qui les avait portés là, tous deux, seuls pour la première fois. Il en allait oublier son oraison funèbre le comte de Sault. Mais un grand jet de flammes qui tourbillonna dans l'air, l'en fit ressouvenir, et il s'a-

Digitized by Google

genouilla auprès du tombeau, disant à son amante de mêler sa prière à la sienne.

Ah ! priez pour vous deux ; vous en aurez assez : car voici Jacques Aymard qui accourt tout haletant, tout écumant de rage, et le tombeau des deux amans sera peut-être aussi le vôtre.

Un léger rayon de lune qui tremblait entre deux nuages, et venait se perdre et mourir sur les colonnes du monument funèbre, éclairait à peine les bords de la Saône.

Au bruit des pas qui se firent entendre derrière eux, le comte de Sault et son amante se levèrent épouvantés, et pour échapper aux regards, ils se hasardèrent en trébuchant sur les glaces de la rivière. Ils avaient à peine fait cinq pas, qu'en se retournant, ils s'entrevirent dans l'ombre côte à côte d'un homme horrible de fureur, qui les appela par tous les noms infâmes qui tremblaient sur ses lèvres. Ils voulaient fuir en s'emportant dans les bras l'un de l'autre ; mais l'homme était là, qui, d'un pied fort et menaçant, du premier coup étoila sous leurs pas la glace en mille rayons, et d'un second coup la brisa, et se rua dans l'eau glacée avec les deux amans, qui voulaient surnager, mais que ses doigts crispés tenaient, étreignaient par les cheveux.

En ce moment, les dernières flammes du bûcher de

Digitized by Google

la place des Terreaux montaient, ensanglantaient la nue, et les derniers soupirs, les derniers râlemens de Landry-le-Bossu se perdaient dans les sifflemens du vent du feu qui soufflait sur ses os dépouillés, que les étouffemens de mort de ses victimes commençaient dans la Saône.

Il n'avait pas espéré une si complète vengeance.

Le lendemain, à l'endroit où la glace était rompue, on retira trois cadavres hydropisés par l'eau qu'ils jetaient de toutes parts. Le premier fut celui de la femme d'Aymard. Birague, qui se trouvait encore là, se prit à dire en le voyant ainsi :

« C'est en vérité grand dommage : car cette petite n'était pas mal. »

Le second fut celui du paysan dauphinois. Birague dit :

« Ma foi, ce n'est pas tant pis : car le manant n'était qu'un drôle. »

Le troisième cadavre, le plus méconnaissable de tous, fut celui du jeune comte de Sault. Birague en frissonna, et puis se remettant de cette frayeur instantanée, il dit :

« Pauvre comte !.... Je l'avais bien prévu que son cœur lui jouerait ce mauvais tour. Mais aussi pourquoi s'encanailler de ces petites bourgeoises. »

Quant à la baguette divinatoire, sauf quelques rares

Digitized by Google

exceptions, il n'en fut plus question pour les meurtriers, et si on ne lui ravit pas entièrement sa puissance prétendue sur les sources d'eau vive et les mines d'or et d'argent, c'est qu'alors elle fut sans haine et maléfice.

LA COMTESSE NOELA DE SAINTE-MARIE.

Digitized by Google

UNE AMITIÉ DE FEMME.

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE AMITIÉ DE FEMME.

« Ma chère Hortense, dit un jour M. de Servière à sa femme, je désirerais qu'avant de commencer vos visites du matin, vous prissiez la peine de vous assurer par vous-même, si l'appartement d'ami est en état d'être habité, car j'attends quelqu'un ce soir.

« — Vous attendez quelqu'un ce soir ! s'écria madame de Servière ; mais, monsieur, ignorez-vous que j'ai fait préparer tout le second étage de l'hôtel, pour

Digitized by Google

loger mon amie d'enfance. Emma de Verneuil arrive sous peu de jours ; et il me serait désagréable que l'on vînt déranger, ne fût-ce que pour une nuit, les préparatifs que j'ai faits en faveur d'une amie qui m'est si chère et que j'attends avec tant d'impatience. Quoiqu'il y ait près de huit ans que je n'ai vu Emma, notre correspondance n'a jamais été interrompue...

« — Je ne conteste point les droits de madame de Verneuil à votre empressement, madame, interrompit M. de Servière avec humeur, mais vous me permettrez sans doute d'en mettre un au moins égal, à accueillir le fils d'un ancien ami, le fils du général de Sernan ; votre amitié d'enfance, que je crois fort sincère assurément, ne peut empêcher que je ne veuille tenir mes promesses. Quand Sernan mourut, je jurai de servir de père à son fils ; ce jeune homme sort aujourd'hui de l'école de Saint-Germain avec une sous-lieutenance, j'ai demandé qu'il passât quelque temps à Paris, ayant l'intention d'obtenir qu'il entre dans l'état-major ; quelque général le prendra pour aide-de-camp, il trouvera très-facilement l'occasion de se faire remarquer de l'empereur; arrivé là sa carrière sera assurée, je....

« — Et que m'importent vos projets pour ce jeune homme que je ne connais point, que je ne désire point connaître ! Sans doute, monsieur, vous êtes bien le

Digitized by Google

maître de le recevoir chez vous, mais si vous lui donnez l'appartement que je destine à Emma où la logerai-je ? Ne serait-ce pas d'ailleurs une folie que de placer un écolier dans un appartement charmant que j'ai disposé et embelli pour une femme, et qui perdra toute sa fraîcheur s'il est habité par un jeune homme sans soins et qui ne connaît pas le prix de toutes ces charmantes bagatelles.

« — Ne montrez pas tant de dédain, madame; vous vous tromperiez étrangement si vous croyiez Ernest tout-à-fait étranger aux usages du beau monde; il est né de parens riches, il aura une belle fortune, et vous n'ignorez pas que je suis son tuteur, le meilleur ami qu'ait eu son père; ce sont des considérations qui méritent peut-être bien qu'on se dérange, et je pense enfin, madame, que vous pourrez faire placer un lit dans votre petit salon; madame de Verneuil étant seule, elle se contentera fort bien de cet arrangement : au surplus, il faut qu'il en soit ainsi. »

Madame de Servière n'insista pas : elle connaissait assez son mari pour savoir qu'il était inutile d'essayer de le faire revenir sur une volonté qu'il annonçait aussi positivement; d'ailleurs elle redoutait la discussion, et sa parfaite indifférence pour tout lui donnait un air de douceur qui n'était au fond que de la froideur. Cependant si elle ne savait point montrer une

Digitized by Google

volonté longue et soutenue, son caractère n'en était pas moins impérieux et violent. Madame de Servière avait été élevée comme presque toutes les femmes qui sont destinées à avoir de la fortune : on avait dépensé beaucoup pour lui donner des talens qu'elle avait négligés aussitôt qu'elle avait été mariée. Elle passait sa vie à faire des visites, à s'occuper de sa toilette et à critiquer celle des autres.

Mariée sans amour comme sans répugnance, le sentiment le plus vif qu'elle éprouva dans cette occasion fut celui d'une vanité satisfaite; monsieur de Servière était un fort bel homme, il jouissait d'une très-bonne position dans le monde, et plus tard il devint chambellan. Six ans se passèrent. Madame de Servière croyait remplir tous ses devoirs, parce qu'elle ne rendait tout ce qui l'entourait qu'à demi malheureux, parce qu'elle n'avait jamais heurté, du moins ouvertement, la volonté de son mari, et qu'ils vivaient dans un état d'impassibilité qui ressemblait au bonheur. Cependant, si elle l'avait voulu, elle aurait pu être tendrement aimée, elle eût pu vivre de cette existence de femme qui prolonge la jeunesse: car le cœur de M. de Servière était bien disposé, dans les commencemens de son mariage, à s'attacher à une jeune personne douée d'une beauté remarquable, et assez bien élevée pour flatter sa vanité.

Digitized by Google

Mais quand les premiers momens de leur union, furent écoulés, lorsqu'il eut eu le temps de mieux connaître Hortense, il ne trouva ni confiance, ni abandon dans ce cœur si jeune encore : il chercha vainement une âme, il ne trouva qu'une belle, mais froide statue. Alors M. de Servière se fit une existence toute d'ambition; il aima l'argent, parce qu'il ne pouvait aimer autre chose ; l'amour ne répond qu'à l'amour, et dans l'intimité d'un ménage, la froideur de l'un manque rarement son effet sur l'autre. M. de Servière devint un habile courtisan; ses manières étaient nobles, distinguées, sa fortune considérable ; et, perdant l'espoir d'être père, il ne songea à acquérir que pour se faire honneur de ses richesses, et s'élever; aussi sa maison était-elle une des plus agréables et des plus brillantes de Paris ; sa femme, belle, dédaigneuse, se croyait la plus vertueuse des femmes, parce que son cœur était resté aussi froid que sa tête; se montrant ouvertement fière de ce qu'on appelle une parfaite conduite, une vertu irréprochable, elle traitait les femmes qui aimaient ce qu'elles ne devaient pas aimer, comme des criminelles ou des insensées. Cette hauteur farouche faisait que madame de Servière était généralement peu aimée : et si sa fortune, sa position sociale lui attiraient des hommages, malgré sa merveilleuse beauté, elle avait

Digitized by Google

tant de dédain et de fierté dans les regards, qu'aucun homme ne s'occupait d'elle; sa vanité mettait sur le compte du respect qu'elle inspirait, la retenue et la froideur qui l'entouraient. Long-temps elle fut insensible à cette indifférence, long-temps elle se crut la plus heureuse et la plus enviée des femmes, mais elle sentit enfin le vide qui suit toujours les plaisirs de la vanité; elle eut un moment la pensée de se rapprocher de son mari, de lui redemander cet amour qu'elle avait négligé si long-temps; mais ils ne pouvaient plus se comprendre; aucune sympathie ne se trouvait ni dans leurs goûts, ni dans leurs sentimens; d'ailleurs elle eût voulu des soins, de l'amour, sans rien faire pour les mériter. Enfin elle en fut réduite à envier le bonheur qu'elle avait si long-temps dédaigné. Peut-être à cette époque, avec une réputation moins bien établie, et surtout avec un caractère moins âpre, madame de Servière eût-elle été exposée à manquer à ses devoirs. Mais qui serait venu demander à ce cœur hautain, une émotion ou un retour? On la laissa se dévorer d'ennui sans que personne pensât que sous cette belle enveloppe battait un cœur qui sentait le besoin d'être aimé.

Ce fut alors que madame de Servière se rattacha avec une espèce d'ardeur à une amitié de jeunesse, dont le premier mobile avait aussi été la vanité; mais

Digitized by Google

qui devenait, dans l'état de son âme, une compensation à des émotions plus vives. Emma, moins âgée qu'elle de cinq ans, Emma, faible, souffrante et pauvre, avait été placée dans la même pension qu'Hortense de Merville : elle ne recevait ni les mêmes leçons, ni les mêmes soins ; on ne payait qu'une médiocre pension pour elle, et par conséquent on ne lui enseignait presque rien. Heureusement la pauvre enfant avait reçu du ciel les dons que quelquefois il accorde à ceux auxquels il refuse la fortune : un caractère doux, aimable, et une facile intelligence ; aussi était-on forcé de rendre justice à sa beauté et à sa grâce. Mais si ses compagnes souffraient que les doigts de la pauvre jeune fille posassent sur les touches de leur piano alors qu'on ne pouvait l'entendre, ou qu'elle copiât leurs modèles de dessin, Emma n'était jamais nommée aux concours, jamais elle ne recevait de prix, et on la croyait ignorante, parce qu'on ne parlait pas d'elle, ou qu'on ne vantait que sa douceur. Emma était donc bien malheureuse quand arrivaient ces grandes solennités si dangereuses pour la vanité, ces jours d'apparat ou la pureté d'une jeune fille perd déjà de sa candeur première, car elle connaît l'envie, et son amour-propre lui fait voir presque des ennemies dans ses compagnes. En effet, ces brillantes luttes sont toujours faites aux dépens de l'utile ;

Digitized by Google

trois mois avant le concours, celles qu'on appelle les brillans sujets ont tous les soins, toutes les leçons; les autres sont négligées, et, si elles paraissent, ce n'est que pour faire ombre au tableau. Et puis Emma n'avait point de mère pour veiller à ce que sa toilette fût fraîche et soignée; un tuteur, demeurant loin d'elle, et de plus, assez indifférent, ne s'informait presque jamais ni de ses besoins, ni de ses plaisirs. La pauvre Emma sentait bien son malheur, et, à chaque marque d'oubli ou d'injustice, elle s'écriait : « Ah! si j'avais ma mère! »

Pourtant elle ne se décourageait pas, et comme elle ne manquait ni de caractère, ni de persévérance, elle conçut l'idée d'exécuter un ouvrage qui donnât l'idée de ses talens. Elle allait souvent à la messe dans une église où se trouvait un très-beau tableau représentant la Vierge; la figure seule ne lui plaisait pas. Elle se détermina à le copier, et changeant seulement la figure elle y substitua celle d'Hortense de Merville, dont les traits étaient aussi purs que ravissans, Emma réussit. Le dessin était charmant; et sans s'en être seulement doutée, la pauvre petite s'acquit par là une amie puissante.

Mademoiselle de Merville s'étant déclarée sa protectrice, Emma n'eût bientôt plus à souffrir d'injustices; on n'osa plus la maltraiter, car sa nouvelle

Digitized by Google

amie dit hautement qu'elle quitterait la pension, et on savait assez l'empire qu'elle exerçait sur ses parens, pour être certaine qu'elle ne ferait que sa volonté. Emma avait trop de candeur pour rougir de devoir tant à l'amitié, aussi s'attacha-t-elle à mademoiselle de Merville avec une tendresse vive et profonde. Hortense elle-même l'aimait autant qu'elle pouvait aimer ; et quand elle quitta la pension, elle n'oublia point le portrait de la belle vierge qui flattait au moins autant sa vanité qu'elle avait touché son cœur.

Cependant les plaisirs du monde, les distractions nouvelles produisirent leur effet accoutumé ; et, après son mariage, madame de Servière ne tint point la promesse qu'elle avait faite de faire venir son amie chez elle. Emma, privée de sa protectrice, qui ne venait la voir que rarement, se déplaisait beaucoup à la pension ; et pourtant son tuteur venait de lui déclarer qu'elle n'avait pas d'autre ressource que de chercher à s'y fixer comme institutrice. La pauvre enfant allait donc se soumettre à cette laborieuse et ingrate carrière, avec une santé faible et une poitrine déjà attaquée ; elle allait promettre patience, soumission et abnégation d'elle-même, avec une tête vive et un cœur sensible. Son tuteur, fixé à La Rochelle, fit un voyage à Paris pour arranger cette affaire, et encore plus pour s'occuper de l'avancement

Digitized by Google

de son fils placé dans la marine. Avec cette imprévoyance de vieillard seulement occupé d'affaires et d'argent, il ne pensa pas un instant que la vue de sa pupille pût produire la moindre impression sur son fils. Emma n'avait point de fortune, donc il était impossible que Charles de Verneuil s'attachât à elle. Le vieillard ignorait, ou plutôt il avait oublié que toutes les prévisions de l'âge mûr sont inutiles à la jeunesse. Charles aima la pupille de son père, et malgré lui, malgré Emma elle-même, blessée des premiers refus de son tuteur, il l'obtint et l'emmena triomphant à La Rochelle, bien plus fier de sa charmante épouse que du nouveau grade qu'il venait d'obtenir. Tous ces détails, madame de Servière les avait appris; mais comme elle était aux eaux au moment du mariage de sa jeune amie, elle ne connaissait point ce mari dont Emma lui parlait, dans ses fréquentes lettres, comme du meilleur, du plus généreux des hommes.

Digitized by Google

Cependant, à cette époque, comme depuis son mariage, il était facile de deviner que ce n'était point l'amour qui dictait les lettres d'Emma, mais elle l'ignorait. Dans un cœur pur, une amitié vive et tendre, une reconnaissance naturelle de se voir aimée trompent facilement; d'ailleurs les fréquens voyages de M. de Verneuil, l'inquiétude que son absence causait à sa compagne, justifiaient assez la pro-

Digitized by Google

fonde mélancolie dont elle était atteinte. Une autre cause vint encore rendre cette tristesse plus profonde; elle avait perdu deux enfans, « deux anges au ciel, « écrivait-elle à son amie; ah! si tu les avais connus, « ils étaient si beaux! tu aurais partagé mon espé- « rance en les voyant prospérer jusqu'à près d'un an. « Mais à cette époque je les ai perdus, perdus tous « deux; je n'ai pu en sauver un, et pendant l'absence « de Charles je n'ai rien qui me console. Son père me « gronde de ma tristesse, et moi je sens que cette « tristesse est le pressentiment de quelque malheur. »

Ce malheur arriva; Charles de Verneuil mourut de la fièvre jaune, à la Havane. Quand cette nouvelle parvint à sa famille, la santé de madame de Verneuil était déjà fort altérée, on crut qu'elle succomberait; mais le ciel voulut qu'elle se relevât pour pleurer son époux sur les cendres de ses deux enfans. Cependant elle ne se remettait point de sa langueur; ces secousses si terribles, ces étreintes maternelles l'avaient si fortement ébranlée, que son beau-père, craignant qu'elle ne succombât, exigea qu'elle vint à Paris pour y consulter les plus célèbres médecins.

Tous ces détails parvinrent à madame de Servière au moment où, fatiguée du vide de son âme, elle cherchait à se rattacher à une affection quelconque. Aussi s'empressa-t-elle d'offrir sa maison à madame

Digitized by Google

de Verneuil; elle consulta elle-même les premiers médecins. Tous s'accordèrent à dire, que d'après les symptômes qu'on leur décrivait, il était vraisemblable que la malade était atteinte d'une affection de poitrine, à laquelle l'air de La Rochelle pouvait nuire.

Madame de Servière insista donc pour qu'Emma vint à Paris, en l'assurant qu'elle trouverait chez elle les soins les plus tendres et les plus empressés. Le moment de l'arrivée d'Emma était fixé quand M. de Servière annonça à sa femme les dispositions qu'il fallait prendre pour loger le fils de son ancien ami.

Sans doute cela n'avait rien de bien fâcheux, de bien embarrassant pour une femme riche, pouvant disposer d'un nombreux domestique et d'un hôtel commode et spacieux; mais, comme toutes les femmes qui n'ont jamais trouvé d'obstacles à leurs désirs, madame de Servière se faisait un malheur de ce qui aurait été à peine une légère contrariété pour une autre; et celle qu'elle éprouva augmenta la répugnance secrète qu'elle ressentait pour cet Ernest de Sernan, qu'elle nommait un maladroit écolier.

M. de Sernan avait à peine vingt ans, et M. de Servière, en vantant ses talens et son esprit, avait plus d'une fois regretté qu'il eût hérité de son père une grande propension à la sauvagerie et à l'originalité, et surtout un caractère passionné et romantique.

Digitized by Google

C'est ainsi que les gens du monde traitent les caractères qui ne sont pas, comme le leur, ployés et façonnés aux usages de la société, et qui n'y sacrifient pas leurs goûts et souvent leurs sentimens.

Madame de Servière n'avait jamais vu Ernest, quoiqu'il fût venu plusieurs fois à Paris. Quand cela arrivait, il passait ses journées à visiter les musées et les monumens publics, ou bien madame de Servière se trouvait à la campagne, ou à la cour; enfin, ils ne s'étaient jamais rencontrés. Cependant il devait arriver le soir même. Mais espérant qu'après sa présentation leurs rapports se borneraient à quelques froides politesses, elle ne s'en occupa plus.

Après le dîner, où il y avait du monde comme d'habitude, madame de Servière demanda la permission de se retirer pour aller faire sa toilette de cour, et se rendre au cercle de l'impératrice. La soirée était déjà assez avancée quand elle reparut au salon; on se récria sur sa beauté, sur sa magnificence, mais M. de Servière, interrompant un peu brusquement tous ces éloges, s'approcha d'elle, et lui présenta un officier que son uniforme lui aurait fait reconnaître, quand même on ne le lui aurait pas nommé. Elle leva les yeux avec indifférence, et fut étonnée de voir un jeune homme d'une taille élancée et remplie de grâces. Sa figure, pâle et mélancolique, n'avait rien de remar-

Digitized by Google

quable au premier coup-d'œil, mais en l'examinant avec attention, on découvrait une expression charmante dans ses yeux, dans sa bouche beaucoup de finesse et de franchise. Il balbutia, d'une voix timide, une excuse et un compliment où, au milieu de beaucoup d'embarras et d'une extrême timidité, il était facile de remarquer une admiration spontanée qui flattait beaucoup madame de Servière. Il est vrai que si celle-ci avait voulu choisir un costume qui relevât encore l'éclat de sa beauté, elle n'eût pu mieux choisir que ce long manteau de cour, brodé d'or; que ces plumes ondoyantes, se balançant avec majesté sur sa tête; que ces éclatantes pierreries, s'étalant sur une poitrine admirable, entourant des bras d'une éclatante blancheur. Aussi, jusqu'au moment où on vint avertir madame de Servière que sa voiture était prête, Ernest, retiré dans un coin de l'appartement, ne pouvait en détourner ses regards. Elle le remarqua; et cet hommage naïf, rendu à ses charmes, la flatta plus que tous les éloges qu'on ne cessait de lui prodiguer.

Rentré chez lui, Ernest éprouva une émotion indéfinissable en parcourant son appartement élégant, rempli de fleurs; son sang se porta à sa tête; il voulut essayer de prendre du repos, mais le repos le fuyait; il eut recours à ses livres de science, mais ils ne purent

Digitized by Google

un seul instant fixer son attention; alors il s'avoua avec terreur l'impression que madame de Servière avait faite sur lui. Et cependant il allait la voir à toute heure; dans tout le danger de l'intimité comment cacherait-il le trouble que faisait naître en lui la passion coupable qui, en si peu de temps, venait de bouleverser sa raison? Cette femme qui l'avait enchanté, enivré, cette femme était celle de son tuteur, de son ami. Oh! c'était un crime affreux, que cette admiration, qu'il n'osait pourtant appeler de l'amour. A ces pensées il cacha sa tête dans ses mains, il essaya de chasser ce brûlant souvenir de femme, mais il était toujours là, et le pauvre Ernest se prit à pleurer de remords.

Tout semblait fait aussi pour exalter sa jeune imagination : cet appartement parfumé lui semblait d'autant plus joli, qu'il se persuadait que madame de Servière avait présidé à son arrangement; cette charmante bibliothèque où il ne se trouvait que des poésies tendres, des romans, tout cela avait été choisi par une femme! Ernest en dévora plusieurs. Au point du jour, sa bougie s'éteignit; il se jeta alors sur son lit, où il trouva un sommeil cent fois plus fou, plus délirant que sa veille même.

Cependant il fallait reparaître devant celle qui, depuis quelques heures, occupait toutes ses pensées.

Digitized by Google

Madame de Servière n'était point une personne d'un esprit supérieur, et son âme n'avait point assez d'élévation pour donner à son langage cette séduction qui embellirait la laideur même, mais elle possédait un grand usage du monde; elle avait obtenu, la veille, un grand succès au cercle de l'empereur: il avait vanté lui-même son bon goût, sa magnificence. Elle possédait assez de tact pour deviner l'admiration muette de M. de Sernan, tout cela l'anima d'une grâce qui ne lui était pas habituelle, et elle fut charmante au déjeûner. Aussi le pauvre Ernest sortit d'auprès d'elle transporté d'amour et de désespoir, prêt, à chaque instant, à se jeter aux pieds de M. de Servière, et à lui avouer son amour pour sa femme, à lui jurer qu'il allait la fuir : premier et noble remords d'un cœur encore vierge à la trahison; premier remords si vite oublié, et dont bientôt, soi-même, on tourne en ridicule le souvenir. Si pourtant Ernest l'eût écouté, peut-être là s'arrêtait sa vie passionnée, cette vie du cœur où il devait s'élancer sans mesure et sans réflexion; mais il arriva de ce projet ce qu'il arrive presque toujours des projets raisonnables. Ernest cacha sa passion à tous les yeux, excepté à ceux de madame de Servière, et, quoiqu'il sentît que sa beauté prenait chaque jour plus d'empire sur lui, il n'eut plus le projet de prendre M. de Servière pour

Digitized by Google

confident de son crime. Il se berça de ces vieux paradoxes que la jeunesse rappelle quand ils lui sont utiles, l'amour platonique, une amitié innocente et pure, chimères impossibles qu'on ne caresse pas long-temps de bonne foi, mais qui servent de masque à nos passions.

Cependant cet amour, dont madame de Servière feignait de ne pas comprendre la violence, flattait à-la-fois sa vanité et son oisiveté. On la louait beaucoup dans le monde, elle était entourée d'hommages empressés et cérémonieux, mais c'était la première fois qu'elle se voyait l'objet d'un sentiment passionné, que le respect contenait encore, mais qui prendrait son essor au moindre regard d'encouragement. Certes, madame de Servière croyait qu'elle n'en viendrait jamais à cette condescendance; elle croyait que M. de Sernan ne lui inspirerait jamais le moindre intérêt; elle se répétait même souvent que ce n'était qu'un enfant sans usage, à qui il manquait cette élégance, ce fini de manières qui distinguaient les hommes de sa société habituelle. Mais toute fière, toute dédaigneuse qu'elle fût, l'amour de ce jeune homme commençait à marquer dans sa vie; elle aimait à sentir qu'un regard passionné suivait tous ses mouvemens, que chacune de ses paroles était recueillie avec amour, avec admiration.

Digitized by Google

Ce fut alors qu'une lettre, qui datait de plus de deux mois, depuis l'installation d'Ernest chez madame de Servière, lui annonça l'arrivée d'Emma. Emma lui apprenait que les affaires de son beau-père étaient cause de ce retard, et que sa santé était encore en plus mauvais état; qu'aussi il lui prenait des remords de venir mêler une existence flétrie et abattue à l'existence si brillante de son amie, et qu'elle se disposait de ne pas trop abuser de l'hospitalité qu'elle lui offrait; d'autant qu'on lui recommandait expressément le repos le plus absolu, et qu'elle ne pourrait guère profiter des plaisirs que lui promettait Hortense.

M. et madame de Servière étaient seuls quand cette lettre arriva. Hortense ne put s'empêcher de témoigner la crainte que madame de Verneuil ne se trouvât pas assez tranquille dans l'appartement qui était voisin du sien; elle ajouta qu'elle redoutait de troubler le repos qui lui était si nécessaire, en rentrant souvent au milieu de la nuit. Ces raisons étaient justes et frappèrent M. de Servière qui s'écria, en voyant entrer Ernest :

— « N'est-il pas vrai, mon jeune ami, que cela vous sera tout-à-fait indifférent de changer d'appartement? vous prendrez celui que ma femme a fait préparer auprès du sien, il vous convient beaucoup mieux qu'à madame de Verneuil que nous attendions depuis

Digitized by Google

long-temps, et qui arrive enfin aujourd'hui. Il n'y a aucun inconvénient, vous êtes l'enfant de la maison, et nous vous traitons sans cérémonie. »

Et sans attendre la réponse d'Ernest, il traversa le boudoir de sa femme, qui était voisin du petit salon où on avait tout préparé pour madame de Verneuil. M. de Servière fit remarquer à son pupille un escalier dérobé qui lui donnait la faculté de sortir et d'entrer sans déranger madame de Servière; et, s'assurant que la serrure qui fermait le boudoir était en bon état, il ajouta :

« — Vous voyez, mon cher ami, que vous serez parfaitement bien, et très-libre. »

Ernest balbutia quelques mots d'excuses sur l'embarras qu'il causait; il fut même jusqu'à proposer de chercher un logement ailleurs, mais son émotion était si violente, que madame de Servière, en le regardant, comprit toute l'importance qu'il attachait à ce que l'on n'acceptât pas sa proposition. Sans doute elle croyait ne voir cet arrangement qu'avec indifférence, mais si elle avait voulu réfléchir, elle se fût avoué qu'il eût été repoussé avec dédain deux mois auparavant.

Tout étant terminé, M. de Servière ferma lui-même la porte de communication; et sa femme, voulant donner à madame de Verneuil une preuve

Digitized by Google

d'attention, monta en voiture et fut au-devant d'elle.

Pour la première fois, madame de Servière pensa aux embarras qu'allait lui causer une personne malade chez elle. M. de Servière aimait le faste, l'éclat: tous les hivers il donnait plusieurs bals, c'était autant par goût pour les fêtes que pour complaire à l'empereur, qui aimait que les personnes attachées à sa maison eussent de la représentation. Ces réflexions disposèrent assez mal madame de Servière; le temps était pluvieux et froid, la course qu'elle faisait l'ennuyait assez: c'était une femme parfaitement égoïste, qui se sentait rarement disposée à faire quelque chose pour les autres; elle était venue au-devant d'Emma par désœuvrement, par un mouvement irréfléchi; mais la fatigue et l'ennui étaient arrivés vite, et elle allait retourner sur ses pas, quand elle aperçut venant à elle une calèche très-modeste; elle regarda avec attention pour découvrir si c'était Emma: quoiqu'elle ne l'eût pas vue depuis six ans, elle se croyait certaine de la reconnaître à l'instant, et elle fut persuadée que la charmante personne qui était dans cette voiture ne pouvait être cette petite pensionnaire dont la figure n'annonçait jadis rien de remarquable. Cependant un vieillard à côté d'une jeune femme, et la voiture venant sur la route de La Rochelle, annonçaient que c'était Emma. Mais plus

Digitized by Google

elle avançait, plus madame de Servière voulait douter; car jamais figure plus intéressante, plus gracieuse ne l'avait frappée; et à mesure qu'elle s'assurait que c'était sa compagne d'enfance, elle sentait une humeur marquée, un sentiment plus pénible envahir son âme, et en chasser tous les souvenirs d'amitié. Les deux voitures s'arrêtèrent; la jeune femme s'élança de la sienne et tomba dans les bras de madame de Servière.

« Hortense, ma bonne Hortense, répétait-elle avec un accent si tendre et si doux qu'il émut un instant l'âme froide à qui elle s'adressait, est-ce toi que je revois après tant d'années?... »

M. de Verneuil était venu présenter ses hommages à madame de Servière qui, après un léger mouvement d'attendrissement passé, s'écria :

—Heureusement, Emma, vous n'êtes point si mal que je le croyais d'après vos lettres; quoiqu'un peu pâle, vous êtes bien, très-bien, et surtout fort grandie.

— N'est-ce pas, dit M. de Verneuil, qu'elle est toujours jolie? n'est-ce pas, madame, que la maladie semble respecter cette charmante enveloppe? Tout le monde l'aime, l'admire, et mon pauvre fils...

Madame de Servière donna l'ordre de reprendre le chemin de Paris, comme pour distraire M. de Verneuil de l'impression pénible qu'il ressentait, ou

Digitized by Google

plutôt parce qu'elle éprouvait au fond de l'âme une humeur réelle. C'était une femme très-ordinaire, sans beauté, sans élégance, qu'elle comptait accueillir, et au lieu de la petite pensionnaire timide et gauche qu'elle avait jadis protégée, elle retrouvait une femme dont la taille, élégante et bien prise, n'était même pas gâtée par un habit de voyage simple et peu avantageux; un chapeau très-avancé laissait pourtant apercevoir des cheveux châtains-clairs, brillans et doux, ne voilant qu'à demi un front pur et blanc; les yeux d'Emma d'un brun clair avaient une expression spirituelle et naïve à-la-fois; ils souriaient en même temps qu'une bouche si jeune et si fraîche, qu'on eût regretté qu'elle fût plus petite, car on n'eût pu apercevoir aussi bien de charmantes petites dents. Cette gracieuse physionomie, sans perfection peut-être, était si attrayante qu'elle inspirait, au premier coup-d'œil, un penchant irrésistible, et un son de voix mélancolique donnait un attrait de plus à l'aimable femme. La grace attrayante d'Emma excita un mouvement d'envie très-amer dans l'âme de la brillante Hortense, elle, qui s'était crue jusque là sans rivale en beauté, frémit de colère en pensant qu'elle ne pouvait en avoir une plus dangereuse que cette jeune malade si abattue, que cette provinciale qu'elle s'était plue à se figurer gauche et dépourvue de grâces. Dès

Digitized by Google

ce moment une gêne inexplicable, une froideur qu'elle eut beaucoup de peine à cacher, s'empara du cœur de madame de Servière ; et quand elle eut conduit Emma à l'appartement qu'elle lui destinait et qu'elle eut pu la quitter, elle respira, car la contrainte qu'elle venait de s'imposer avait cruellement coûté à son âme sèche et orgueilleuse.

Digitized by Google

Demeurée seule et livrée à ses réflexions, madame de Servière maudit l'imprudent entraînement qui l'avait engagée à attirer madame de Verneuil chez elle. Hortense n'était point la seule femme qui se fût promptement repentie de s'être livrée à un premier mouvement, que les femmes décorent souvent du nom d'amitié, et qui naît presque toujours, chez elles, de l'oisiveté et de l'ennui.

Digitized by Google

Depuis l'instant où madame de Servière avait offert l'hospitalité à Emma, sa vie avait pris un intérêt qui l'empêchait de ressentir encore le vide qui l'avait ramenée aux souvenirs de sa première enfance. Sans doute elle n'aimait pas, mais elle se croyait aimée; elle savait qu'il y avait un être qui écoutait avec ivresse toutes les paroles qui sortaient de ses lèvres; elle croyait enfin qu'Ernest la trouvait ce qu'il y avait de plus adorable au monde; sa vanité était satisfaite, son esprit était occupé, c'était assez pour qu'elle regrettât de s'être donné un obstacle, un témoin gênant; elle se lassait déjà de cette amitié de femme dont elle n'apercevait plus que la charge. Depuis qu'elle avait revu Emma, elle s'avouait enfin, car on ne peut toujours dissimuler avec soi-même, que si elle l'avait sue aussi élégante, aussi aimable, elle ne l'eût point attirée chez elle. Long-temps elle chercha le sommeil, et long-temps l'image gracieuse de madame de Verneuil vint rembrunir ses rêves; elle la retrouva au réveil, et son désappointement, son humeur, la suivirent dans la première visite qu'elle lui rendit.

Emma était plus souffrante, plus abattue que la veille: le mouvement du voyage endort ordinairement les douleurs, mais quand l'instant du repos est arrivé elles reprennent plus fortement.

« — Ma chère Emma, dit madame de Servière avec

Digitized by Google

quelque embarras, vous avez paru craindre que ma maison ne vous présentât pas assez de calme, mais ce petit appartement est parfaitement disposé pour que vous goûtiez le repos qui vous est si nécessaire; persuadez-vous bien que vous êtes chez vous, ne descendez pas de quelques jours, si cela vous convient, M. de Servière viendra vous témoigner tout le plaisir qu'il a de vous voir dans sa maison; je monterai aussi souvent que je le pourrai, vous vous soignerez, vous suivrez scrupuleusement le traitement que les médecins vous prescriront, et, j'en suis sûre, vous retournerez bientôt chez vous parfaitement rétablie.

« — Aujourd'hui j'accepte votre proposition avec reconnaissance, répondit Emma, mais quand je me serai reposée, je me réunirai à vous, ma chère Hortense, car j'ai plus besoin de votre présence et de votre amitié, que de médicamens qui me fatiguent et qui m'ont été jusqu'à présent inutiles.»

Madame de Servière quitta Emma un peu moins contrariée, car elle se croyait encore libre pour quelque temps, mais les tourmens de son orgueil n'étaient pas à leur fin. M. de Servière, qui avait été voir madame de Verneuil, ne parla, durant le dîner, que de sa grâce, de l'expression angélique et fine de son sourire.

« — En vérité, ajouta-t-il, ma chère Hortense, vous ne m'aviez pas dit que votre amie était aussi bien. C'est

Digitized by Google

une perle cachée en province, fort heureusement pour nos femmes de Paris, car elle leur enleverait facilement leur grande réputation de beauté dont elles sont si fières. Ernest, vous êtes romanesque et sensible, eh bien ! figurez-vous que vous allez vous trouver parfaitement en rapport avec cette charmante Emma, car non seulement sa figure est gracieuse, spirituelle, mais elle est empreinte aussi d'une douceur et d'une sensibilité qui donnent seules du charme à la beauté; sa voix, dont le timbre est pure et argentin comme celui d'un enfant, est une séduction nouvelle. Nous avons parlé littérature, musique; elle est fort instruite, je vous assure, et possède même, à ce qu'il paraît, des talens remarquables. Aussi, madame, me suis-je hâté de faire monter votre harpe chez elle, car depuis long-temps vous ne vous en servez plus.»

Pendant que son mari parlait, la figure si calme et si belle de madame de Servière s'était contractée, elle avait pâli et rougi de colère, et, malgré elle, ses yeux s'étaient tournés vers Ernest, qui semblait écouter avec intérêt ce que venait de dire son ami. M. de Servière reprit :

« — Je lui ai parlé de vous, Ernest, je lui ai dit que vous étiez fou de musique, et que, quand elle serait bien reposée, nous passerions quelques soirées à nous en occuper.

Digitized by Google

« — Voilà une brillante perspective que vous présentez à M. de Sernan, s'écria Hortense. Emma n'avait aucune disposition pour la musique quand elle était en pension, et je ne présume pas que ce soit en province qu'elle ait puisé les perfections dont vous la gratifiez, monsieur; quant à son esprit, tout en l'aimant beaucoup, je suis forcée de convenir qu'il était fort ordinaire et qu'il n'annonçait surtout rien de piquant.»

Madame de Servière prononça ces paroles avec une amertume qui frappa Ernest; elle ne savait pas combien il y avait d'observation, d'esprit et d'âme dans cet enfant qu'elle traitait sans conséquence; elle ne savait pas que sa passion, qu'elle croyait si profonde, n'était que le premier égarement des sens d'un jeune homme sensible et impressionnable, et que, dans cette imagination fraîche et pure, la douceur et la bonté étaient des attraits encore plus puissans que l'entourage éclatant qui avait commencé à monter son imagination et à lui tourner la tête. Aussi quand madame de Servière avait parlé avec peu d'indulgence de cette pauvre Emma, si malade et presque abandonnée, Ernest avait détourné ses regards de l'éclatante beauté d'Hortense, pour rêver doucement à cette femme qu'on disait si intéressante, et qui, en si peu de temps, avait perdu tous les liens qui l'attachaient au monde.

Digitized by Google

Il quitta de bonne heure le salon de madame de Servière pour rentrer chez lui : l'appartement de madame de Verneuil était au-dessus du sien, et quand vint l'heure du repos, il pensa plus à elle qu'au boudoir d'Hortense dont il était si voisin.

Cependant plusieurs jours se passèrent, et on aurait pu oublier que madame de Verneuil habitait la maison, si M. de Servière, trop bien élevé pour négliger ce qu'il devait à une femme dont il était l'hôte, n'était monté souvent chez elle pour la voir et la presser de descendre chez sa femme. Mais Emma était trop timide, et avait surtout trop de tact, pour céder à des instances que M. de Servière lui adressait seul, car Hortense, tout en se montrant remplie d'attentions et d'égards pour elle, ne faisait aucun effort pour décider son amie à vivre moins retirée ; au contraire elle l'interrogeait avec empressement sur les livres, sur la musique, qui pouvaient la distraire, et elle se hâtait de les lui envoyer. Puis elle lui dépeignait sans cesse les ennuis et les fatigues qui accompagnaient les plaisirs du monde, et, comme si elle eût entièrement oublié l'éloge qu'elle en avait fait dans ses lettres, elle se montrait si dédaigneuse des distractions qu'elle vantait tant naguère, que, malgré la simplicité de son caractère, Emma ne pouvait s'empêcher de trouver un peu d'affectation dans son langage.

Digitized by Google

Il faut le dire aussi, plus un caractère est vrai et confiant, plus il a, pour ainsi dire, une peur d'instinct de ceux qui ne possèdent pas les mêmes qualités; et, depuis qu'Emma avait revu son ancienne compagne, elle se sentait moins de désir de vivre avec elle dans l'intimité; son cœur reconnaissant s'alarmait, il est vrai, de se trouver si ingrate, mais les paroles s'arrêtaient sur ses lèvres quand elle voulait s'exprimer avec confiance et abandon; elle sentait qu'Hortense avait une âme sèche, qui ne comprendrait pas la sienne; elle sentait qu'il n'y avait rien de vrai dans ces paroles flatteuses que le monde avait appris à madame de Servière; elle se disait enfin que si c'était elle qui exerçât l'hospitalité, cette hospitalité serait moins fastueuse, mais ferait plus de bien au cœur.

Près de deux mois s'étaient écoulés; M. de Servière, commençant à s'étonner de l'obstination de madame de Verneuil de ne point se joindre à eux, en parla à sa femme dans des termes qui la mirent dans la nécessité de presser Emma de ne plus s'isoler ainsi.

«—Je ne crois point, avait dit M. de Servière, que cette profonde solitude soit profitable à la santé de madame de Verneuil; le docteur S..., a qui j'en ai parlé, n'a aucun espoir de la guérir. Il l'a condamnée; mais

Digitized by Google

sa vie peut se prolonger plus ou moins, suivant le bonheur et le repos qu'elle trouvera ici-bas.

« — Condamnée ! répéta Ernest avec terreur. Quoi ! si jeune, il n'y aurait plus d'espérance ?

« — Aucune. Aussi devons-nous, autant que possible, embellir une vie si fragile ; et, j'ose l'exiger, Hortense, obtenez de votre amie qu'elle se joigne souvent à nous. »

Madame de Servière ne put ainsi se dispenser de presser Emma de descendre dès le lendemain pour le dîner de famille. Elle l'assura qu'il n'y aurait point d'étrangers.

« C'est donc, demanda madame de Verneuil, un parent à vous ou à M. de Servière qui habite votre hôtel ?

« — C'est le pupille de M. de Servière, répondit Hortense avec contrainte ; il recherche peu la société des femmes, et son caractère est plus sérieux que ne devrait le comporter son âge.

« — Il aime du moins beaucoup la musique, dit Emma avec simplicité. Souvent vous êtes au bal, il reste chez lui ; plusieurs fois, le soir, j'ai été au moment de cesser de pincer de la harpe, dans la crainte de le déranger de ses études, qui pouvaient être sérieuses. Mais il restait de longues heures appuyé sur sa fenêtre et semblait écouter.

« — Et vous n'étiez pas fâchée d'avoir un auditeur

Digitized by Google

aussi attentif, prononça madame de Servière avec dépit ; l'avez-vous jamais vu?

« — De trop loin pour le distinguer ; car, vous le savez, Hortense, je ne suis point sortie de mon appartement.

« — Puisque vous vous croyez assez forte pour le faire maintenant, dit Hortense avec un peu d'aigreur, à demain donc. » Et madame de Servière quitta l'appartement de madame de Verneuil, la laissant un peu affligée du peu d'amitié qu'elle venait de lui témoigner.

« — Mais je ne m'en étonne pas, se dit Emma avec tristesse ; je n'ai rien pour plaire à une femme du monde brillante et gaie, et je crains de bien mal réussir dans sa société où je n'apporterai que de la mélancolie. »

Madame de Servière était rentrée chez elle avec un redoublement d'humeur, qu'elle cherchait vainement à cacher. M. de Servière parlait politique dans un coin du salon ; Ernest était seul près de la cheminée ; il était revêtu d'un nouvel uniforme ; jamais elle ne l'avait vu autant à son avantage ; le changement qui s'était opéré en lui depuis quelques mois la frappa ; il avait perdu la trop grande timidité qui empêche de montrer tous ses avantages ; il ne lui fallait plus que quelques succès auprès d'une femme, pour devenir un des hommes les plus remarquables de Paris, et ce

Digitized by Google

ne serait peut-être pas à elle qu'il le devrait; bientôt une autre femme allait vivre dans son intimité, elle lui enlèverait peut-être cet hommage naïf et pur dont sa vanité était si touchée. Hortense ne put supporter cette pensée; ses regards devinrent moins sévères, mais Ernest restait profondément rêveur.

« Est-ce donc à l'uniforme que vous venez de quitter que vous donnez des regrets, M. de Sernan, dit Hortense, ou celui que vous venez de revêtir annonce-t-il à vos amis que vous allez les quitter?

« — Je ne pense guère à mon avenir, madame, répondit Ernest; il est si difficile d'être heureux.

« — La difficulté vient peut-être de vous-même, » prononça Hortense d'une voix douce.

Elle s'attendait que les regards d'Ernest allaient lui répondre que son bonheur ne dépendait que d'elle; mais il reprit avec découragement :

« — Quand on aurait devant soi une perspective assurée de bonheur, n'est-il pas affreux de voir le malheur d'une autre sans y pouvoir remédier? Cette jeune Emma, par exemple, votre amie, madame, est-il donc vrai qu'il n'y a point de remède à sa maladie? »

Madame de Servière mordit ses lèvres avec violence pour comprimer sa colère, mais elle ne put s'empêcher de dire avec ironie :

« M. de Servière aime à mettre du tragique dans

Digitized by Google

tout, mais je ne crois pas que la position d'Emma soit dangereuse comme il le dit. Elle a encore la force de faire de la musique tous les soirs, vous le savez, monsieur. »

Ernest rougit légèrement, et ne fut pas faché que M. de Servière, en se rapprochant, lui évitât la peine de répondre.

« — Mon cher Ernest, lui dit celui-ci, il vous faut aller demain à la campagne, chez le général de F....., le remercier de ce qu'il vous a accepté pour aide-de-camp. Peut-être ne pourrez-vous revenir le soir, mais enfin vous ferez comme vous voudrez.

Madame de Servière respira, c'était un jour de gagné pour qu'Ernest ne se trouvât point avec Emma; mais elle ne tarda pas à rougir d'avoir pu craindre une telle rivale. Y a-t-il une comparaison à faire, pensa-t-elle avec orgueil, de sa figure pâle et malade, avec la mienne si brillante et si animée? et l'orgueilleuse se plaisait à voir sa belle tête se refléter dans les glaces qui l'environnaient.

Digitized by Google

Digitized by Google

Le lendemain, à l'heure du dîner, Emma descendit quoiqu'elle se sentît plus malade qu'elle ne l'avait été depuis long-temps; madame de Servière pensa que ce serait une raison pour qu'elle se retirât de bonne heure, et elle annonça qu'elle-même se trouvait légèrement indisposée. Mais la soirée était peu avancée quand M. de Sernan parut. Les regards inquisiteurs d'Hortense suivirent les siens avec défiance; il lui sembla qu'il examinait Emma avec une profonde attention,

Digitized by Google

et jamais, peut-être, Hortense ne l'avait vue plus à son avantage; ses longues paupières baissées ombraient ses joues pâles, et donnaient une expression angélique à sa figure de madone, son vêtement noir rendait sa taille encore plus mince et plus élancée, et comme une fleur délicate qui ne peut tenir sur sa tige, sa tête doucement penchée semblait réclamer un appui. Ce n'était point une beauté comme madame de Servière, qui éblouissait les yeux et les frappait d'admiration, on ne pensait même pas à louer aucun de ses traits en la voyant, on cédait sans réflexion au charme attractif qui ne permettait pas de la juger.

« C'est bien aimable à vous, mon cher Ernest, s'écria M. de Servière, d'être revenu de bonne heure; vous arrivez, j'en suis sûr, pour que je vous présente à la compagne d'enfance de ma femme, à madame de Verneuil; vous nous avez entendu plus d'une fois regretter qu'elle voulût rester dans la solitude, et j'espère que vous nous aiderez à l'en dégoûter entièrement. Si pour commencer, nous faisions un peu de musique, madame de Verneuil pince de la harpe et chante comme un ange; et vous, ma chère Hortense, peut-être vous souviendrez-vous un peu de votre piano.

« — Faites-moi grâce pour ce soir, monsieur, interrompit madame de Servière avec hauteur, je me sens assez indisposée.

Digitized by Google

« — Je vais me retirer, dit madame de Verneuil en se levant, j'espère, ma chère Hortense, que demain vous serez tout-à-fait bien.

« — Vous êtes libre ce soir, dit M. de Servière en offrant sa main à madame de Verneuil. Mais à présent que vous nous avez cédé, il ne vous sera plus permis de nous abandonner. »

Madame de Servière était demeurée seule avec Ernest; elle leva les yeux, s'attendant à voir les siens fixés sur elle, mais Ernest paraissait rêveur et ne la regardait pas.

Elle sonna avec violence et demanda du thé.

« — Est-ce que vous souffrez, ma chère Hortense, dit M. de Servière en rentrant, vous êtes pâle.

« — Vraiment, monsieur, il est temps que vous daigniez vous en apercevoir. J'ai une migraine qui me fait horriblement souffrir. » — Ernest ne paraissait pas entendre.

« — Non, je ne veux pas de thé, s'écria-t-elle, il m'énerverait encore, demandez-moi....» Mais le désir et la volonté de madame de Servière ne purent être connus, car elle tomba évanouie; M. de Servière arracha la sonnette, et courut à la porte pour demander du secours, et Ernest se précipita vers elle pour la secourir. Sans doute il était affecté de ce qu'elle paraissait éprouver, même il ressentait une émotion violente; elle

Digitized by Google

était si belle, et presque dans ses bras! Cependant, en voyant approcher M. de Servière, il lui céda sa place, et après s'être assuré qu'Hortense, rentrée chez elle, se trouvait beaucoup mieux, il se retira lui-même dans son appartement.

Quoique l'émotion d'Ernest ne fût pas aussi vive qu'elle l'eût été quelque temps auparavant, il était touché de l'état d'Hortense, mais à cette image, qui avait encore quelqu'empire sur son âme, s'unissait le souvenir pur et candide d'Emma; sans doute elle n'était pas belle comme Hortense, et le sentiment qu'elle lui inspirait n'était ni violent, ni tumultueux comme ce qu'il avait ressenti la première fois qu'il avait vu madame de Servière; mais ce sentiment était calme et d'une douceur ineffable qui faisait du bien à son âme agitée par une effervescence coupable.

Quoiqu'il n'eût jamais avoué positivement son amour à Hortense, il ne se reprochait pas moins de le lui avoir laissé deviner. M. de Servière était un intime ami de son père, il avait soigné son enfance, il était son hôte enfin, et le cœur d'Ernest était encore assez pur, assez naïf pour se reprocher d'avoir eu la pensée de violer les droits de l'hospitalité. Peut-être, il faut l'avouer, sa conscience ne parlait-elle si haut que parce que sa passion avait perdu de sa puissance? Peut-être enfin, sa raison venait-elle de ce

Digitized by Google

qu'il avait trouvé madame de Servière moins aimable, moins belle dans la soirée qui venait de s'écouler? La colère enlaidit la plus belle des femmes : Ernest ne devinait pas le motif de celle de madame de Servière, mais il avait remarqué la froideur avec laquelle elle avait accueilli son amie malade; et déjà un chagrin d'Emma était une offense envers lui. Enfin la passion d'Ernest en était arrivée à ce désenchantement qui permet d'écouter la raison, et il s'avouait que madame de Servière manquait de ce charme que donnent la bonté et la douceur. Il se rappelait l'âcreté de ses paroles quand elle parlait des femmes, et cependant, sans fatuité, il pouvait se dire qu'elle avait paru souvent touchée de ses regards, et qu'elle avait déployé à son égard une coquetterie bien perfide.

Plusieurs heures se passèrent; tout paraissait calme dans la maison, mais M. de Sernan ne songeait point à prendre du repos; une agitation pénible le tenait éveillé, quand il entendit un sourd gémissement; il prêta l'oreille, il lui parut venir de l'appartement au-dessus du sien : c'était celui qu'occupait madame de Verneuil. Il avait entendu dire plusieurs fois, à M. de Servière, que l'état d'Emma était inquiétant; que son médecin craignait, à chaque instant, que quelque accident augmentât le danger. La froideur que lui avait montrée madame de Servière pouvait

Digitized by Google

l'avoir affectée; elle n'avait autour d'elle ni parens, ni amis; son beau-père était, depuis long-temps, retourné à La Rochelle; elle luttait seule contre une maladie cruelle. Peut-être le retard de quelque secours pouvait-il exposer sa vie ?

Cette crainte décida Ernest; il sortit doucement de chez lui, descendit, et se plaça en face des fenêtres d'Emma. La faible lueur d'une lampe y brillait à peine, inquiet cependant, il allait réveiller quelque domestique de la maison, quand il vit la femme de chambre de madame de Verneuil traverser la cour avec rapidité; elle allait faire lever le concierge pour l'envoyer chez le médecin; madame de Verneuil était dans le plus grand danger.

« — Je n'ose faire avertir madame de Servière, disait la pauvre fille en pleurant, on dit qu'elle a été malade une partie de la nuit.

« — Retournez vers votre maîtresse, s'écria Ernest; je cours moi-même chercher le médecin. »

Il s'élança dans la rue; en moins d'un quart-d'heure il revint avec le docteur. Celui-ci pénétra dans la chambre de madame de Verneuil et laissa la porte entr'ouverte; au bout de quelques momens Ernest entendit ces paroles effrayantes :

« — Réveillez madame de Servière, elle se meurt.

« — Elle se meurt ! répéta Ernest en poussant vive-

Digitized by Google

ment la porte, et courant vers le lit où Emma, pâle comme un linceul, ses draps et ses vêtemens de nuit couverts de sang, présentaient l'aspect le plus touchant et le plus terrible.

« — Oui, elle se meurt, répéta à voix basse le médecin; elle vient d'être prise d'une hémorragie de poitrine qui peut avoir les suites les plus funestes. »

Et tout en parlant, il imprégnait le front et la bouche d'Emma d'une eau glacée.

« — Pourquoi n'être pas venu me prévenir plus tôt?» dit-il en donnant une bougie à tenir à Ernest; et, saisissant un des bras de madame de Verneuil, il releva la manche de son vêtement de nuit, et ouvrit une de ses veines; le sang coula, Emma fit un léger mouvement et ouvrit les yeux.

«—Dieu merci, dit le médecin, avec des soins et les plus grandes précautions, cet accident peut ne point avoir de suites trop funestes. Mais vous êtes bien coupable, continua-t-il en s'adressant à la femme de chambre, il fallait éveiller toute la maison; il fallait....

« — Ne la grondez pas, docteur, interrompit madame de Verneuil d'une voix faible, je croyais que ce ne serait rien, et je ne voulais déranger personne. Mais, qui donc vous a été chercher?

« — Monsieur, répondit le docteur en écartant le

Digitized by Google

rideau qui cachait Ernest ; et je vous réponds que nous n'avons pas perdu une minute. »

Emma souleva ses paupières faibles et pesantes, et rencontra le regard d'Ernest. Elle voulut balbutier un remercîment, mais la parole expira sur ses lèvres.

« — Ne parlez pas, il vous est défendu de prononcer une seule parole, dit le docteur, il y va de votre vie ; et puis il vous faut une garde habile : je vais vous faire une ordonnance. » Et il prit la lumière pour s'approcher d'une table. La femme de chambre était descendue ; Ernest était demeuré près du lit, et ne pensait pas à s'éloigner. Une pitié profonde et pourtant remplie de douceur s'était emparée de lui, à la vue de cette pauvre jeune femme, luttant ainsi contre une mort qui semblait inévitable : sa figure angélique couverte d'une pâleur qui en relevait encore la délicatesse et la perfection, cette obscurité qui les environnait, ce presque tête-à-tête, tout cela produisit sur Ernest une impression vive et mélancolique, qui devait graver l'image d'Emma dans son cœur, d'une manière ineffaçable. La main d'Emma, pâle et amaigrie, était étendue sur le lit, elle la souleva lentement.

« — Vous désirez quelque chose, dit Ernest en se baissant et prenant dans les siennes cette main, si délicate qu'il crut tenir celle d'un enfant. Oh ! ne parlez pas, ne parlez pas...

Digitized by Google

« — J'ai bien soif, » prononça-t-elle d'une voix faible.

Le docteur, la tête appuyée sur une de ses mains, semblait profondément occupé de l'ordonnance qu'il composait. Ernest prit une coupe placée près de la malade, et, la soulevant avec précaution, il fit boire Emma. Un bonheur inexplicable, une sensation qu'on n'éprouve peut-être qu'une fois dans la vie, fit tressaillir son cœur d'une émotion à-la-fois si délicieuse et si sombre, qu'il se dit que jamais elle ne pourrait lui devenir indifférente, cette femme qui venait de lui faire éprouver un sentiment si nouveau et si profond.

Emma était encore dans ses bras, quand la porte s'ouvrit; c'était madame de Servière. Elle tenait une bougie à la main. D'abord elle s'avança avec empressement, et une inquiétude assez vive se lisait dans ses traits; mais, à la vue d'Ernest, elle recula : ses joues se couvrirent de rougeur, et le feu de la colère anima subitement ses yeux.

« — Madame, dit le docteur en s'approchant d'elle, la manière dont vous m'avez recommandé madame de Verneuil, l'amitié que vous lui portez, l'intérêt qu'elle inspire, tout m'annonce que, bien certainement, rien ne sera négligé chez vous. Les plus grands soins, les plus minutieuses précautions sont nécessaires à cette jeune dame, car elle est en danger.

« — En danger! répéta machinalement madame de

Digitized by Google

Servière, oui, oui, docteur, j"y veillerai, je vous réponds qu'aucun soin ne sera négligé. Mais, comment se fait-il que M. de Sernan ...?

« — S'il n'était pas venu me chercher si promptement, répondit le docteur, peut-être madame n'existerait plus maintenant. Mais il faut, à l'instant même, une garde expérimentée; il faut que la malade n'entende pas le plus léger bruit, ne prononce pas une parole. Je reviendrai toutes les trois heures, tant que le danger durera; mais je crains...»

Ernest s'approcha et interrogea encore le docteur d'une voix tremblante. Le médecin répéta ce qu'il avait dit, puis il sortit. M. de Sernan ne pouvait se décider à quitter cette chambre; il lui semblait que c'était abandonner Emma à un danger plus pressant encore; il lui semblait que le sentiment qu'il éprouvait devait la garantir de la mort. Il ne répondait même pas à madame de Servière qui, pour la seconde fois, lui demandait comment il avait été instruit du danger d'Emma. La femme de chambre raconta enfin comment cela s'était passé.

« Je vais vous envoyer quelqu'un pour vous aider, dit alors madame de Servière; au moindre accident vous me ferez avertir. »

Elle s'approcha du lit; Emma avait les yeux fermés, sa pâleur était effrayante.

Digitized by Google

« — Mon Dieu! s'écria-t-elle avec terreur, est-ce qu'elle ne serait plus ?

« — Elle vit, dit Ernest, qui était demeuré près du lit dans une complète immobilité, elle vit, j'en suis sûr. »

Il y avait dans ces paroles, dans l'assurance avec laquelle Ernest affirmait l'existence d'Emma, comme la conscience d'une intimité subite qui l'avait lié à son sort, qui le rendait responsable de sa vie, et qui blessa vivement madame de Servière.

« — Je ne puis rien faire de plus que ce que j'ai ordonné, reprit-elle avec amertume, aussi je me retire; et vous, monsieur, voulez-vous donc demeurer ici? »

Il hésita un instant, puis il la suivit. Il comptait la quitter près de son appartement, quand elle l'arrêta.

« — Je vous croyais beaucoup moins sensible, prononça-t-elle avec dépit; j'ai été fort souffrante hier soir, et pour moi, la femme de votre tuteur, de votre ami, votre intérêt s'est exprimé d'une manière bien moins empressée. Vous connaissez si peu madame de Verneuil.

«—Il est vrai, répondit Ernest, mais elle m'est apparue au milieu d'un danger qui ne laisse écouter que la pitié. Elle est seule, sans famille, presque mourante; vous, madame, toutes les prospérités vous environ-

Digitized by Google

nent; à la moindre indisposition on vole au-devant de vos désirs....

« — Prétendriez-vous faire entendre, monsieur, que madame de Verneuil n'est pas bien chez moi?

« — A Dieu ne plaise que j'aie une telle pensée, madame, vous connaissez trop les devoirs de l'hospitalité. Mais qu'est-ce que cela auprès de l'empressement d'un être qui serait tout à elle, qui vivrait de sa vie, de sa vie si faible et si fragile...

« — Quelle chaleur! interrompit avec humeur madame de Servière; si madame de Verneuil n'était ni jeune ni jolie...

« — Jolie! ah! qui penserait si la beauté lui manque. Quoi! madame, elle se meurt, et vous croyez que j'ai songé à sa beauté.

« — Ernest, dit Hortense en le nommant ainsi pour la première fois, vous m'affligez; me croiriez-vous insensible, croiriez-vous donc que je ne sais pas aimer? »

Madame de Servière était seulement enveloppée d'un long peignoir blanc; ses cheveux en désordre et détachés couvraient à demi son cou et ses épaules. La séduction de sa beauté, les regards de tendresse qu'elle jetait sur Ernest réveillèrent un instant la passion qu'il avait eue pour elle. Il prit sa main, qu'elle avait appuyée doucement sur son bras. Cette main était bien belle, mais sa pression ne fut point à l'âme d'Er-

Digitized by Google

nest comme celle qu'avait produite la main mourante d'Emma. Ce qu'il éprouvait était inexplicable; il se sentait le besoin d'être seul pour le comprendre lui-même. Un autre besoin plus puissant le dominait aussi; le docteur avait dit qu'il reviendrait toutes les trois heures, et toutes les trois heures Ernest voulait savoir ce qu'il penserait de l'état de madame de Verneuil.

« — Vous avez besoin de repos, madame, dit-il en se disposant à sortir; vous avez besoin de repos, j'aurais dû vous laisser.

« — Je ne dormirai pas, je ne pourrai dormir; Ernest, pourquoi me quitter si vite? »

Quelle singulière bizarrerie règne dans le cœur de l'homme. Ces mots, la veille encore, Ernest les eût entendus avec transport; maintenant il n'en sentait que l'inconvenance et il persista à vouloir se retirer. Non que la beauté de madame de Servière ne lui inspirât encore beaucoup d'admiration, mais cette admiration se taisait devant le souvenir d'Emma mourante. Ce souvenir était déjà plus puissant qu'une femme séduisante et presque tendre.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cependant, au bout de quelques jours, le danger dans lequel avait été madame de Verneuil disparut; les médecins avertirent cependant qu'une trop vive émotion la tuerait, et ils ordonnèrent de redoubler de soins et de précautions. Ernest savait tout cela, car, dix fois le jour, il demandait des nouvelles d'Emma, et dans le silence de la nuit, il retenait son souffle pour écouter si une plainte d'elle ne viendrait pas jusqu'à lui.

Pourtant, quand son inquiétude pour elle fut cal-

Digitized by Google

mée; quand Emma fut entrée en convalescence, la séduction de madame de Servière reprit un peu d'empire, car les regards d'Hortense, ses manières, l'inflexion de sa voix étaient si tendres, qu'il aurait fallu plus de raison qu'Ernest n'en avait retrouvé pour ne pas se laisser souvent entraîner à l'image du bonheur qu'elle pourrait lui offrir. Mais ce n'était pour ainsi dire que par accès qu'il cédait à l'attrait qu'elle lui inspirait. Quand il était près d'elle il croyait l'aimer encore; mais si tôt qu'il n'était plus en sa présence il devenait son juge, et involontairement il scrutait ses pensées les plus secrètes; le motif de ses actions les plus cachées et ce qu'il découvrait, le refroidissait à chaque instant davantage. Enfin, le remords de se montrer ingrat envers M. de Servière, ce remords qu'il avait repoussé tant que sa passion avait été puissante, ce remords se fit entendre de nouveau; il se demanda s'il ne serait pas affreux de lui rendre le déshonneur en échange des bontés dont il le comblait, car il en était venu au point où il fallait absolument choisir; ou se montrer perfide envers un ami, ou bien ingrat avec une femme.

Madame de Servière ne dissimulait plus le penchant qui l'entraînait vers Ernest. Elle, si haute, si fière, elle était soumise enfin à une faiblesse qu'elle avait si fortement blâmée dans les autres; une inquiétude qu'elle n'avait plus la force de cacher et un instinct qui trompe

Digitized by Google

rarement, lui disaient que son empire était moins puissant qu'elle ne l'avait cru jusqu'alors. Elle ne parlait jamais à Ernest de madame de Verneuil, cependant elle était certaine qu'il en était toujours occupé, car souvent, au milieu d'une conversation qui paraissait l'entraîner et lui plaire, il s'arrêtait aux accords de la harpe d'Emma, à son nom prononcé par M. de Servière, qui ne passait jamais un jour sans la voir depuis qu'elle était en convalescence. La jalousie qu'elle était enfin forcée de s'avouer, ses inquiétudes qui lui étaient si nouvelles donnaient à la vie d'Hortense une agitation souvent pénible, mais un intérêt quelquefois rempli de charmes. Sa parure, sa coquetterie avaient un but, il s'agissait de l'emporter sur une autre femme; sans doute, si elle n'eût écouté que sa vanité, que la flatterie dont on l'avait toujours enivrée, elle n'eût pas cru que la victoire eût été difficile.

Mais Ernest n'était point un homme ordinaire : son cœur, que le frottement du monde n'avait point encore gâté, était noble et généreux; il avait pu se laisser séduire par la plus belle femme, mais ce ne serait point à la plus belle femme qu'il abandonnerait son âme tout entière. Et maintenant, c'était un entier abandon, un amour sans mesure qu'il fallait à Hortense; non qu'elle fût digne d'y répondre, mais la pensée d'inspirer une passion violente, d'influer sur l'avenir

Digitized by Google

d'Ernest s'était emparée d'elle et dévorait sa vie. Enfin, Hortense, si fière de sa vertu, fixait peut-être l'instant de sa faiblesse, de sa faiblesse qui pouvait enchaîner Ernest et l'empêcher de s'attacher à une autre. Qui expliquera aussi pourquoi, avec cette crainte qu'il cessât de l'aimer, la jalousie de madame de Servière n'avait pourtant qu'un objet, et pourquoi cet objet était une femme presque mourante. Ah ! c'est que ce sentiment que l'on dit aveugle se trompe rarement ; c'est qu'il existe un instinct qui vous apprend les qualités et les charmes qui vous manquent, et qui vous révèlent aussi ce qui peut séduire l'objet que vous voulez subjuguer.

Cependant Ernest était trop jeune, sa tête était trop vive pour que l'image d'Emma pût le protéger toujours contre les séductions que lui offrait une femme belle et presque tendre ; encore quelque temps peut-être et cette lutte, entre son cœur et ses sens, allait probablement finir par le triomphe du mal, quand, un jour qu'il était assis près de madame de Servière, puisant dans ses regards un nouvel encouragement à ses désirs, la porte s'ouvrit, et M. de Servière parut donnant le bras à madame de Verneuil.

« C'est une surprise que j'ai voulu vous faire, madame, dit-il en s'approchant de sa femme ; j'ai trouvé madame de Verneuil beaucoup mieux ce matin ; le

Digitized by Google

docteur m'a assuré qu'un peu de société et quelques douces distractions ne feraient que du bien à notre chère malade; elle ne vous avait vu qu'un moment hier, et je l'ai décidée à descendre avec moi.

«— J'ai été facilement persuadée, ma chère Hortense, prononça madame de Verneuil de sa voix faible et douce, tant j'étais impatiente de vous remercier des soins qu'on m'a prodigués chez vous.

« — Voilà quelqu'un qui mérite bien plus de reconnaissance, interrompit M. de Servière; le docteur me disait, il y a encore peu de jours, que si vous aviez été saignée quelques momens plus tard, c'en était fait de vous.

Emma tourna vers Ernest des yeux humides de larmes, leurs regards se rencontrèrent; c'en était fait; maintenant il était revenu tout à elle, rien qu'à elle. Cette impression qu'il avait ressentie quand à peine un souffle la retenait à la vie, quand il pressait sa main déjà mouillée d'une froide sueur de mort, cette impression venait de renaître toute puissante et ineffaçable. C'était Emma seule qu'il aimait; Emma, dépouillée d'éclat, de séduction; elle qui n'avait que la simplicité, la candeur de son âme pour plaire, pour séduire; elle, dont la toute-puissance était dans son regard mélancolique et plein d'âme, dans sa voix brisée par la souffrance.

Digitized by Google

Ernest, debout, près d'une fenêtre, n'osait s'approcher d'Emma, car les yeux de madame de Servière décelaient la colère qui dévorait son âme. Elle devinait tout; et l'émotion de M. de Sernan ne lui échappait point; aussi, était-ce à grand'peine qu'elle répondait par des phrases saccadées et presque sans suite, aux touchantes preuves de la reconnaissance d'Emma, et à la gaîté de son mari, qu'elle n'avait jamais trouvé si déplacée, si insupportable. Tout ce qu'elle comprit c'est qu'il proposait d'aller à l'Opéra le soir même.

« En vérité, monsieur, dit-elle avec humeur, vous avez par fois des idées d'une étourderie presque inconvenante. Madame de Verneuil est à peine convalescente, et quoique son costume de malade la rende fort intéressante sans doute, et serve à relever sa beauté, il siérait mal à une représentation aussi brillante que celle de ce soir.

« — Aussi, dit Emma doucement, je regarde la proposition de M. de Servière comme une plaisanterie dont il a voulu amuser une malade. Je dînerai avec vous, ou du moins j'assisterai à votre dîner, puis je me retirerai de bonne heure; à moins, ma chère Hortense, que vous ne me permettiez de vous voir faire votre toilette, qui sera sans doute bien élégante.

« — Je ne sais, dit madame de Servière avec fatigue,

Digitized by Google

je ne me sens pas très-bien moi-même, et je suis assez tentée de ne point sortir.

« — Voilà ce qui est impossible! » s'écria M. de Servière.

Madame de Servière ne répondit rien, elle fut à l'Opéra; mais là, elle ne chercha qu'un objet, elle ne fut occupée que d'une pensée : l'absence inusitée de M. de Sernan; aussi elle revint chez elle avant la fin du spectacle. En entrant dans son hôtel le premier mouvement de madame de Servière fut de jeter les yeux sur les fenêtres de l'appartement d'Ernest. Elles étaient éclairées, et elle sut qu'il n'était point sorti.

« M. de Sernan est-il resté chez lui? Est-il venu du monde?

« — Comme ce n'est pas le jour de madame, répondit la femme-de-chambre, il ne s'est présenté personne que le docteur qui est monté chez madame de Verneuil. Mais il paraît qu'elle va bien, car elle a fait de la musique toute la soirée.

« — Maladroite! dit madame de Servière avec humeur, vous avez failli casser le cadenas de mon collier. »

La femme-de-chambre s'excusa, et croyant faire plaisir à sa maîtresse elle reprit :

« M. le docteur a dit que madame de Verneuil se trouvant bien, elle pouvait se promener un peu. Cela s'arrange d'autant mieux que voilà plusieurs jours que

Digitized by Google

son deuil est fini. Aussi, elle m'a dit ce matin de lui envoyer une des couturières de madame.

« — De quoi vous mêlez-vous? s'écria madame de Servière, sortez. »

Demeurée seule, Hortense ferma la porte de son appartement et entra dans son boudoir. Mille pensées coupables, mille projets que la raison et la vertu condamnaient bouleversaient son âme; et des larmes rares et brûlantes, arrachées par le dépit et la jalousie, coulaient sur ses joues pâlies par la colère.

« Il est resté pour l'entendre, se dit-elle,... ils étaient d'accord, j'en suis sûre. N'ai-je pas vu le manége d'Emma, son attendrissement, sa fausse modestie et la simplicité qu'elle affecte. Elle l'aime, j'en suis sûre; mais qu'espère-t-elle? Eh! mon dieu! n'est-il pas libre, maître de sa personne, de sa fortune? M. de Servière n'aurait auprès de lui que le droit de représentation. » Et, emportée par une jalousie haineuse, elle prêtait à Emma et même à Ernest des projets, des résolutions qu'ils n'avaient point encore.

La pauvre Emma était bien loin de porter ses idées sur un avenir qui pût joindre sa destinée à celle d'Ernest; mais abandonnée, presque mourante, sans liens, sans famille, l'amitié de madame de Servière se refroidissant chaque jour davantage, pendant ses longues heures de souffrances elle s'était consolée en reportant

Digitized by Google

son souvenir sur ce jeune homme qui lui avait montré une sensibilité si douce, à qui elle devait presque la vie et qui avait tant de fois demandé de ses nouvelles. Madame de Verneuil sentait que sa vie ne pouvait être longue, et comme toutes les personnes attaquées de la maladie dont elle devait mourir, sa sensibilité était plus développée et plus impressionnable que celui d'aucune femme. Jamais elle n'avait connu l'amour, son âme naïve et pure n'avait été ébranlée que par la tendresse maternelle. C'était une impression toute nouvelle et toute délicieuse que la pitié de ce jeune homme la rappelant pour ainsi dire à la vie. Emma n'avait pu oublier ce moment; elle venait de revoir Ernest, elle avait lu le même intérêt dans ses yeux. Oh! alors, il faut l'avouer, son isolement, la froideur de madame de Servière lui avaient été moins pénibles; d'ailleurs elle était bien loin de deviner le motif du refroidissement d'Hortense; même, avec une rare indulgence, elle s'accusait de n'avoir rien fait pour mériter l'amitié dont Hortense lui avait jadis donné tant de preuves.

« Je ne dois paraître ni gaie, ni aimable, disait-elle, je suis faite pour vivre dans la retraite; vivre, et encore bien peu d'années. » Et des larmes remplies de résignation sillonnaient ses joues pâles, où jamais ne devaient reparaître les couleurs de la santé.

Digitized by Google

Quand elle fit de la musique, si elle pensa qu'Ernest l'écoutait, toute sa coquetterie fut de choisir les morceaux qui pouvaient lui plaire davantage. Elle avait entendu rentrer la voiture de madame de Servière, et ensuite elle s'était doucement endormie en rêvant que le lendemain Hortense serait moins froide pour elle et qu'elle reverrait Ernest.

Tandis qu'elle se berçait par de doux songes, madame de Servière se livrait à la colère, et se demandait quels moyens elle pourrait employer pour exiler Emma de chez elle sans éclat, sans que M. de Servière eût à s'en mêler; mais c'était une chose presque impossible, et l'humeur d'Hortense s'augmentait de cette certitude.

« Quoi! se disait-elle, demain, tous les jours, il me faudra voir cette femme que j'ai attirée chez moi, que j'accable de bienfaits; il faudra voir Ernest lui prodiguer ses soins, l'aimer.... » A cette dernière crainte, Hortense tombait dans un désespoir qui aurait pu la rendre intéressante, si cette douleur n'avait pas eu sa source dans sa vanité blessée. Cependant il fallut qu'elle se résignât, qu'elle dissimulât aux yeux de M. de Servière l'amertume de ses sentimens, amertume qui devenait à chaque instant plus violente; car les jours, les semaines s'étaient écoulées, Ernest ne dissimulait plus, que mal, ses sentimens pour Emma; il sentait que le bonheur de sa vie était attachée à ce

Digitized by Google

qu'elle y répondit. Ce n'était plus chez lui cette effervescence de tête, qu'une femme belle et brillante lui avait inspirée au premier coup-d'œil; c'était de l'amour véritable, tel qu'il naît de la simplicité unie à la grâce.

Plus Emma semblait souffrante, plus madame de Servière redoublait de froideur pour elle, et plus aussi Ernest sentait le besoin de lui offrir un appui que le temps ni le malheur ne pussent lui enlever; il semblait que cet amour si dévoué, si tendre, eût purifié le cœur d'Ernest, car il était devenu plus content de lui-même, plus confiant, plus à l'aise avec M. de Servière. Enfin, il se disait qu'il n'était point fait pour la perfidie et la trahison, et comme il avait presque oublié la folle passion qu'il avait ressentie un instant, il espérait que madame de Servière l'avait aussi oubliée; il ne pouvait croire que sa froideur pour Emma vînt de la jalousie qu'elle lui inspirait, et s'il craignait d'être seul avec elle, c'est parce que dans le premier moment où un homme remplace la passion par l'indifférence, il est toujours embarrassé du langage qu'il doit tenir; enfin, il savait madame de Servière si entourée, si occupée de plaisirs, qu'il pensait qu'elle aurait bientôt oublié l'hommage silencieux d'un jeune homme tel que lui; puis peu-à-peu il en vint à ne pas croire que son cœur eût été un moment occupé d'une autre que d'Emma.

Digitized by Google

Vainement madame de Servière employait-elle, pour les séparer, l'humeur, l'adresse et une sorte d'autorité, elle avait des devoirs à remplir que M. de Servière ne lui permettait pas d'oublier; il fallait qu'elle parût à la cour, qu'elle acceptât des invitations et des fêtes. Elle laissait alors Emma et Ernest libres de se voir. Cette idée la suivait dans les salons, au sein des plaisirs; elle plissait son front, contractait ses fiers sourcils, et la rendait cent fois plus dédaigneuse et plus haute pour tout ce qu'il l'entourait; enfin, cette contrainte, si pénible pour toutes les femmes, l'était encore bien plus ponr l'impérieuse Hortense, si bien accoutumée à voir tout céder à sa volonté; aussi résolut-elle de mettre un terme à un tel supplice et de connaître enfin les sentimens qu'Ernest conservait pour elle.

Digitized by Google

M. de Servière était absent pour quelques jours, quand il arriva pour lui et pour madame une invitation de bal, que le général, dont Ernest était aide-de-camp, donnait à sa campagne; il était impossible que M. de Sernan n'acceptât pas celle qu'on y avait jointe pour lui, et plus impossible encore qu'il pût se dispenser d'offrir à madame de Servière de l'accompagner à ce bal.

Quelque peu d'empressement qu'il mit à faire cette proposition, Hortense se hâta cependant de l'accepter.

Digitized by Google

Elle se plut à parler devant madame de Verneuil des plaisirs qu'ils allaient trouver à la campagne. Mais elle savait bien que ce n'était pas la privation de ces plaisirs qui affligerait Emma, et avec une malice de femme qui sait toujours bien où frapper une rivale, elle affectait envers Ernest des manières plus tendres, elle affectait même de le trouver plus empressé, plus galant qu'il n'avait jamais été pour elle. Mais ce triomphe fut court; l'empire de sa beauté était fini, et durant toute la route Ernest fut silencieux et rêveur. Toujours il avait devant les yeux la pâle figure d'Emma, suivant de ses tristes regards cette Hortense, qui lui avait promis tant d'amitié, et qui ne lui accordait plus maintenant qu'une politesse froide, sous laquelle se cachait même difficilement sa haine.

Mais ce n'était pas le changement d'Hortense qui affligeait le plus Emma; elle avait cruellement souffert, mais c'était d'avoir vu Ernest s'éloigner avec cette femme si belle et si brillante. Elle pleura même longtemps, mais craignant qu'on ne la surprît, elle se leva pour retourner chez elle, et se trouva en face d'une immense glace qui la répétait tout entière. Grand dieu! se dit-elle en voyant sa figure maigre et abattue et ses yeux rouges de larmes, grand Dieu, serait-il vrai qu'un instant j'ai pu m'abandonner à l'espoir qu'il pourrait m'aimer, lui, que tant de séductions entourent, que

Digitized by Google

des femmes si belles doivent accueillir. Ah! ce n'est point la vanité qui m'a donné l'espoir d'un tel bonheur, mais il m'a montré une pitié si douce, ses yeux me disaient tant d'amitié ; Hortense me repousse, je n'ai plus rien qui m'attache sur la terre; mais lui, aurait-il du suivre cette orgueilleuse coquette ? »

Emma s'arrêta et se sentit rougir.

« Honte sur moi! pensa-t-elle, honte sur moi, qui calomnie celle qui fut mon amie, ma protectrice. Car elle ne l'aime point, son devoir lui défend de l'aimer. Et quand elle l'aimerait, de quel droit serais-je son juge; Ernest m'a-t-il rien promis? à peine ai-je quitté mes habits de deuil, j'ose rêver l'amour d'un autre. Ah! quelque peu durable que soit ce sentiment dans certain cœur, il s'éteindra encore moins vite que le souffle qui retient ma vie. Non! ce n'est point des joies du monde que je dois m'occuper : la paix du tombeau me sera bientôt accordée; là on n'aime plus, là il n'y a plus d'espérance trompée, ni d'amitié qui vous délaisse. »

Ce fut dans ces tristes réflexions qu'elle passa les heures qu'elle croyait qu'Ernest accordait au plaisir. Cette agitation lui donna la fièvre; aussi le docteur qui vint la voir la pressa de se coucher.

« Si vous l'ordonnez absolument, dit-elle, je le ferai.

« — Je ne vous ordonne rien, répondit le docteur,

Digitized by Google

que de vous distraire un peu plus. Doit-on ainsi se laisser dominer par la mélancolie? Vous êtes malade, mais il n'y a aucun danger.

« — Je ne crains pas la mort, docteur, je ne crains que l'indifférence.

« — Vous devez être bien tranquille sur cet article; presque chaque jour je reçois une visite de M. de Sernan pour m'interroger sur votre état; ce matin il est venu m'avertir que madame de Servière allait à la campagne, et que vous restiez seule. C'est lui qui m'a prié de venir vous voir, et même, je ne sais pas si je dois vous dire cela, mais il a chargé son domestique de prendre la poste et d'accourir l'avertir s'il vous arrivait le moindre accident.

« — Ah! docteur.

« — Cela est comme je vous le dis, mais n'ayez pas l'air d'en être instruite; peut-être M. de Sernan ne veut-il pas que vous connaissiez tout l'intérêt qu'il vous porte. Du reste c'est un charmant jeune homme, fort riche, fort noble.»

L'âme d'Emma était passée dans ses yeux en écoutant le docteur, elle ne souffrait plus; cette fièvre qui tout-à-l'heure brûlait son sang, elle la sentait à peine, et cette vie, qu'elle repoussait un instant auparavant, lui semblait légère et facile. Sa tête douloureuse se relevait avec fierté, elle était aimée; ah! que lui importait

Digitized by Google

maintenant la froideur et le changement d'Hortense ; il l'aimait lui, tout était bien.

Il était impossible qu'Ernest tardât à revenir ; cette fête, cette insupportable fête ne pouvait durer long-temps, et la seconde journée de son absence était commencée !... Emma avait peine à tenir en place ; son appartement lui paraissait triste, renfermé, elle n'y respirait pas. Elle descendit au salon. La porte du boudoir de madame de Servière et celle qui communiquait chez M. de Sernan étaient ouvertes ; on avait profité de leur absence pour faire quelques changemens dans les appartemens, pour y renouveler les fleurs. Telle pure que fut Emma, elle ne put s'empêcher de trouver que la chambre de M. de Sernan était bien près du boudoir ; ne pouvant résister à l'attrait qui donne tant de charmes aux lieux habités par ce qu'on aime, Emma entra dans l'appartement d'Ernest ; un livre était posé sur la cheminée, elle reconnut RÉNÉ, qu'elle avait lu il y avait peu de jours ; entre les feuillets, elle retrouva desséchée une petite branche de jasmin d'Espagne qu'elle avait long-temps tenue entre ses doigts.

« Oh ! il m'aime, prononça-t-elle avec une heureuse conviction, il m'aime, » et elle continua à regarder autour d'elle. Là étaient les crayons, les étuis de mathématiques, les livres de sciences ; elle en ouvrit un à

Digitized by Google

la page la plus usée, elle n'y comprenait rien, mais elle lisait ce qu'il avait lu; elle aperçut un pupitre posé sur un bureau, où elle remarqua plusieurs lettres commencées. Emma aurait donné quelques-uns de ces jours, de ces jours qu'elle croyait comptés, pour lire une ligne, une seule ligne.... Elle écouta.... Personne ne venait, elle était seule; elle prit timidement une lettre, puis une seconde, puis plusieurs; toutes étaient inachevées, et toutes paraissaient échappées à une passion long-temps contenue; toutes elles étaient pour elle.

Jamais Emma n'avait lu d'expressions aussi tendres, aussi passionnées; ses yeux se remplirent de larmes : elle était si émue, si transportée par l'ivresse de ce moment, qu'elle n'entendit point la porte s'ouvrir. C'était Ernest;... les genoux d'Emma fléchirent, elle se serait évanouie, s'il ne l'avait soutenue dans ses bras, ranimée sous ses baisers.

« Vous le savez maintenant, lui disait-il en la retenant sur son cœur, vous le savez, je vous aime, jamais je n'aimerai que vous. Oh! ma bien aimée, ne sentez-vous pas qu'il n'est qu'un bonheur, qu'une félicité qui ne trompe pas : c'est un amour vrai, un amour que l'éternité même ne peut éteindre.

« — Quelle audace! prononça, derrière eux, une voix à demi étouffée par la colère; qu'elle audace! Quoi! dans ma maison. »

Digitized by Google

Emma souleva sa tête, qu'elle avait laissé tomber sur l'épaule d'Ernest, et la tourna avec terreur vers la porte du boudoir. Madame de Servière y était, pâle et tremblante : mais ce ne fut point l'expression de violence de sa physionomie ; son mouvement d'horreur, sa présence enfin, qui fit pousser à Emma un cri étouffé, et qui la fit tomber mourante sur le plancher. Une autre apparition bien plus terrible avait porté un coup mortel à son organisation si faible et si débile. Charles de Verneuil était immobile près d'Hortense !!!

Mais Ernest n'était occupé que d'Emma mourante, et il la releva dans ses bras.

« Laissez cette femme, monsieur, dit alors Charles de Verneuil en posant sa main sur le bras d'Ernest, laissez-là ; elle reviendra assez tôt à elle-même pour voir celui qu'elle aime et l'époux qu'elle déshonore s'arracher la vie.

« — Quoi ! balbutia Ernest dont les dents serrées laissaient à peine échapper ses paroles, quoi ! vous êtes l'époux d'Emma. Est-ce donc par ruse que vous avez fait courir le bruit que vous n'existiez plus !

« — Une ruse, et pourquoi ? Je la respectais autant que je l'aimais : pendant bien des mois je suis demeuré sur un lit de souffrance, sans même pouvoir écrire ; à demi rétabli, je reviens en France ; je revois mon vieux père, je ne m'arrête pas même sur les cendres de

Digitized by Google

mes enfans, j'accours. Madame entrait en même temps que moi dans cet hôtel, je me nomme, elle tressaille de joie. Je crois qu'Emma sera heureuse de me revoir, nous la cherchons avec empressement, et je retrouve, ma femme, celle qui porte mon nom, je la retrouve dans les bras d'un autre. »

Ernest avait à peine entendu; il appelle Emma, il la conjure d'ouvrir les yeux.

« Suivez-moi, monsieur, s'écria M. de Verneuil avec une colère concentrée. Que lui diriez-vous, si elle revenait à la vie? que vous allez me tuer pour qu'elle n'appartienne qu'à vous. Ah! vous pouvez presque en répondre. Quel intérêt, quel prix puis-je mettre à une vie que vous avez déshonorée?

« — Et vous, madame, ajouta-t-il en se tournant vers madame de Servière qui ne portait aucun secours à Emma, veuillez la faire soigner; si je vis, elle ne déshonorera pas long-temps votre maison. »

Ernest tenait toujours les mains d'Emma, qui ne faisait pas un mouvement.

« Vous ne m'avez donc pas entendu? cria M. de Verneuil avec violence.

« — Elle mourra, répéta Ernest d'une voix basse, elle mourra : » et sa pâleur était presque égale à celle d'Emma.

« M. de Sernan, dit enfin madame de Servière,

Digitized by Google

veuillez permettre qu'on emporte madame chez elle ; et vous, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Charles de Verneuil, ne feriez-vous pas mieux d'éviter un éclat qui peut la perdre de réputation ? ne suffit-il pas de lui faire quitter Paris pour jamais ?

« — Non pas, madame, non pas ; nous autres marins, qui vivons toujours entre le ciel et l'eau, nous faisons peu de cas de l'opinion du monde. Que m'importe qu'il ignore ou qu'il sache qu'elle m'a trahi ? je le sais, moi ; il faut donc que monsieur me tue, ou que je le tue. »

Ces mots, M. de Verneuil les prononça d'une voix haute et violente. Emma ouvrit les yeux et joignit les mains.

« Oui, je le tuerai, répéta-t-il en s'approchant d'elle. Regarde-le, ce beau jeune homme dans les bras de qui je t'ai trouvée, regarde-le ; dans une heure ce ne sera plus qu'un cadavre.

« —Vous la faites mourir ! s'écria Ernest en repoussant M. de Verneuil, elle n'y résistera pas.

— « Finissons cette scène, dit madame de Servière en sonnant avec violence. »

Elle ordonna à deux de ses gens de transporter Emma chez elle. Ernest la regarda emporter avec un sombre désespoir puis, se retournant vers M. de Verneuil, il lui dit avec calme :

Digitized by Google

« Je suis à vos ordres, monsieur. »

En ce moment se fit entendre la voix de M. de Servière ; il entra, et il eut bientôt l'explication de ce qui venait de se passer.

M. de Servière était un homme du monde, un homme habile à conduire sa destinée et sa fortune, mais il avait sur l'honneur les idées les plus délicates. Cependant la nouvelle d'un duel, dont les suites pouvaient être si funestes, l'épouvanta, et il chercha à faire entendre raison à M. de Verneuil. Ernest n'opposait, à tout ce qui se passait, qu'un profond silence ; une seule pensée l'occupait : la certitude qu'Emma ne survivrait pas à la scène dont elle avait été accablée ; l'accident auquel elle venait d'échapper, l'état dangereux où elle était toujours, rendait mortelle une pareille secousse. Que lui importait donc cette vie que M. de Servière défendait avec les argumens les plus raisonnables ? Il ne releva la tête qu'à ces mots, prononcés par M. de Servière :

« Le déshonneur de votre femme... Qui vous a dit cela ? monsieur.

« — Madame de Servière elle-même. En entrant dans la cour de son hôtel elle a paru fort irritée en apercevant le cabriolet qui avait amené monsieur. A peine lui ai-je dit qui j'étais, qu'elle m'a conduit chez ma femme ; ne la trouvant point, elle m'a invité à la suivre

Digitized by Google

au salon, Emma n'y était pas. Alors madame de Servière m'a dit avec indignation : « Emma ne peut être « sortie de l'hôtel, M. de Sernan est arrivé, ils sont « ensemble, j'en suis certaine, car ils s'aiment, ils s'a- « dorent. » Monsieur ne peut nier, que je n'aie trouvé Emma dans ses bras : qu'a-t-il à dire ?

« — Rien, monsieur, si ce n'est que, croyant madame de Verneuil libre, j'ai pu l'aimer sans crime, et que le hasard seul nous a réunis ce matin.

« — Le hasard, répéta M. de Verneuil avec colère ; monsieur, on connait ces hasards qui servent à déshonorer une femme et à jeter la honte sur le nom de son époux.

« — Mais, monsieur, dit M. de Servière, les choses seraient-elles aussi sérieuses que vous le dites ? madame de Verneuil ne serait point coupable, elle croyait avoir eu le malheur de vous perdre.

« — Le malheur, murmura M. de Verneuil, jamais elle ne m'a aimé, tandis que moi je l'adorais, je l'adore encore.

« — Si vous l'aimez, ménagez-la ; sa vie ne tient qu'à un fil, et je doute même qu'elle résiste au choc qu'elle vient de recevoir. Et comment, ajouta M. de Servière avec un mécontentement très-marqué, ma femme a-t-elle pu négliger les précautions que la simple humanité commandait ?...

Digitized by Google

— « Finissons, interrompit M. de Verneuil, il faut que monsieur ou moi restions sur le carreau : car c'est un duel à mort que le nôtre ; je suis l'offensé, je l'exige.

« — Etes-vous donc un un lâche ? monsieur, ajouta-t-il en secouant le bras d'Ernest toujours plongé dans une profonde rêverie ; osez-vous refuser ?..

« — Doucement, prononça M. de Servière, doucement, monsieur ; j'aurais voulu qu'on évitât ce duel dont les motifs ne me paraissent pas aussi importans qu'à vous, mais votre violence ne laisse à M. de Sernan d'autre parti que d'accepter ; je dis accepter, monsieur, et, dans mon opinion, j'estime plus l'homme qui accepte, même avec répugnance, que celui qui provoque sans raison. Demain, au point du jour, si vous persistez encore, M. de Sernan et moi nous vous joindrons au lieu où il vous plaira de nous indiquer.

« — Il suffit, répondit M. de Verneuil, en se dirigeant vers la porte ; demain, au point du jour, vous saurez où nous devons nous rencontrer. Il y a peu d'heures que je suis ici, il faut que je cherche un second. » — Il sortit.

« Voilà une bien malheureuse affaire, dit M. de Servière en se disposant à écrire ; Ernest, il faut faire quelques dispositions, s'il vous arrivait un malheur,.. et la voix de M. de Servière s'altéra beaucoup. Vous

Digitized by Google

l'avez entendu, je n'ai rien obtenu de ce fou, cependant sa malheureuse femme m'inspire un profond intérêt. Et Hortense ! Hortense ! quel rôle elle a joué....

— « Mon ami, interrompit Ernest, je ne crois pas que madame de Verneuil résiste à ce qui vient de se passer, mais si cela arrivait, arrangez tout de manière à ce qu'elle ait une partie de ma fortune.

« — Oui, oui, dit M. de Servière, mais j'espère que cette précaution sera inutile; vous n'avez point de tort, Ernest, vous la croyiez libre. Pauvre Emma, je vais envoyer savoir de ses nouvelles; » et il sortit.

En rentrant, M. de Servière était très-pâle.

« On l'a saignée deux fois, dit-il, elle est fort mal, on a défendu que personne approchât d'elle. »

Ernest ne prononça pas une parole, mais de grosses larmes coulèrent entre les doigts de la main qui soutenait sa tête. M. de Servière écrivit un papier qu'il fit signer à Ernest, puis ils gardèrent le silence. On avait annoncé que le dîner était servi, mais personne n'y avait paru : l'hôtel, ordinairement si animé, présentait l'aspect le plus lugubre.

Hortense, renfermée chez elle, avait aussi de momens en momens des nouvelles d'Emma. Entraînée le matin par la jalousie, exaspérée par la froideur qu'Ernest lui avait montrée pendant les deux jours qu'ils avaient passé ensemble, elle avait saisi avec fureur l'oc-

Digitized by Google

casion de se venger; mais, comme il arrive presque toujours chez les femmes, elle n'avait pas tardé à se reprocher ce premier mouvement en voyant les fatales conséquences de sa conduite; désespérée surtout des suites funestes qu'elle pouvait avoir pour Ernest, et effrayée de l'état dangereux d'Emma, elle aurait donné beaucoup pour la sauver, pourvu qu'elle ne revît jamais M. de Sernan, et qu'elle pût espérer que lui l'oubliât.

Mais il n'était plus possible d'arrêter les événemens, et la pensée la plus cruelle d'Hortense, après le danger qu'Ernest allait courir, c'était la crainte de sa haine et de son mépris. Car c'est une affreuse punition que la haine et le mépris de ce qu'on aime : aussi, pour la première fois, Hortense était-elle réellement digne de pitié.

Elle n'avait point revu son mari, elle était demeurée entièrement seule; et de temps en temps la voix lugubre d'un de ses gens lui répétait ces tristes paroles: « Madame de Verneuil va plus mal. »

Au point du jour, elle entendit frapper à la porte de l'hôtel; un instant après M. de Servière et Ernest traversèrent la cour, franchirent la porte de la rue et disparurent.

« Mon dieu ! s'écria Hortense en tombant à genoux, il va se battre; M. de Servière n'a point empêché ce

Digitized by Google

duel. » Et ce fut alors qu'elle connut ces sensations bouleversantes et terribles qu'elle avait appelées si long-temps; qu'elle sut tout le mal que causait les passions; et ce mal lui parut trop terrible. Mais elle se releva, car elle entendit marcher précipitamment; on entra chez elle.

« Ma pauvre maîtresse, dit la femme de chambre de madame de Verneuil en pleurant amèrement, ma pauvre maîtresse se meurt, et demande son mari à mains jointes. Oh! madame, envoyez-le chercher, ou elle expirera désespérée.

« — Mourir! répéta Hortense d'une voix creuse, mourir! oh! cela n'est pas possible; dites, dites que cela n'est pas.

« — Il n'est que trop vrai, et voici deux lignes qu'elle a écrites pour monsieur; madame dit que c'est une prière irrésistible : mais où le trouver? »

Hortense, anéantie, releva la tête avec espérance : si la lettre d'Emma arrivait, M. de Verneuil ne se battrait peut-être pas; et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle se précipita dans le cabinet de son mari. Un billet ouvert était sur son bureau; il ne contenait que ces mots :

« A six heures précises, au bois de Vincennes, dans l'allée qui conduit à Saint-Maur. »

Madame de Servière sonna avec violence. « Allez,

Digitized by Google

dit-elle à l'homme qui se présenta, crevez un de mes chevaux, mais remettez cette lettre à M. de Verneuil, et, sur votre vie, ne revenez pas sans lui.

Une minute après, le messager sortait au grand galop de l'hôtel. Madame de Servière mit le pied sur la première marche qui conduisait chez Emma. « Je n'irai pas, dit-elle en revenant sur ses pas, c'est une voix amie qu'il faut entendre à cet instant suprême; » et elle rentra chez elle, en proie à une anxiété déchirante.

Enfin une voiture entra dans la cour, M. de Verneuil en sortit précipitamment, Ernest et M. de Servière le suivaient; Hortense entendit leurs pas au-dessus de sa tête, puis elle n'entendit plus rien. C'est que la mort était là avec son calme et son éternel silence; c'est qu'elle commandait aux hommes et qu'elle devait être obéie.

Emma était morte.

« Monsieur, dit un prêtre resté seul à son chevet, la mourante m'a fait promettre de vous demander de lire son dernier adieu près de son cadavre.»

M. de Verneuil saisit une des mains glacées d'Emma, et de l'autre il porta le papier à ses yeux baignés de larmes. Elle demandait grâce, elle demandait pardon, elle jurait qu'elle n'avait point manqué à ses devoirs, mais elle avouait qu'elle aimait Ernest.

Digitized by Google

« Ma mort efface ce crime involontaire, disait-elle ; Charles, au nom de nos enfans qui sont au ciel, je vous demande de ne point exposer votre vie, et de respecter celle de M. de Sernan ; c'est ma dernière prière.

« Sa dernière prière, reprit le prêtre d'une voix solennelle en posant le crucifix sur la poitrine de la morte ; elle a prié, elle, et Dieu commande. »

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

PAGES.

MARIANNE. — Gabrielle Allan-Dorval. 1

L'ITALIE. — Hortense Allart. 57

QUI SAIT LE DÉBUT SAIT LA FIN. — Anaïs Ségalas. . 159

UNE CROIX D'OR. — Ménessier-Nodier. 175

LA FIN D'UN BEAU JOUR. — Léonide de Mirbel. . . 237

LE SORCIER DE SAINT-VÉRAN. — La comtesse Noëla de Sainte-Marie. 267

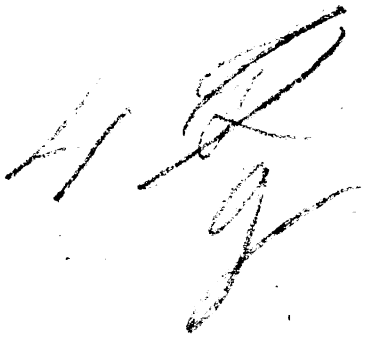
UNE AMITIÉ DE FEMME. — Emmeline Bodin. . . . 301

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

3 1970 00634 1876

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
AA 000 202 510 4

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
305 De Neve Drive - Parking Lot 17 • Box 951388
LOS ANGELES, CALIFORNIA 90095-1388
Return this material to the library from which it was borrowed.

APR 16 2007

ia

Digitized by Google